N° 425 — Tome CXIV 1er Mars 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JOSEPH ANGLADE, EDMOND BARTHELEMY, J.-W. BIENSTOCK,
GASTON DANVILLE, JEANNE DOIN, ARMAND FOURREAU,
CHARLES-HENRY HIRSCH, G. JEAN-AUBRY, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
LUCIEN ROLMER, CARL SIGER, THÉODORE STANTON, J.-J. V.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

No 425. — 1er MARS 1916

J.-J. V.	*A l'Entrée des Dardanelles* (le 25 avril 1915)	
Armand Fourreau	*Ce qu'était la décoration intérieure de la cathédrale de Reims. Ce qu'il faudra conserver*	17
Lucien Rolmer	*Après la bataille*, poésie	38
Gaston Danville	*Les Cinq-Bras*, nouvelle	40
Joseph Anglade	*La Poésie patriotique dans la Littérature méridionale contemporaine.*	
Jeanne Doin	*Sur la Terrasse*	72
G.-Jean-Aubry	*Le Troisième centenaire de Saint-Evremond*	86
X.	*La Vie authentique de M. l'abbé de Voisenon.* Mémoires inédits d'un Contemporain, publiés par MM. Ad. van Bever et Charles Martyne (suite).	105

REVUE DE LA QUINZAINE

Edmond Barthélemy	*Histoire*	126
Henri Mazel	*Science sociale*	131
Carl Siger	*Questions coloniales*	13
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	141
Jean Marnold	*Musique*	147
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	153
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	15
Divers	*A l'Etranger : Allemagne, Balkans, Danemark*	167
J.-W. Bienstock	*Variétés : Autour de Tolstoï*	181
Mercure	*Publications récentes*	184
—	*Échos*	186

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

CAMILLE BLOCH, Libraire

146, Boulevard Saint-Germain — **PARIS**

Achète au comptant

et aux meilleurs prix

TOUS LIVRES ANCIENS ET MODERNES

RARES, SINGULIERS OU CURIEUX
LIVRES A FIGURES SUR BOIS
LIVRES ILLUSTRÉS DES XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES

§

ÉDITIONS ORIGINALES

D'AUTEURS :

ROMANTQUES,
PARNASSENS,
RÉALISTES,
SYMBOLISTES,
DÉCADENTS,
CONTEMPORAINS,
POÈTES, ROMANCIERS,
DRAMATURGES, CRITIQUES, PHILOSOPHES.

Pour les lots importants, se rend en Province, frais à sa charge

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyl Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
es plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.50

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7.50

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 3.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

éliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud

es Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

références..... 3.50

Edmond Fazy

et Abdul Halim Memidouh

nthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

rançois Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

listoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

)ans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche

'rédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

nthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide

)scar Wilde..... 1 »

rétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

louveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

entiments..... 3.50

Comte de Gobineau

'ages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

'ère et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

luses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

e Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

a Culture des Idées..... 3.50

ante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

ialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

pilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50

pilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50

pilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50

pilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50

sthétique de la langue française..... 3.50

ivre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50

s IIe Livre des Masques.. 3.50

ouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50

s Problème du Style..... 3.50

romenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III) 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne

L'Esthétique des Villes.. . 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance. 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset. 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol. 7

Gérard de Nerval
Correspondance. 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval. 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot. 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge. 3.50

Leon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes. 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne. 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis. 3.50
Portraits de Sentiment. 3.50
Portraits tendres et pathétiques. 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV. 3.50
Paris sous Louis XV (II). 3.50
Paris sous Louis XV (III). 3.50
Paris sous Louis XV (IV). 3.50
Paris sous Louis XV (V). 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques. 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens. 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française. 1 »
Figures et Caractères. 3.50
Portraits et Souvenirs. 3.50
Sujets et Paysages. 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz. 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations. 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud. 3.50
Une Saison en Enfer. 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger. 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam. 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens. 3.50
Sésame et les Lys. 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits. 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis. 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant. 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond. 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon. 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier. 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol. 7 »
Les Amitiés de Lamartine. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol. 7 »
Le Cénacle de la Muse Française. 3.50
Delphine Gay. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe. 3.50
Lamartine (1816-1830). 3.50
Madame d'Arbouville. 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine. 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn. 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise. 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental. 3.

André Spire
Quelques Juifs.

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal. 3.5

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club. 3.5

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (*2e série*). 3.5

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux. 3.5

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens. 3.5

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure. 3.5
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure. 3.5

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique. 3.5
Le Théâtre Libre. 3.5

Théophile
Les plus belles pages de Théophile. 3.5

Tolstoi
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol. 10.

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite. 3

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.
La Salle à manger de Sainte-Beuve. 3.

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour. 3.
Parisiennes de ce temps. 3.

A. Van Gennep
La Question d'Homère. 0.

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896. 3.

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny. 3.

Léonard de Vinci
Textes choisis. 3.

Jean Viollis
Charles Guérin. 2

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain. 3

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading. 3
Les Origines de la Critique historique. 3.

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre. 3.

A L'ENTRÉE DES DARDANELLES

(LE 25 AVRIL 1915)

—

Vu « de la Savoie ».

C'est le 24 avril à 14 heures que j'apprends sur « *la Savoie* », en rade de Moudros (Lemnos), que l'attaque générale des Dardanelles par les forces anglo-françaises a été fixée au lendemain cinq heures du matin. *La Savoie*, transatlantique transformé en croiseur auxiliaire, se rend, dans la nuit, entre Ténédos et l'Ile aux Lapins. Avant l'aube il est mouillé à 1800 m. devant Yéni-Shéir, au sud de la Pointe d'Europe.

(4 heures du matin.)

Je me réveille comme d'habitude. Tout est calme. J'ouvre ma cabine et regarde dans les coursives, où les hommes du ...ème régiment colonial ont dormi entassés. Ils s'habillent lentement et commencent à circuler.

Je vais dans la salle à manger. De nombreux officiers déjeunent. Le menu est plus abondant que les autres jours.

Sur le pont il fait frais et la lumière est faible. On distingue cependant la côte turque d'Asie à notre droite et, juste en avant, à quelques kilomètres de distance, la presqu'île de Gallipoli, terminée par la Pointe d'Europe. Il y a des bateaux partout. Sur plusieurs rangées les cuirassés, les croiseurs, les torpilleurs, les dragueurs, toute une flotte encercle la presqu'île.

Une brume légère s'étend sur tout l'ensemble, puis de gros flocons blancs de nuées s'accrochent aux vallées de la côte.

L'éperon turc paraît formidable et très beau. Les terres ondulent et montent vers le ciel, estompées de brouillard fin, noyées d'un inconnu angoissant.

Le jour se lève. Nous sommes de plus en plus entourés de bateaux. Avant de descendre, le colonel de mon régiment me confie ses papiers personnels et son testament.

(5 heures.)

Le premier coup de canon.

Les gros cuirassés anglais donnent le branle. On entend comme un bruit de caisses lourdes qu'on remuerait à l'étage supérieur. Puis les coups se succèdent et l'oreille peut croire à un orage lointain aux échos indéfinis.

Tout le monde est sur le pont. Les officiers, les hommes du ...ème colonial, les équipages de *la Savoie* émerveillés regardent. Des fumées se mêlent au brouillard du matin et la Pointe d'Europe fume comme une cassolette.

(5 heures 30.)

L'Askold, croiseur russe à cinq cheminées, qui était devant nous et qu'on ne voyait pas, tire un, puis deux, puis quatre coups de canon sur la côte d'Asie.

Notre régiment, le ...ème colonial mixte, a reçu la mission de débarquer à Koum-Kaleh (1), pour faire taire les batteries asiatiques et protéger le débarquement des Anglais sur l'autre rive. On se contentera d'occuper, suivant un plan concerté d'avance, le château et le village de Koum-Kaleh, et l'on se rembarquera ensuite.

Quelle est l'importance des troupes turques qui seront opposées ?

On ne sait. Les batteries des forts ont été en partie détruites par la flotte alliée. Un détachement de fusiliers marins anglais a débarqué quelques semaines auparavant et a encloué les canons du château. La batterie fixe d'Orhanieh montre dans ses embrasures une gueule énorme de canon. On dit que des batteries mobiles ont essayé de s'établir à Yéni-Shéir et que les formidables casemates d'In-Tépé sont toujours actives.

(6 heures.)

Le croiseur cuirassé français *Jeanne-d'Arc*, qui est chargé de protéger le débarquement asiatique, double notre arrière

(1) L'opération militaire de Koum-Kaleh, sur la côte asiatique des Dardanelles (Anatolie turque), ne fut qu'un épisode de la grande lutte des Anglais et des Français contre les Turcs aux Dardanelles

et vient se placer devant *la Savoie*. Ses canons envoient des obus sur Yéni-Shéïr.

L'Askold se joint au *Jeanne-d'Arc*. Leur artillerie maintenant est dirigée sur le château de Koum-Kaleh. D'énormes gerbes de vapeur, de poussière, de moellons et de flammes surgissent de la vieille forteresse.

Le soleil se dégage des brumes. Il émerge au-dessus des crêtes de Gallipoli, dans le creux d'une baie, en un globe énorme de feu rouge sang. Les soldats du ···ème colonial à bord de *la Savoie*, c'est-à-dire l'état-major, les services, le 1er bataillon, se préparent à descendre. *La Savoie*, *le Vinh-Long*, *le Carthage*, portant le ···ème colonial, *le Ceylan*, *le Théodore-Mante* changent de mouillage et se rapprochent de la côte d'Asie.

La Savoie est en tête. *Le Vinh-Long* apparaît un peu loin de nous. Il aurait mouillé un mille trop loin en arrière et l'amiral s'en serait inquiété.

Le lieutenant-colonel N... me fait ses adieux. Nous restons longuement dans les bras l'un de l'autre, dans une étreinte muette.

(6 heures 15.)

Les soldats attendent l'arme aux pieds, le sac au dos. Les soldats cyclistes déposent leurs bicyclettes en tas dans un coin de la salle à manger des premières. Il y a là du matériel, et deux gardiens ont été mis de planton. Ils se sont emparés d'un trictrac et jouent sans plus s'inquiéter de rien dans le monde.

Leurs camarades remplissent les embarcations qui attendent le long des bords.

La mer, sans la moindre ride, est d'un calme absolu.

(7 heures.)

La marine, commandée par l'amiral X..., donne le signal du débarquement. Les embarcations prennent le large.

Dans la baie de Besika, *la Lorraine* bombarde activement. C'est une simple diversion, mais de la plus haute énergie, telle qu'on pouvait l'attendre du commandant.

Le colonel R..., commandant la brigade coloniale et chef suprême de l'expédition de Koum-Kaleh, dort sur une banquette de la grande salle à manger.

Le lieutenant-colonel N... est étendu sur une banquette voisine. *L'Askold* tire furieusement ; une pluie d'obus s'abat sur Koum-Kaleh et Yéni-Shéir alternativement.

(7 heures 10).

La Savoie tire sur Koum-Kaleh, *Jeanne-d'Arc* sur Yéni-Shéir.

Sur un ciel très clair, d'un bleu exquis, la silhoutte d'une ville se profile. On distingue chaque maison, chaque fenêtre. Un peu en avant, des moulins, aux grandes ailes déployées, s'effondrent sous nos coups.

Le soleil maintenant au-dessus de Koum-Kaleh nous inonde d'une lumière dorée. Il y a une immense traînée d'or sur la mer. Aveuglés un moment, nos artilleurs détournent leurs coups de la pointe d'Asie.

(7 heures 20.)

Nous avançons plus près de la côte d'Asie. La batterie d'Orhanieh apparaît nettement. Dans l'embrasure d'un créneau nous voyons un canon pointé vers le ciel. Un hydravion vole à notre gauche.

(7 heures 30.)

Le commandant de la *Savoie* fait exécuter à bord la sonnerie du poste de combat.

Les artilleurs sont à leurs pièces. Nous disposons de moyens relativement puissants : de dix pièces de 14 à longue portée et de plusieurs canons rapides de moindre calibre. Ces canons de marine sont vraiment élégants, très maniables et ont, paraît-il, des qualités balistiques très remarquables.

Un premier coup part. Tout le monde est étourdi. Les oreilles sifflent douloureusement, la tête est en feu avant qu'on ait pu garnir de coton les oreilles.

Nous déchiquetons la silhouette du village de Yéni-Shéir. C'est une destruction certaine, méthodique, régulière. Vous voyez cette maison aux toits rouges. Un premier obus à ses pieds la marque d'une gerbe noire qui monte vers le ciel et la cache un moment à nos yeux. Elle est perdue et c'est triste, car elle n'abrita sans doute jamais que des gens pacifiques, peut-être des vieillards sages et philosophes, ou des amoureux épris seulement d'étreintes passionnées et de baisers. A la

deuxième atteinte elle vole en éclats, éventrée, dispersée, finie lamentablement. Un troisième obus termine son agonie.

Un torpilleur de haute mer, *Poignard*, se place devant nous entre la côte et notre échelle de tribord. La presqu'île de Gallipoli est en feu. Le vieux château d'Europe Sedd-el-Bahr flambe. On dit que les Anglais ont réussi leurs opérations de débarquement.

De notre côté nous ne restons pas inactifs. La flotte continue son œuvre. Le *Jaureguiberry*, l'*Askold* et le *Jeanne-d'Arc* tirent sans répit. La *Savoie*, dans cette atmosphère de poudre, tremble. L'*Askold*, très près de nous, lâche à chaque fois une quadruple bordée. D'une fumée jaunâtre épaisse sortent des lueurs vertes.

Le tir s'accélère encore. C'est un concert prodigieux.

Un obus tombe à quelques mètres en avant de la *Savoie*. D'où vient-il? *Le Jauréguiberry* nous double de l'avant et se place entre nous et la côte. Un deuxième obus soulève une gerbe d'eau au même endroit. Sifflement au-dessus de nos têtes. De nouveaux projectiles nous encadrent. J'en compte huit en quelques instants. Avec notre coque très mince, un seul obus suffirait à nous couler probablement.

(Entre 9 heures et 9 heures 30.)

Le débarquement de nos premières unités s'est opéré de la façon suivante: les soldats provenant des bateaux la *Savoie*, *Vinh-Long* et *Carthage* avaient été placés dans toutes les embarcations disponibles et, à un signal donné, avaient été remorqués vers le château de Koum-Kaleh.

Le croiseur *Askold* avait prêté ses chaloupes et ses embarcations. Il avait détaché un lieutenant de vaisseau qui s'était chargé de conduire au rivage le premier convoi comprenant la dixième compagnie, la section de mitrailleuses, l'état-major du 3e bataillon.

Le commandant de ce bataillon demande au lieutenant de vaisseau d'aborder non au grand appontement ruiné du château, mais à un débarcadère de bois plus modeste situé à l'angle S. W. des remparts. L'officier russe prétend avoir des ordres et place ses embarcations le long du grand appontement dont les piliers seuls subsistent, le tablier ayant été détruit. Il paraît tout de suite évident qu'on ne peut pas uti-

liser cet appontement et tandis qu'on hésite et que des tirailleurs sénégalais essaient de grimper aux piliers métalliques, un obus tombe au milieu d'un canot. Du sang, des membres épars, des cris, une confusion extrême, des noyades. Ce qui reste de l'esquif coule.

Une mitrailleuse turque se démasque, tire sur les malheureux qui s'accrochent aux épaves. Le capitaine D..., blond, à l'œil vert, admirable guerrier, reçoit une balle dans le bras.

Le commandant N... ordonne au lieutenant de vaisseau russe de se rapprocher du rivage. Il donne quelques coups de barre et dit : « Jetez-vous à l'eau ! Il n'y a que cinquante centimètres d'eau. » Un officier se jette à l'eau, mais il est entraîné par le courant, qui est très violent. Le capitaine, en bras de chemise, se jette à l'eau. Des tirailleurs le suivent. Ils sont portés au rivage. Des marins russes sont blessés, des soldats également.

Les chaloupes à vapeur des bateaux français viennent heureusement au secours des nôtres, et les soldats du 3e bataillon foulent le sol turc.

Le capitaine, le bras en écharpe, s'élance sur les débris du château de Koum-Kaleh, rallie ses hommes et prend la moitié du village de Koum-Kaleh, sous une pluie de mitraille et de balles.

Les autres convois avaient pu aborder sans autant de difficultés. La plupart cependant avaient essuyé un feu très nourri et un certain nombre d'hommes étaient déjà hors de combat. Mais la mission du ...eme régiment colonial était bien commencée et jusqu'au bout il devait la remplir glorieusement.

(10 heures 10.)

Un aéroplane allemand nous survole à mille mètres environ. On distingue très bien à la jumelle les croix de fer noires. Il ne laisse aucun doute sur sa nationalité, quatre bombes tombent à vingt mètres à tribord. On dit qu'il a également bombardé *le Vinh-Long*. Il est revenu au-dessus de *la Savoie* en nous encadrant d'une demi-douzaine de bombes. Il s'éloigne bientôt vers le Nord poursuivi par un biplan français. Notre tir devient ininterrompu et rageur. Les silhouettes de Yéni-Shéir exagèrent la bizarrerie de leurs découpures. Le décor fantastique se creuse de trous énormes.

La côte de Gallipoli est magnifiquement éclairée par le soleil radieux. Sedd-el-Bahr et le château semblent évacués et saccagés. La flotte britannique canonne toujours, mais avec moins d'acharnement. On suit quelques points d'éclatement qui font au-dessus du château des gerbes de terre et des flocons blancs de fumée.

(10 heures 45.)

Les premiers canots reviennent. On voit nos troupes africaines et blanches au delà de la forteresse de Koum-Kaleh.

(11 heures.)

Dans une embarcation, le long du bord, un blessé nous est apporté. C'est le premier, un matelot russe, qui a reçu plusieurs balles. Il est couché sans connaissance dans le fond du canot ; ses vêtements sont baignés de sang. Une balle a traversé le bras, une autre a traversé le ventre, une troisième a brisé une jambe. Toute intervention est inutile. Il meurt sans avoir repris connaissance.

(12 heures.)

Yéni-Shéir est détruite. On y a déversé assez d'obus pour que l'on n'ose s'y installer de quelque temps. Mais à huit kilomètres environ de nous, les fortifications d'In-Tépé, qui garnissent les crêtes, en arrière de la rivière In-Tépé-Asmak, sont encore debout et continuent à tirer sur Sedd-el-Bahr et sur les bateaux mouillés à l'entrée des Dardanelles.

In-Tépé constitue l'ouvrage le plus important de la défense turque dans ces parages. Il y aurait là une série de gros mortiers manœuvrés sur rail et ne sortant de tunnels bétonnés et blindés que pour vomir leur mitraille. On dit que c'est l'amiral allemand Souchon qui commande In-Tépé. Nos cuirassés, dès le matin, ont ouvert le feu sur In-Tépé, mais ne l'ont pas réduit au silence. *La Savoie* à son tour dirige ses canons sur In-Tépé.

A part nos artilleurs, qui restent près de leurs pièces, et les mécaniciens, chauffeurs, électriciens, qu'on ne voit pas et qui sans doute ont une lourde tâche dans la machine, tous les autres marins, les fusiliers, ceux du pont, ceux des approvisionnements et des cuisines, tous les soldats qui ne sont pas descendus, éclaireurs montés, brancardiers spéciaux, conducteurs, tous encombrent les passages, les ponts et la passerelle

pour jouir du spectacle. Vraiment cela vaut la peine. Et
en oublient qu'ils sont eux-mêmes acteurs du grand dram

Accoudés aux bastingages, ils regardent de tous leurs yeu
et manifestent leur admiration. Ils ont allumé leurs pipes o
leurs cigarettes et ils fument heureux. C'est étonnant de con
tater que chaque spectateur a sa jumelle. D'où tout cela est
sorti ? Les modèles et les formes en sont des plus disparate
Beaucoup sans doute furent ramassées sur des chaises longu
au hasard des traversées d'Amérique et prêtées par les marin
du bord.

Les conversations s'animent. Peu de précisions dans l
renseignements qui se colportent de groupe en groupe. C
entend les plus inattendues des invraisemblances. Mais il n'e
personne qui ne discute les plans du général en chef. Ils rica
nent du Turc, blaguent le Boche et supputent les chance
des Alliés. Un coup de canon bien placé les enchante. I
applaudiraient comme au théâtre. L'accent révèle que, parm
ces dilettanti, Toulon est largement représenté. Si vous deman
dez quelques hommes pour assurer la propreté des locau
ou pour faire quelque corvée ils se récusent : « Impossible d
quitter leur poste de combat. »

C'est pourquoi l'installation d'un hôpital à bord de l
Savoie présenta les plus grandes difficultés. C'est presque un
gageure de transformer en bateau-hopital un transport d
troupes où, depuis plusieurs semaines, des milliers d'homme
vivent entassés. Et quand cela se fait en pleine bataille, o
peut imaginer les difficultés qui se présentent. Tous déclarer
à bord qu'on s'occupera des blessés après. Il n'y a pas le temp
et tout le personnel est occupé. Quelques médecins me suiven
et sont prêts à me seconder, d'autres trouvent qu'il n'y
rien à faire.

A huit heures et demie du matin, j'avise un brave confrèr
qui vient de se lever. Il est en pantoufles. Un autre photogra
phie sans discontinuer et jure d'ailleurs que tout est prê
L'étuve à vapeur sous pression doit fonctionner sans retard
Nous avons à stériliser toute la literie, cinq cents draps, deu
mille serviettes. Je ne pouvais disposer du spécialiste attach
à l'étuve qu'à partir de quatre heures de l'après-midi : il n
peut pas quitter son poste dans la machine. Un soldat s'offr
pour le remplacer. J'accepte. Quand on voit mon entêtemen

spécialiste arrive. Nous devons faire évacuer le poste de quipage. Mais les occupants ne peuvent pas se déranger ; plus il n'y a pas d'ordres et ce n'est pas possible. Je fais vrir les hublots et si dans dix minutes le mouvement n'est s commencé tout sera jeté à la mer.

La plupart des cabines réservées pour les malades sont core remplies de militaires. Je les fais évacuer de force, ionnette au canon, et je place des factionnaires à toutes les ues. Ce sont nos infirmiers qui sont obligés d'enlever le tériel. Une seule de ces cabines contient huit selleries, une tre est boudée de sacs de poste. Impitoyablement on pousse ns les cuisines ces monceaux d'objets. Le salon de coiffure prêterait parfaitement à une transformation en salle d'opération. On y trouve l'eau chaude et l'eau froide, des séries de vettes à bascule, des étagères fermées, des armoires. Cela est accordé non sans de nombreuses manœuvres diplomaques. Très rapidement le changement de tableau a lieu et us serions à même d'opérer sans retard, quand une équipe nfirmiers profite d'un moment d'absence pour remplir ma lle d'opération de sacs stérilisés, de paniers de pansement de toute une pharmacie.

Notre premier blessé arrive sur ces entrefaites. Dès lors acun se ressaisit et se surpassa en présence des réalités. ous eûmes bientôt un hôpital modèle qui fonctionna à la perction et mérita les éloges du général en chef. En quelques eures, nous traitâmes 119 grands blessés, qui pour la plupart clamaient des interventions chirurgicales.

(13 heures.)

Nous recevons confirmation par un soldat européen grièvement blessé que le débarquement a réussi, mais qu'un canot teint par un obus de gros calibre a coulé avec un certain ombre de Sénégalais.

(13 heures 45.)

Un torpilleur français de haute mer, *Trident*, vient chercher s munitions pour nos troupes à terre. *Le Trident* prend à remorque des embarcations qui entraînent les derniers contingents à débarquer. Deux grands boxes renfermant les chevaux de l'artillerie se rendent au rivage turc. On me dit que première pièce est passée il y a une demi-heure.

(14 heures.)

Un caporal clairon, blessé à la jambe, s'est faufilé sur un canot qui aborde la *Savoie*. Il dit que les Turcs sont refoulés au delà du village de Koum-Kaleh, mais que nous avons pas mal de blessés.

(16 heures.)

Le premier convoi important de blessés arrive. Il y a parmi eux le lieutenant de la section des mitrailleuses, qui a le bras traversé. Ils sont quatorze ensemble et le spectacle est déjà poignant. Toutes les misères humaines sont réunies dans cette grappe de guerriers, allongée dans le fond des bateaux. Pourquoi gémit-il encore, ce pauvre petit dont le crâne est labouré d'une balle ? Lorsqu'on soulève sa tête, le sang et la substance cérébrale s'écoulent ; il se plaint. Celui-ci est très pâle. Il supplie de ne pas le remuer. Le projectile a traversé le ventre. L'autre, un Sénégalais, a les deux cuisses brisées. Son camarade, un noir de Saint-Louis ou de Dakar, a le visage explosé. Le menton a sauté. D'un cratère sanglant, il émet des sons inintelligibles en nous éclaboussant de sang.

Les blessures sont affreuses. Elles témoignent de l'élan admirable de nos hommes et de la faible distance à laquelle ils se trouvaient de l'adversaire.

(17 heures.)

La deuxième section de l'artillerie est expédiée à Koum-Kaleh. Disons tout de suite que quatre pièces de 75 furent mises à la disposition du colonel X... : la 3e batterie du ...eme régiment d'artillerie.

Une pièce ne fut pas débarquée. La première détruisit les maisons du village et fut ensuite placée à cent mètres des Turcs. Elle gardait le front et quand quelques soldats ennemis se risquaient, ils étaient aussitôt dispersés. La deuxième pièce eut les tranchées comme objectif. La dernière fut presque tout le temps en réserve.

Au dehors, la lutte prodigieuse se poursuit sur tous les points des Dardanelles. Des fumées énormes s'élèvent des contreforts étagés de la presqu'île. Les cuirassés tonnent, les bateaux couvrent les flots, de tous côtés des transports chargés de troupes alliées s'approchent du rivage. Je vois à la fois trois aéroplanes dans les airs et un hydravion sur l'eau. Cependant sur

la côte asiatique qui est devant nous la batterie d'Orhanieh se réveille. Ses trois embrasures semblaient désertes et une grosse pièce, la gueule très haute, ne menaçait plus personne. A l'épaulement nord, du côté de Koum-Kaleh, les Turcs ont réussi à pointer une pièce et à tirer sur nous. Le croiseur *Jeanne-d'Arc* riposte sans tarder. Au premier obus, une gerbe noire jaillit comme un geyser au pied du canon turc. Au deuxième tout vole en éclats. Un troisième impose à jamais le silence aux insolents artilleurs du Grand Turc et à leurs engins.

Le soir vient. La nature sereine convie à un apaisement. La lumière se fait plus douce et le pays se dessine avec des teintes d'une harmonie délicieuse. Dans le fond du détroit, vers la route tant convoitée, le soleil couchant fait sortir Erenkeuï de l'ombre. C'est une tache claire, comme une grande fleur, sur les versants des prairies et des bois. Les canons l'ont épargnée. Dans le ciel bleu scintillant, où se mêlent des verts glauques et des ors incandescents, un nuage énorme monte sur Koum-Kaleh. Il reste là jusqu'aux ténèbres, se métamorphosant d'une manière étrange. Est-ce un présage de gloire ou de mort?

Les convois de blessés se succèdent. Du crépuscule de cette journée du 25 jusqu'aux premières lueurs de l'aube, le lendemain, nous nous penchons sur des blessés dans une atmosphère de sang et d'horreur inexprimable. Pas un instant nous n'interrompons notre besogne. Brisés de sommeil, anéantis de fatigue, nous continuons quand même à soulager, à panser, à consoler. Quand la douleur se tait, le bruit infernal du dehors revient, fusillades et canonnades accouplées. Tous nos sacrifices seront-ils inutiles ! Vont-ils tenir jusqu'au matin, ceux de notre régiment qui sont là, si proches. Traqués par un ennemi dix fois supérieur, fusillés à bout portant, inondés de mitraille et d'obus, nos camarades héroïques ne bougent pas derrière leurs tranchées de sable. Si l'attaque progresse en rangs serrés, à l'allemande, le ...^{eme} régt. colonial ne bronche pas, mais le 75 précipite ses coups. Les Turcs sont fauchés en masse. Ceux qui échappent à l'artillerie s'empêtrent dans le réseau *Brun*, qui a été disposé devant nos tranchées. On n'avait pas de « cavaliers » pour fixer au sol le fil de fer protecteur, mais il y a vite assez de cadavres dessus pour qu'il soit solide et remplisse bien son rôle. Les navires envoient les faisceaux de

leurs projecteurs. La scène s'éclaire pour nous comme en plein jour.

Les blessés arrivent toujours. On les hisse sous palan du fond de leurs embarcations, et on nous les aligne sur des brancards. Nous pouvons opérer à la fois sur les grandes tables du « square de la jeunesse » six blessés. On n'entend plus une plainte. Le calme et le recueillement sont impressionnants.

Nos soldats sont admirables ! Cependant les blessures de cette nuit sont vraiment épouvantables. Un sergent-major vient mourir près de nous. Il avait la poitrine défoncée par un éclat d'obus. Un moment nous avons vu le cœur battre presque à nu.

Un Sénégalais n'a plus de face à partir du nez. Ce masque remue et saigne. Les yeux expriment une douleur affreuse. Un noir est assis sur une chaise et attend son tour. On lui demande : « Beaucoup malade? »—« Non, y en a bon un peu ! » Le médecin regarde. Les deux jambes ont été enlevées par un obus.

En pleine nuit, tout d'un coup, on m'appelle sur le pont; c'est un ami qu'on ramène blessé dans le fond d'une barque. Il me dit qu'il a froid. Il est immobile comme un cadavre. On me le remet. Il va mourir. Sa plaie a beaucoup saigné. Enfin, sous nos efforts désespérés, il revient d'une longue syncope.

Il y eut d'autres blessés.

La fusillade ne s'arrête pas...

Rien au monde ne peut exprimer ce que fut cette nuit d'angoisse.

J.-J. V.

CE QU'ÉTAIT LA DÉCORATION INTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS. CE QU'IL FAUDRA CONSERVER

—

I

Fille merveilleuse de la plaine champenoise, la célèbre cathédrale offrait le plus plaisant mélange de force et de grâce. C'est surtout son architecture qui lui conférait cette force de sève, cette richesse du sang, si l'on peut dire, cette vitalité enfin défiant les siècles qu'elle tenait évidemment de ses lointaines et robustes origines celtiques ; tandis que la grâce incomparable, qui s'épanouissait principalement dans le sourire de sa statuaire, semblait témoigner de certaines alliances étrangères qu'auraient contractées tels de ses ancêtres, heureux mélange sans doute avec le sang gréco-latin qui serait ainsi venu adoucir délicieusement au cours des âges la rudesse de la souche primitive.

Evoquer en ce moment sa beauté, c'est en même temps montrer l'infamie de ses bourreaux. Tâche opportune entre toutes et que d'autres plus autorisés ont déjà accomplie et accompliront mieux que je ne saurais. Je voudrais essayer cependant d'apporter une contribution à cette tâche sacrée en m'attachant, avant de demander avec les vrais amis de l'art le respect intégral de la Ruine, à retracer plus particulièrement un aspect de cette beauté qui a été jusqu'ici laissé un peu dans l'ombre et qui ne sera plus, hélas ! qu'un souvenir après le passage des barbares, pendant que cet aspect si fugitif, mais si merveilleux demeure encore présent dans nos mémoires ; je voudrais, dis-je,

avant de plaider pour la conservation de la Ruine, tenter de montrer comment le génie des peintres verriers du XIIIe siècle était parvenu à résoudre magnifiquement, à l'intérieur de l'édifice, le grand et difficile problème de sa décoration par les verrières. Mais comme, dans l'œuvre gothique, *structure* et *décor* sont étroitement confondus et que celui-ci y apparaît pour ainsi dire en fonction de celle-là et comme son complément nécessaire dans l'ordre esthétique, je ne pourrai étudier utilement la décoration par les verrières de la nef de Reims sans parler en même temps de l'architecture du monument, de même qu'il ne me sera pas possible de situer dans l'art du Moyen-Age ses verrières aujourd'hui affreusement mutilées, sinon encore détruites, sans montrer tout d'abord parallèlement la place qu'y occupait la cathédrale elle-même.

Une œuvre comme la cathédrale de Reims, qui fut l'un des sommets, si l'on peut dire, de l'art des grands créateurs du XIIIe siècle, n'a pas surgi accidentellement et isolément de notre sol; elle a été le résultat d'une progression antérieure et continue dont il est préalablement utile de tracer la courbe pour pouvoir déterminer le point culminant qu'elle occupe sur cette courbe. Mais il importe, pour le faire, de rappeler d'abord l'économie du système de construction gothique en commençant par indiquer la nécessité qui lui a donné naissance.

Dans le double but de contenir les foules dans la maison de Dieu et d'élever l'âme de ces foules par la majesté et la grandeur du lieu, les constructeurs gothiques se sont proposé d'obtenir à l'intérieur de la cathédrale le plus grand développement possible en *hauteur* et en *largeur*, c'est-à-dire d'écarter de plus en plus ses parois en même temps que de surélever toujours davantage sa voûte. Contradictoire et difficile problème, le plus difficile assurément que se soient posé des constructeurs, étant donné que, pour le résoudre, ils ne devaient employer que cette matière dépourvue d'élasticité et de souplesse qu'est la pierre; problème difficile même jusqu'à l'impossible puisqu'il comportait en même temps la solution d'une autre difficulté, celle d'évider par surcroît les parois de l'édifice afin d'y insérer des verrières. N'était-ce pas d'ailleurs apparemment, dans de telles conditions, véritable folie que vouloir remplacer partiellement par du verre la pierre de ces parois? C'est pourtant la solution de cette double difficulté que

leur génie, qui est fait de sagesse et d'audace, est parvenu à trouver magistralement : en multipliant d'abord les points d'appui tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice, puis en recueillant et en canalisant pour ainsi dire les pesées de la voûte pour les répartir sur ces points d'appui, en d'autres termes en créant, à l'intérieur, avec la croisée d'ogives, l'arc-doubleau et le pilier, et, à l'extérieur, avec l'arc-boutant et le contrefort, ce système audacieux et parfaitement rationnel de transmission des poussées et d'équilibre des forces actives qu'on appelle l'architecture ogivale. Juste dénomination, puisque son organe essentiel et en même temps le plus original est l'arc-ogif ou ogive et que l'âme même du système est la croisée d'ogives.

Cette explication démontre que la cathédrale gothique, considérée dans ses organes vitaux, se réduit en fin de compte à une sorte d'ossature aérienne d'une remarquable élasticité qui ne soutient si audacieusement sa voûte dans l'espace que pour mieux capter la lumière et permettre d'évider les murs afin de les remplacer par des verrières destinées à la transformer. Ainsi la décoration intérieure de l'édifice par les verrières et la tendance à donner à celles-ci une place toujours de plus en plus importante sont bien le but que poursuivirent les Gothiques et qui détermina ce système original de construction, l'architecture ogivale. Or, entre l'apparition de l'architecture nouvelle au chœur de la basilique de Saint-Denis et son épanouissement à Amiens, où elle parvint à son maximum de puissance et d'ampleur, il ne s'est pas écoulé cent années au cours desquelles les grandes cathédrales de Paris, de Chartres et de Reims ont marqué successivement les principales étapes de son extraordinaire développement.

Tandis que ce qui reste de l'édifice de Suger est l'application, dans des proportions relativement restreintes, du système alors nouveau mais déjà complet, Notre-Dame-de-Paris en apparaît comme la première réalisation vraiment audacieuse, mais où n'est résolue cependant que l'une des deux données du problème, celle d'obtenir le plus grand développement possible en *hauteur ;* car si la cathédrale parisienne fut bien le premier grand édifice gothique qui ait abrité les foules sous la plus haute voûte de pierre qu'on avait encore osé dresser, sa nef majestueuse n'en demeure pas moins flan-

quée de doubles bas-côtés surbaissés que surmontent des galeries latérales formant tribunes, en sorte que son vaisseau intérieur est peu développé dans la seconde de ses dimensions, la *largeur*.

Ce n'est ensuite qu'à Chartres, où les bas-côtés sont simples et déjà élevés à l'instar de la nef centrale, que le constructeur est parvenu à réaliser simultanément ce progrès dans le développement intérieur de l'édifice à la fois en *hauteur* et en *largeur*. Mais ce double progrès s'est affirmé un peu plus tard, encore plus magistralement, à Reims, où s'accuse un nouvel et audacieux accroissement des deux dimensions, c'est-à-dire où la haute nef centrale est accompagnée de bas-côtés plus vastes et plus élevés qu'aucun de ceux qu'on avait encore édifiés auparavant. Enfin Amiens, dont les bas-côtés atteignent les vastes proportions de deux nefs élancées et majestueuses flanquant l'immense nef centrale, se présente comme la plus hardie et la plus parfaite application du système et en marque la limite.

II

Les verrières, on le voit, étaient destinées à occuper dans l'édifice gothique une place de plus en plus importante au fur et à mesure du développement de l'architecture ogivale. Le génie du peintre verrier avait donc devant lui un champ de plus en plus vaste pour se déployer progressivement et toujours plus librement dans son œuvre de décoration de la cathédrale. Et, en fait, il ne se développa ni ne s'épanouit avec moins d'éclat que le génie de l'architecte et du tailleur d'images. Car si les cathédrales de Saint Denis, de Paris, de Chartres, de Reims, d'Amiens apparaissent bien, depuis le milieu du XII^e^ siècle jusqu'à la fin du XIII^e^, comme les réalisations progressives les plus importantes et les plus significatives de l'art des constructeurs gothiques, il faut reconnaître que ces édifices ne jalonnent pas avec moins d'éclat le chemin parcouru dans le même temps par le tailleur d'images et le peintre verrier. La démonstration est évidente pour le premier qui s'était appliqué à déployer, surtout à Reims, toutes les plus merveilleuses ressources de son génie. Elle est plus difficile à établir pour le second, dont la maîtrise cependant ne s'était guère moins magistralement affirmée à la nef et au chœur de

la célèbre cathédrale avant le crime sans précédent qui vient de déshonorer et qui déshonorera pour toujours le nom allemand.

Pour montrer la place qu'occupèrent les verrières de Reims dans l'art du Moyen-Age, il faudrait indiquer quels furent, dans l'ordre esthétique, qui seul ici m'occupe, les progrès accomplis successivement par le peintre verrier gothique dans la décoration des édifices, depuis l'art dont témoignent les rares fragments de verrières de la basilique de Saint-Denis jusqu'à celui qu'accusent les non moins rares débris qui se voient encore dans le grand vaisseau d'Amiens. Je ne puis songer à le faire même brièvement ; car, outre que cette démonstration serait très difficile par suite de la disparition d'un très grand nombre de verrières, elle élargirait démesurément le cadre de cette étude. Mais, malgré tant de lacunes, dont la plus importante est l'absence des verrières qui ornaient la nef et le chœur de Notre-Dame-de-Paris et dont on peut se faire peut-être quand même une idée par celles de la nef d'Angers, qui semblent en être dérivées, je me bornerai à indiquer qu'il est encore possible de constater aujourd'hui dans une certaine mesure que les progrès réalisés par le peintre verrier en tant que décorateur, entre Saint-Denis et Chartres, paraissent avoir été considérables.

Ils ne le furent pas moins de Chartres à Reims. Entre les deux édifices, la plupart des verrières, pour ne pas dire toutes les verrières des cathédrales présentent les signes caractéristiques de l'art des peintres verriers chartrains ; il serait facile de le démontrer en étudiant par exemple la couleur des vitraux qui ornent encore certains édifices gothiques comme la cathédrale de Bourges, dont les verrières, issues directement de celles de Chartres, proclament avec évidence un art d'imitation. A la nef et au chœur de Reims, au contraire, l'art des verrières apparaissait transformé magnifiquement et ne témoignant plus d'aucune servilité. Bien qu'elles ne missent pas en œuvre, ainsi qu'à Chartres, des matériaux nouveaux, ces belles et originales verrières pouvaient être cependant considérées comme la réalisation d'un art de création offrant, après Chartres, une solution vraiment neuve et originale, à la fois plus savante et plus simple, du problème de décoration intérieure de l'édifice par la couleur.

A Reims, le peintre verrier avait rivalisé d'émulation avec le tailleur d'images et leur commune collaboration avec le maître de l'œuvre y était plus serrée qu'elle ne l'avait jamais été encore dans aucun édifice gothique. Jamais avant Reims la décoration par la peinture sur verre n'avait présenté un caractère « monumental » aussi définitif, aussi complet : ici plus de tâtonnement, plus d'hésitation, le décorateur verrier, absolument maître de ses moyens, avait su donner libre essor à son génie et les verrières qu'il avait créées produisaient un effet décoratif imposant, d'une intelligibilité parfaite, marque la plus certaine des grandes œuvres ; mais elles ne témoignaient pas seulement d'une maîtrise et d'une unité d'effet qui n'avaient été encore obtenues auparavant dans aucune autre cathédrale, elles complétaient encore si bien la splendeur de l'œuvre architecturale et constituaient une décoration si adéquate à l'édifice qu'il n'était guère possible, pour les étudier, de les séparer du monument dont elles parachevaient la beauté.

III

L'architecture gothique, a dit Rodin, offre à l'ombre et à la lumière, à leurs infinies variations logiques, les plus riches éléments d'équilibre et de combinaison. Lorsque l'un des deux plans opposés est dans la lumière, l'autre est dans l'ombre. Les deux plans, vastes par eux-mêmes, s'agrandissent par leur opposition. L'antique s'exprime par des plans plus courts que les plans gothiques. Ceux-ci équivalent à d'épaisses profondeurs. Comme tout cela est simple ! L'essentiel seulement. La nature accepte avec joie cette occasion modeste et grande de déployer ses féeries : ombres douces, profondes demi-teintes, amoureuses caresses de la lumière. Et jamais de noir.

Or, on ne pouvait se lasser d'admirer à Reims l'art avec lequel l'édifice avait été, si j'ose dire, pétri de lumière, de demi-teinte et d'ombre. Il était, à ce point de vue, l'un des exemples les plus saisissants de la maîtrise des grands créateurs gothiques, de leur science et de leur sagesse aussi bien que de leur imagination et de leur audace ; car jamais le génie du maître de l'œuvre ne s'était manifesté encore avec tant de force que dans ce significatif contraste que présentaient, d'une part, à l'extérieur de la cathédrale, la *diversité* prodigieuse de la forme complexe si généreusement modelée dans la pleine lumière et, d'autre part, à l'intérieur, la *simplicité* des formes

pures, sobres et harmonieuses qu'estompait délicatement l'ombre atténuée des voûtes.

Vu du dehors, à une assez lointaine distance, le célèbre édifice semblait surgir progressivement de la pénombre vers la lumière. Cette belle pénombre, qui ceinturait sa base robuste et qui était produite surtout par l'ébrasement de ses vastes porches ainsi que par l'écartement de ses puissants arcs-boutants, diminuait en étendue et en intensité à mesure que montait l'édifice dont les deux tours massives, qui, hélas! ne sont plus intactes depuis la mutilation sacrilège, dressaient et dressent encore majestueusement dans le ciel leur front de lumière.

Lorsque, les yeux encore pleins de cette vision émouvante et tout éblouis par cette vaste image de pierre, fidèle raccourci de la nature vivante, touffue, multiforme, qui avait pour fond la magnificence changeante du ciel ici asservi à la beauté de l'œuvre, vous pénétriez dans le grandiose vaisseau aujourd'hui saccagé lui aussi irréparablement, le spectacle était tout différent. A l'inverse, les murs et les énormes piliers de l'édifice étaient franchement éclairés à leur base par la lumière qui faisait irruption à travers les fenêtres basses des collatéraux, lumière qui devait être un peu adoucie autrefois il est vrai par les vitraux qui ornaient ces fenêtres; puis ils s'assombrissaient ensuite graduellement à mesure que le regard s'élevait vers la haute voûte qu'enveloppait une mystérieuse et lointaine pénombre; car, à la partie supérieure, la lumière se trouvait légèrement obscurcie, mais en même temps comme miraculeusement transformée par les sombres verrières des hautes fenêtres du chœur et de la nef centrale.

A l'exception de la sombre paroi occidentale que peuplait un petit monde de statues fort belles rappelant celles de la façade, c'est à peine ici si le constructeur avait fait appel à la collaboration du tailleur d'images, dont il venait d'ailleurs, à l'extérieur, d'épuiser le génie. C'est lui seul en effet qui avait élevé le vaisseau intérieur, sévère et comme dépouillé de toute inutile matérialité, bien fait, semblait-il, pour favoriser, au-delà de la perceptibilité sensorielle, la vision intérieure. On aurait dit qu'après s'être complu au dehors dans la représentation toute lyrique d'un monde extérieur et concret d'une héroïque splendeur, il avait réussi à créer par contraste, à

l'intérieur de l'édifice, une plastique nouvelle qui était quelque chose comme la plastique de l'abstrait.

Mais ce n'est pas seulement par l'abréviation conventionnelle du symbole qu'il avait ouvert ainsi à nos sens les voies de l'esprit. Son génie, par un sublime renversement, avait composé à son œuvre une atmosphère dispensatrice de mystère. Car ce n'était plus, comme au dehors, le ruissellement de la lumière qui magnifiait l'œuvre ; c'était l'éclairage incertain du rêve qui la grandissait maintenant de toute la puissance de la suggestion. Si, vue de l'extérieur, la cathédrale paraissait glisser, nef glorieuse mais limitée, dans l'espace infini, à l'intérieur, avec l'envolée de sa voûte audacieuse et la lointaine perspective de ses piliers et de ses colonnes fusant d'un même jet vers le ciel, elle semblait illimitée comme l'espace lui-même. Ici plus rien de lourd, tout était subtil et affiné; la matière elle-même paraissait s'alléger, car les formes par lesquelles elle se manifestait étaient sobres et sévères et les très pures lignes verticales, qui la scandaient plus qu'elles ne la limitaient, déployaient librement leur écriture toute spirituelle.

Quel contraste, après les lumineuses magnificences de la façade, que ce concert harmonieux de lignes sobres, de formes simples! Il semblait que, tout à coup, le seuil une fois franchi, nos yeux plongeaient dans les profondeurs d'un autre monde, le monde spirituel, et, perçant une autre atmosphère, découvraient, dans la pâle clarté de la nef centrale et les demi-ténèbres des nefs latérales et des déambulatoires, tout un nouvel univers, l'univers de l'âme.

IV

Dans cet intérieur de Reims, où la lumière savamment tamisée était si belle, aucun noir, aucune ténèbre n'opprimaient le regard ; les yeux étaient partout charmés par une gamme de tons gris des mieux nuancés, des plus variés. Seulement, et c'était en cela que se manifestait d'une manière vraiment originale et inattendue le génie des grands coloristes rémois qui furent d'incomparables décorateurs, cette grisaille intérieure n'était plus monochrome : on aurait dit qu'elle se teintait imperceptiblement de fines nuances colorées plus idéales, semblait-il, que réelles, et que l'élément *coloration* venait

greffer avec une infinie délicatesse sur l'élément *valeur*. Par endroits, en effet, les gris des parois supérieures et les ris de la voûte semblaient se teinter par reflet, mais com- ien légèrement de rose, tandis que, en d'autres parties, ils araissaient voilés d'une sorte de brume bleuâtre ; en sorte ue la pierre qui constituait cette grisaille majestueuse et évère de la vaste nef s'animait tour à tour, ici d'une délicate ougeur, là d'une pâleur légère. Ainsi peu à peu s'assombris- ait, mais en même temps légèrement se colorait le gris de la ierre à mesure que le regard s'élevait vers la voûte. Et cette louble teinte diaphane, alternativement rosissante ou bleuis- ante, presque irréelle, tantôt légèrement froide, tantôt légè- ement chaude, provenait, on l'a deviné, de la transformation élicate que faisaient subir à la lumière les hautes verrières atérales qui alors apparaissaient bien comme la suprême fleur le beauté de l'édifice.

Si ces verrières avaient pour effet de caresser de leurs déli- ats reflets colorés les parois grisâtres de la cathédrale et si, n recevant ainsi leur souffle de vie, toute cette impavide gri- aille semblait se parer alternativement d'une roseur ou d'une âleur subtiles, telle une beauté grave et sévère qu'aurait nimée la grâce d'un sourire ou qu'aurait fait pâlir le frisson le l'émoi, à cela ne se bornait pas leur action ; leurs puis- antes harmonies colorées, lorsqu'on les contemplait directe- nent, ne s'imposaient pas moins irrésistiblement que ces uaves reflets à notre admiration.

Mais ce n'était qu'après avoir perçu ceux-ci que nous admi- ions celles-là, tant en raison de la grande hauteur à laquelle es verrières étaient placées qu'à cause de la perspective qu'of- raient les parois fuyantes de l'édifice ; perspective et hau- eur qui ne permettaient pas au spectateur placé à l'entrée de a nef et dont les yeux étaient tournés vers le chœur de les apercevoir directement tout d'abord. C'est seulement en effet après que s'était insinué en lui doucement et je dirai même presque inconsciemment le charme discret de leurs reflets déli- ats sur la pierre que son regard se portait alternativement vers les hautes verrières latérales du nord et du midi, où il subissait alors directement la fascination puissante d'harmo- nies tour à tour chaudes et étincelantes, froides et profondes, douces et graves.

Car ici le coloriste, mû par le même esprit que le constructeur, avait procédé, comme celui-ci, par de grands contrastes harmoniques successifs en divisant en trois parties à peu près égales l'immense vaisseau intérieur dont chaque travée était éclairée par deux vastes fenêtres à deux lancettes avec rose à la pointe.

V

Des notes prises autrefois directement devant ces verrières me permettent de tenter aujourd'hui d'évoquer avec quelque exactitude le souvenir de leurs harmonies luxueuses et féeriques. Je les transcris fidèlement, en priant le lecteur de m'excuser de l'entraîner pour un moment dans le domaine un peu spécial de l'assembleur de couleurs.

A la première de ces trois parties du grand vaisseau de Reims, depuis l'entrée jusqu'à la cinquième travée inclusivement, le coloriste avait composé, tant aux verrières du nord qu'à celles du midi, de chaudes et puissantes harmonies dont la rutilance allait en décroissant : d'abord, à celles des premières travées, les rouges, ardents ainsi que des braises, voisinaient avec de glorieux jaunes d'or, ce qui produisait de vibrantes harmonies dont les colorations étincelantes faisaient équilibre aux profondes teintes bistres, aux graves teintes vertes et aux quelques sombres teintes bleues qui leur servaient d'accompagnement. C'est seulement à la verrière de la cinquième travée que commençaient à s'apaiser ces teintes retentissantes : là les rouges s'éclaircissaient jusqu'à offrir parfois l'aspect de très savoureuses couleurs saumonées et les verts qui leur faisaient un si plaisant accompagnement devenaient plus rares et plus pâles, tandis que les bleus commençaient à apparaître en plus grand nombre, mais semblaient encore se « violiser », si l'on peut dire, sous la rude étreinte des rouges.

La seconde partie, qui s'étendait depuis les verrières de la sixième travée jusqu'à celles de la dixième, offrait un contraste puissant avec la précédente. Là les dernières teintes rouges progressivement se dissipaient ; alors apparaissaient souverainement maîtresses les froides et franches harmonies bleuissantes qui venaient s'opposer aux chaudes colorations de la première partie. A l'inverse de celles-ci, qui se réchauffaient peu à peu, ces harmonies se refroidissaient et s'endeuillaient gra-

duellement. C'est ainsi, par exemple, que la verrière de la sixième travée regardant le nord contenait peu de rouge, bien qu'elle présentât encore quelques beaux rubis claironnant au milieu de la coloration générale bleuissante qu'allégeaient de nombreux filets blanc jaunâtre décrivant de souples arabesques. Aux fenêtres suivantes des septième, huitième, neuvième et dixième travées, les rouges se raréfiaient de plus en plus, tandis que les bleus progressaient pour devenir bientôt la base dominante de l'harmonie ; et cette froide harmonie bleuissante s'accompagnait en mineur de la basse profonde et contenue de teintes bistres qui, égayées çà et là de douces teintes vertes et jaunes, leur faisaient équilibre.

A la troisième partie enfin, qui comprenait le reste des verrières depuis celles de la onzième travée, c'est-à-dire à la majeure partie des verrières du chœur, régnaient de douces harmonies de teintes intermédiaires entre les teintes bleuissantes et rutilantes et où dominaient les violets, ces habituelles couleurs de l'ombre douce, et les jaunes, ces teintes ordinaires de la lumière apaisée. Malheureusement ces verrières, qui rappelaient un peu la douceur et le charme familiers des harmonies chartraines, avaient beaucoup souffert; quelques-unes même étant disparues, la grande œuvre de beauté des maîtres verriers de Reims avait été amoindrie et parfois même déshonorée par une affreuse vitrerie moderne dont on avait orné la fenêtre centrale de l'hémicycle ainsi que les fenêtres de la chapelle absidale. vitrerie misérable dont les teintes aigres, inconsistantes et criardes, vulgaires et discordantes, paraissaient d'une indigence lamentable en regard de la richesse et de la rareté, de la profondeur et de la puissance de coloration des verrières primitives.

Cependant, et je ne voudrais pas omettre de le noter, car par là se manifestait dans ces vitraux du chœur de Reims la persistance de la tradition des peintres verriers de Chartres, tandis qu'aux trois anciennes verrières alors intactes de l'hémicycle et orientées au *nord*, les harmonies froides et bleuissantes contenaient peu de rouge et s'allégeaient de filets blancs, ce qui restait des verrières tournées vers le *midi* laissait voir par contraste de plus nombreuses teintes chaudes jaunes et rouges; si bien que l'on pouvait constater que les peintres verriers rémois, à l'exemple de leurs prédécesseurs chartrains,

avaient su parfaitement exposer à la lumière la plus favorable, lorsqu'ils l'avaient jugé nécessaire, les harmonies colorées qu'ils avaient composées à leurs verrières, afin de les faire mieux valoir en accentuant leurs contrastes par cet ingénieux moyen.

Il faut en outre remarquer que, s'ils n'avaient appliqué qu'aux verrières de l'hémicycle cette méthode si logique et si subtile d'utiliser la lumière pour mettre en valeur leurs harmonies et que s'ils n'en avaient pas tenu compte aux autres verrières du chœur et de la nef, c'est volontairement et parce que, dans cette majeure partie de l'édifice, l'application de ce système d'orientation n'était en réalité guère compatible avec la réalisation du programme qu'ils s'étaient tracé pour la décoration de l'ensemble.

Les colorations des verrières de la première partie de la grande nef, tant aux fenêtres du nord qu'à celles du midi, ayant été surtout composées, comme on l'a vu, des plus chaudes teintes rutilantes, ne pouvaient en effet comporter entre elles des contrastes harmoniques bien tranchés, puisque ces colorations étaient destinées dans leur ensemble à s'opposer aux colorations des verrières de la seconde partie formées uniquement, elles aussi, d'harmonies d'une même nature, mais d'harmonies tirées de la gamme opposée des graves teintes froides bleuissantes. Elles ne le pouvaient pas non plus par cette autre raison que, si, dans chacun de ces deux grands partis de colorations tendant respectivement à un effet harmonique contraire, les peintres verriers avaient créé d'autres oppositions tranchées, la multiplicité de tels contrastes aurait diminué la force de l'opposition harmonique finale à laquelle ils visaient et ne leur aurait pas permis, dès lors, d'obtenir cette intelligibilité et cette simplicité d'effet qu'ils cherchaient et qu'ils ont si bien réalisées.

Aussi bien il est facile enfin de comprendre qu'une pareille multiplicité de contrastes dans leur coloris les aurait en outre empêchés de parvenir à ces transformations originales et significatives de la lumière, grâce auxquelles la froide grisaille de la pierre de l'édifice semblait se teinter alternativement par reflet soit de cette subtile pâleur bleuâtre, soit de cette douce roseur que j'ai précédemment notées et qui, en s'opposant délicatement l'une à l'autre, comme s'opposaient

franchement entre eux les deux grands partis correspondants des colorations de leurs verrières, prolongeaient sur la pierre, qu'elles animaient tour à tour de deux lueurs idéales contraires, le grand contraste décoratif de l'œuvre.

VI

Pour comprendre le puissant intérêt esthétique que donnaient à la nef de Reims les grandes oppositions harmoniques que je viens d'étudier aux verrières hautes de l'immense vaisseau, il faut avoir longuement contemplé ces inoubliables verrières dont les colorations s'avivaient ou s'éteignaient tour à tour, selon la force de la lumière, durant la ronde quotidienne des heures autour de l'édifice. Il semblait que du cadre sévère que formait la pierre grise de la nef, cadre aux proportions harmonieuses, aux lignes pures et élancées, où la matière s'allégeait et apparaissait comme spiritualisée, jaillissait par les verrières une sorte de musique visuelle, sublime plain-chant dont les ondes à la fois puissantes et caressantes faisaient vibrer jusqu'aux fibres les plus intimes de notre sensibilité.

Sans revenir sur l'évidente « nécessité architectonique » des verrières dans l'édifice gothique, à laquelle j'ai fait allusion au début de cette étude en montrant que ce sont elles précisément qui furent la cause déterminante du système ogival lui-même, mais en ne les envisageant ici qu'à un point de vue purement ornemental, je crois qu'il n'était pas, parmi l'art de la grande époque du Moyen-Age, un seul édifice qui démontrât mieux que Reims la « nécessité esthétique » des verrières dans la décoration de la cathédrale. Car là, plus aisément encore peut-être même qu'à Chartres, l'observateur sensible et attentif comprenait qu'avec cette sublime grisaille de l'intérieur de l'édifice ne pouvait finir la beauté plastique, si parfaite fût-elle, de la cathédrale. Sans effort, il se rendait compte qu'à la sobriété dont avait fait preuve le constructeur dans le double emploi de la *forme* d'une nudité pour ainsi dire spirituelle et de la *ligne* d'une idéale pureté, qu'à cette simplicité il fallait opposer un dernier élément de diversité, un suprême contraste, pour que la grandeur de l'œuvre ne dégénérât pas en monotonie, et que s'imposait, dès lors, la mise en œuvre du troisième mode de suggestion par les yeux, la *couleur*. Et même il semblait, tant était grande la maîtrise du coloriste

rémois, que c'est précisément dans l'emploi de ce dernier mode d'expression plastique que le génie créateur gothique, qui est fait à la fois de raison et d'audace, de ferveur et de science, avait manifesté peut-être avec le plus de force son originalité.

Quoi qu'il en soit, dans le vibrant poème de lumière et d'ombre qu'était la cathédrale de Reims, ce grand et ultime contraste de la sourde monochromie de la pierre avec l'étincelante polychromie des verrières montrait bien que l'art du peintre verrier ne le cédait pas en puissance au génie de l'architecte et du sculpteur; car tous ces hardis équilibres de forces actives, tout ce prodigieux concert de lignes, de plans et de volumes dont se composait l'architecture de l'édifice, toutes ces oppositions de formes variées à l'infini, dont était faite sa sculpture, enfin tous ces puissants contrastes harmoniques que présentait la riche couleur de ses verrières attestaient à l'envi que les créateurs de Reims avaient, avec un égal succès, rivalisé de science et d'imagination dans la réalisation de l'œuvre commune. N'était-ce pas en effet par une transposition pareillement heureuse et audacieuse que, d'une part, au moyen de cette réalité tangible de la pierre des parois et des voûtes, les constructeurs avaient réussi à représenter l'impalpable et l'idéal en suscitant dans notre esprit une impression d'immatérialité et de mystère, et que, d'autre part, avec la vitre fragile et presque irréelle, avec cette frêle fiction qu'est la couleur de leurs verrières, les peintres verriers étaient parvenus à affirmer avec la même force significative, comme la plus certaine des réalités, le rêve sublime de leur foi ?

Ainsi, au bord du mystère où venait de nous conduire si magistralement, à l'intérieur de l'édifice, l'architecte rémois dont le génie avait su alléger, transformer et pour ainsi dire spiritualiser la matière, intervenait le coloriste qui, à son tour, avait parachevé magnifiquement la grande œuvre commencée en créant avec la même maîtrise ardente, au moyen des verrières, une atmosphère particulière suggestive des sensations les plus pénétrantes; si bien qu'après les hésitations du doute et l'incertitude des demi-ténèbres de l'auguste nef semblaient se lever tout à coup, devant les yeux émerveillés du spectateur, dans l'aurore radieuse des verrières, la paix et la certitude de la lumière.

VII

Que restera-t-il de cette œuvre accomplie, où toutes les perfections plastiques et toutes les séductions de la beauté se trouvaient réunies, mais dont je me suis borné à n'évoquer ici qu'un seul aspect, après que la dernière rafale d'obus aura passé sur elle? On se le demande avec une angoissante tristesse, surtout lorsque l'on considère ce qu'il en subsiste aujourd'hui. Ici le feu a noirci sa pierre, qui maintenant s'effrite. Là, le fer a brisé la statuaire incomparable qui fleurissait cette belle pierre dorée par le temps. La riche et harmonieuse patine qu'elle tenait de la caresse des siècles accumulés est maintenant désaccordée, ravagée. Toutes ces formes vivantes, ces nobles images, ces verrières sublimes, — fête des yeux et de l'esprit, que les années avaient respectées, que les hommes avaient admirées et vénérées et en lesquelles se manifestaient si magnifiquement la sensibilité ardente des vieux maîtres, tout cela maintenant, hélas ! est à peu près irrémédiablement détruit. Et cependant, malgré tant de graves, nombreuses et irréparables blessures, elle semble de loin encore belle, la glorieuse mutilée dont la masse imposante ne domine plus qu'une cité en ruines !

Car elle est aujourd'hui la Ruine au milieu des ruines. Et lorsque celles-ci seront relevées, il faudra qu'elle demeure toujours la Ruine. Ruine nécessaire tant que l'homme habitera la terre en ce qu'elle commémorera, implacable Némésis, le crime commis par le barbare germain à l'aube du vingtième siècle.

Toujours elle rappellera au monde qu'il n'avait pas suffi à une race de proie de déchaîner tous les fléaux de la guerre, sa guerre ignoble : violation des traités les plus sacrés, des conventions reconnues et acceptées par les peuples civilisés, mépris de toutes lois de l'humanité et de la guerre, égorgement des nations faibles, achèvement des blessés sur le champ de bataille, massacre, mutilation et noyade de femmes, d'enfants et de non-combattants, assassinat de neutres, sac de villes ouvertes, pillages et incendies ; mais encore qu'il lui avait fallu ruiner l'une des plus belles œuvres dues au génie de l'homme pour couronner, après la destruction de Malines, de Louvain, d'Ypres, d'Arras, de Soissons, ces autres merveilles, son œuvre abominable d'anéantissement. Toujours la Ruine entre-

tiendra au cœur de l'homme civilisé la haine et le dégoût de l'Allemand qui, non content d'avoir éclipsé par sa sauvagerie sanguinaire les plus fameuses hordes de Vandales dont l'histoire a enregistré les sinistres exploits, a bombardé pour le seul plaisir de détruire et sans la moindre nécessité stratégique cette merveille de l'art, ajoutant ainsi aux forfaits contre les biens, contre la pensée, le crime non moins odieux contre la Beauté. Enfin, jusque dans les temps les plus reculés et tant que sa pierre ne sera pas tombée en poussière, la Ruine vengeresse dira au lettré, à l'artiste, au savant :

C'est parce que la cathédrale de Reims, ce joyau de l'art médiéval, avait pour l'Allemand la valeur d'un symbole et synthétisait à ses yeux la pensée française, cette pensée qui influença toujours l'univers en opposant en toute circonstance de par le monde sa sérénité à la menace du poing teuton, que l'armée des Germains a, pendant de longs mois, procédé froidement et méthodiquement à sa destruction ; c'est parce que ce chef-d'œuvre de grâce et de puissance, dont la beauté s'imposait souveraine aux hommes, constituait à ses yeux comme une humiliation et comme une offense, que le barbare infatué, ivre d'orgueil et de force brutale, assoiffé de domination et à qui le monde spirituel est fermé, s'est acharné sur lui avec l'obstination furieuse de la brute qui se sent impuissante et qui veut assouvir à tout prix sa vengeance et sa haine ; honte à l'Allemand qui, en détruisant l'une des créations les plus parfaites du génie de notre vieille France et que l'on avait appelée justement le Parthénon de l'Occident, parce qu'elle occupait dans l'art la place la plus haute depuis l'Hellade, n'a pas seulement ruiné l'œuvre la plus noble de notre passé, de notre histoire, de notre idéal, mais a encore amoindri le patrimoine de beauté qui appartient à l'humanité tout entière et a ainsi attiré sur sa race une réprobation universelle et éternelle !

En conservant pieusement la noble Ruine, nous suivrons d'ailleurs l'exemple des Grecs qui, au dire de Diodore, avaient juré solennellement de ne pas relever les temples détruits pour perpétuer leur haine contre les barbares.

Mais cette Ruine sacrée ne devra pas seulement continuer à remplir pour les générations futures le rôle d'une justicière ; elle ne se bornera pas à entretenir le souvenir du plus monstrueux des attentats qui ait été commis contre l'art et la civilisation. Une autre nécessité s'impose non moins impérieusement de la respecter, de garder pieusement ses pierres mutilées, mais où palpite encore, où palpitera toujours, tant qu'el-

les dureront, un peu de cette divine beauté que le monde ne connaissait plus depuis les Grecs de la grande époque et que le génie gothique avait réussi à ranimer. J'entends parler ici de la nécessité plus haute de lui laisser toute sa vertu éducative, car ce pouvoir d'enseignement de la ruine a déjà accompli, en d'autres temps et en d'autres lieux, des miracles, et il ne faudrait pas, surtout maintenant qu'une ère nouvelle va peut-être s'ouvrir, l'oublier.

VIII

L'art n'est simple qu'en apparence. Pour qui veut aller jusqu'à ses causes profondes, il est en réalité d'une complexité souvent déconcertante. Plus une œuvre plastique est parfaite, plus elle est impénétrable. Le chef-d'œuvre accompli est pour nous un mystère. Quand il ne nous dépasse pas, nous subissons d'abord inconsciemment sa fascination, sa puissance ; mais ce n'est que peu à peu et au prix parfois des plus longs et des plus grands efforts que nous parvenons à nous hausser jusqu'à lui, à comprendre les raisons secrètes de sa beauté et, lorsque nous nous la sommes assimilée, à en tirer profit. Ainsi pendant longtemps les formes plastiques de l'Hellade, de même que plus tard celles de notre moyen-âge, nous furent à peu près inaccessibles au point que, lorsque nous réussîmes enfin à nous en approcher, elles semblèrent se dérober obstinément à notre étreinte comme pour nous punir de notre injuste oubli et de notre trop tardive compréhension. Mais, il faut bien le remarquer, c'est toujours le fragment, la ruine, qui vinrent nous soutenir dans nos défaillances et nous servir de guides sûrs dans nos patientes recherches.

En Italie, toute l'histoire merveilleuse du Quattrocento, de Giotto à Vinci et de Nicolas de Pise à Quercia et à Donatello, à Bramante et à Michel-Ange, l'atteste. Cependant, on doit reconnaître que, si aucun des plus illustres artistes de cette renaissance ultramontaine n'a échappé à la hantise de la beauté antique, celle de la Grèce aux formes éternellement jeunes, expressives et vivantes, aucun d'eux ne l'a vraiment rejointe. Ceux qui s'en approchèrent le plus ne firent en réalité que l'entrevoir à travers les œuvres de la Rome impériale que l'on exhumait alors de la terre ancestrale et qui n'en étaient elles-mêmes qu'une émanation, qu'un reflet, car la renaissance des

arts en Italie fut bien plus latine qu'hellénique. Et, après eux, leurs élèves, qui les copièrent, ainsi que leurs descendants au XVII^e siècle, qui ne retinrent que leurs formules, s'en écartèrent complètement et ne laissèrent qu'un art de décadence parfois brillant, mais le plus souvent factice, creux et facile, en tout cas singulièrement éloigné de l'art impérissable de l'Attique.

Pendant qu'elle jetait les dernières lueurs de son éclat en Italie où, grâce à l'enseignement de la *ruine*, elle avait semblé sur le point de revivre enfin à l'aube du XVI^e siècle, cette beauté antique renaissante faisait également lever ses germes sur notre sol fécond à la faveur de la leçon romaine, car Rome était alors l'école du monde. A la vérité, ces germes furent chez nous plus vivaces, parce qu'ils trouvèrent pour se développer un terrain plus fertile et plus riche en sucs nourriciers, le profond et vieil humus gothique dans lequel l'art d'importation romaine allait se transformer au cours du XVII^e siècle pour finir par être complètement assimilé au siècle suivant et devenir un art nouveau absolument original, l'art français du XVIII^e siècle, qui allait, à son tour, s'imposer au monde avant d'être brusquement emporté dans la tourmente révolutionnaire.

Il est curieux d'observer que, si la leçon romaine ou, plus précisément, la leçon de la Rome impériale transmise par la *ruine* avait eu pour immédiat effet, dès le milieu du XVI^e siècle, de nous détourner momentanément de notre plus pure tradition nationale, la tradition gothique, c'est encore l'enseignement de la *ruine antique* qui, en fin de compte, allait nous y ramener au cours du XIX^e siècle, après cette longue période d'assimilation et de transformation des XVII^e et XVIII^e siècles, au moment justement où la rupture traditionnelle de la Révolution pouvait faire croire que notre art du Moyen-Age allait être définitivement délaissé. Retour fatal et logique cependant ; car il n'y a qu'une Beauté éternelle vers laquelle finissent par aboutir, après de plus ou moins longs détours et malgré les plus ou moins grands obstacles, tous les chemins de l'art !

Ce goût de la *ruine*, qu'avaient célébré au XVIII^e siècle nos plus grands artistes, prit une forme nouvelle au XIX^e siècle avec nos romantiques. Ceux-ci furent séduits par son charme, mais à leur manière, qui fut différente : c'est surtout l'âme de la *ruine*, la poésie qui se dégage de la chose oubliée, bien plus que la beauté plastique que celle-ci véhicule, qui les émut et

les inspira. Quoi qu'il en soit, il faut savoir gré à leur lyrisme et à leur enthousiasme d'avoir réussi à entraîner notre raison à la découverte de cette beauté gothique que, depuis trois cents ans, notre incompréhension avait parfois stupidement laissé endommager et qu'en un moment d'égarement et de vertige la fureur révolutionnaire avait même partiellement ruinée, détruite.

Or, vers le temps précisément où la ferveur romantique commençait à dessiller nos yeux et où ceux-ci, en interrogeant la *ruine*, s'entr'ouvraient à la splendeur gothique, les frises du Parthénon venaient d'entrer au Musée Britannique comme pour hâter, elles aussi de leur côté, par le magnifique exemple de leur perfection, notre prochain retour au rivage de la Beauté pure.

Ainsi allions-nous la rejoindre par les deux plus sûrs chemins que le génie de l'homme ait tracés. Nous commençâmes à remarquer en effet que, quelque différent qu'ait été l'idéal des hommes du temps de Phidias de l'idéal des hommes du temps de saint Louis, la statuaire du Parthénon était bien sœur de la statuaire de Reims et qu'ainsi l'œuvre hellénique et l'œuvre gothique se révélaient à nous comme les filles de l'éternelle Beauté. Nous nous attachâmes à rechercher dès lors les raisons cachées de leur parenté, de leur commune splendeur ; et, grâce surtout au fragment de l'illustre *Ruine attique* apporté par lord Elgin en Occident, il fut possible désormais d'interroger, de scruter, de mesurer, de comparer et finalement de constater qu'il n'y a pas eu dans le monde depuis la Grèce un art plus complet, je veux dire plus national et plus humain tout à la fois, que notre grand art du XIII^e^ siècle, dont la cathédrale de Reims était, au moins dans les détails de sa statuaire, l'œuvre la plus accomplie.

On voit que l'enseignement de la *ruine*, en entretenant dans notre monde occidental le culte du beau, a empêché la ruine du bon goût en même temps qu'il a conservé à l'art moderne son appui indispensable, sa vraie tradition. C'est donc parce qu'elle est la gardienne vigilante de ce que l'humanité a de plus précieux que la *Ruine* a droit à notre respect et à notre sollicitude. Et par ce terme, la *Ruine*, je n'entends pas faire allusion seulement à la masse imposante de l'édifice détruit, j'entends encore désigner la réunion de ses moindres débris ; car il est bien certain que le bris ou la ruine rendent au frag-

ment cette vérité d'atelier, cette saveur de morceau qu'il devait présenter à l'origine sous le ciseau du sculpteur et en font pour nous un objet d'analyse des plus précieux.

Puisque aujourd'hui la cathédrale de Reims est devenue, comme autrefois le Parthénon, la *Ruine* et que ses débris demeurent et demeureront, de même que ceux du temple grec, comme les plus merveilleux et les plus émouvants sujets d'étude qui soient, il importe de les recueillir avec soin, de les grouper méthodiquement et de les conserver jalousement en un Musée qui occuperait une place adéquate dans l'auguste édifice en ruine ou près de lui et ferait partie de son harmonie ; musée précieux au même titre que le petit musée de l'Acropole, où s'abrite une partie de la sublime dépouille du Parthénon.

Après le vandalisme odieux de la destruction calculée et sacrilège, où s'est complu, pour sa honte éternelle, la barbarie germanique, gardons-nous surtout contre un autre vandalisme menaçant et particulièrement cher aux barbares que nous réprouvons, le vandalisme de la *reconstitution*, qui, elle, consommerait définitivement le désastre. Bornons-nous donc à conserver pieusement notre *Ruine*, à la protéger, à la soutenir, à l'entourer de soins intelligents et éclairés ; n'oublions pas que nous n'avons pas seulement le devoir de la défendre, de l'arracher à la fureur teutonne, mais que nous devons encore la respecter intégralement et garder avec soin jusqu'à ses plus petits morceaux.

Or, seul ce musée permettrait de reconstruire dans l'édifice détruit, dans la *Ruine* respectée et même, s'il est nécessaire, à côté d'elle, sans le ridicule bien entendu d'une prétention quelconque d'architecture, un autre édifice, mais un édifice qui, réduit si l'on veut à un simple hall de fer et de terre, serait surtout un édifice de l'esprit, dont le principal mérite lui viendrait aussi bien de l'excellence de son éclairage que de la logique de son classement. Et, comme presque toute l'histoire de la sculpture de notre XIII^e^ siècle se trouvait enclose magnifiquement dans ce monde de beauté qu'était la riche statuaire de Reims, on peut penser que les fragments de cette statuaire, une fois classés et présentés comme il convient, resteraient comme le raccourci vivant le plus fidèle de notre plus grande époque d'art.

Ainsi, de même que, dans l'air limpide de l'Attique, la *Ruine auguste* et son Musée s'offrent toujours à l'étude et à l'admiration des hommes comme l'expression la plus haute de la beauté antique, notre *Ruine sacrée* et son Musée continueraient, autant qu'il est possible, à demeurer, sous le ciel gris de la Champagne, en dépit des barbares et pour le plus grand profit des générations à venir, le temple de la très pure beauté d'Occident et à prolonger à travers les âges futurs le rayonnement de son divin sourire.

ARMAND FOURREAU.

APRÈS LA BATAILLE

—

A F. Jean-Desthieux.

L'air cueille les épis et transporte les gerbes
Des astres de la nuit qu'exalte le bonheur
De vivre harmonieusement comme les herbes
Et de dorer la plaine où vient le moissonneur.

Le moissonneur n'est pas ce spectre militaire
Penché sur nos héros tués par le vaincu,
Le Moissonneur est le destin sur cette terre
De l'être qui se fane après avoir vécu.

Le jour a vu la Mort tomber de la mitraille
Et maintenant, sous l'ombre claire du ciel bleu,
Les canons ont cessé d'élargir la bataille
Comme s'ils jalousaient la campagne de Dieu !

Les canons sont passés, les obus... ô silence...
Mourir l'hiver pour refleurir un soir d'été,
M'abandonner au vent qui mêle ces semences
Et les épanouit en branches de clarté !

Quand vous m'enterrerez, il ne faut pas de marbre,
Il ne faut pas de stèle au germe du printemps, —
Que l'on m'ensevelisse en l'écorce d'un arbre
Et que ma sève coule en la fleur que j'attends.

Et que Celle qui fut le nid de ma jeunesse
Et l'aile où pour toujours mon âme a palpité
Ne meure pas près de cet arbre avant qu'y naisse
Comme un magnolia mon immortalité.

Tant que ces rimailhos torturèrent la route,
Je n'osai pas lever les yeux au firmament,
Et maintenant je vois sa récolte et j'écoute
Le message levé de son rayonnement.

O silence ! j'entends jusqu'au fond de mes moelles,
Maintenant que l'espace éteint ces artilleurs,
J'entends la Paix qui marche et je vois sur mon cœur
Le grand ciel creux où roule un chariot d'étoiles.

LUCIEN ROLMER.

LES CINQ-BRAS

—

Nous étions en seconde ligne, où nous nous occupions activement à construire sur le plateau de R... des tranchées, des abris et des boyaux pour le cas d'un recul. Devant nous, à quelques kilomètres, la bataille continuait, discernable seulement aux bruits et aux fumées, car on ne voyait ni un canon, ni un homme. Les emplacements des batteries, des lignes et de l'ennemi nous étaient révélés seulement par le feu des 75 et des grosses pièces, et les éclatements d'obus. Aux rares moments de silence, de grands vols de corbeaux passaient sous le ciel bas d'hiver.

Ce matin-là, une demi-heure avant la reprise du travail, j'étais allé seul au bois, en avance sur l'équipe dont je faisais partie. Bien qu'il fût près de midi, c'était un de ces jours qui semblent un long crépuscule ; les nuages et les brumes y demeurent teintés de la couleur des soirs. Dans la clairière, le feu que nous alimentions des déchets de notre fabrication flambait haut et clair. Près de lui, sur un banc rustique, notre ouvrage, abrité de la bise par une claie plantée debout, un sergent, notre chef de chantier, était assis. Je le saluai. Il m'indiqua, d'un geste affable, une place à côté de lui. Une fois déjà, je l'avais trouvé seul à cet endroit, et le gradé très sévère qu'il était dans le service s'était transformé en un compagnon aimable et cultivé. J'avais appris ainsi qu'il avait commencé des études assez poussées, en vue d'une carrière libérale, interrompues brusquement, et que, depuis, marié, jeune père de famille, envoyé dans une grande administration, il gardait une sorte de nostalgie, si l'on peut dire, des

belles-lettres et surtout de la philosophie. C'est pourquoi je ne fus pas surpris de le voir triste et rêveur. Il s'absorbait souvent dans la contemplation des jeux de la flamme, qui, comme ceux de la mer, se peuvent regarder presque indéfiniment sans lassitude. J'attribuai donc l'attitude mélancolique et l'isolement où je l'avais surpris, à la fois à l'influence déprimante de cette journée sans soleil et à ce sentiment de regret, dont je viens de parler et qui l'assombrissait parfois.

Nous restâmes quelque temps silencieux, lui, polissant machinalement avec une poignée de feuilles sèches une canne d'épine, moi, respectant sa songerie, quand, brusquement, tournant vers moi sa tête fine aux traits réguliers, barrés par une mince moustache noire, et ses yeux bruns, plus brillants que de coutume, il me dit :

— Oubliez un instant les galons que je porte. Ne voyez devant vous qu'un homme, et un homme qui souffre, qui souffre terriblement !... J'ai longtemps hésité avant de vous parler. Mais ici, je crois que vous êtes le seul à qui je puisse me confier, qui pourra peut-être comprendre... Moi ! je ne sais plus rien... J'ai cherché, je vous assure, mais non ! je ne puis pas... Ah ! tenez, il y a eu des moments où j'ai souhaité de ne jamais revenir !

— Et votre femme, votre fils ?

— Eux ! Il vaudrait mieux pour eux, si...

Il ne termina pas sa phrase : un geste désespéré la compléta, que rendait plus tragique le bruit de la canonnade.

— Allons, sergent ! fis-je. Nous sommes en hiver, mais le printemps reviendra, le soleil, et la victoire, et la paix... et vous oublierez...

Il m'interrompit :

— Je n'oublierai jamais !

— Quoi ! un moment de découragement est vite passé. On lutte !

— On lutte contre le découragement. On lutte contre un jour de cafard. Ah ! si vous saviez ce que j'ai lutté, et combien j'ai dépensé d'énergie dans cette lutte... j'en ai tant dépensé, mon ami, qu'il ne m'en reste plus, et que maintenant j'hésite. Après tout, qui m'assure que, lorsque vous m'aurez entendu, vous serez plus indulgent pour moi que moi-même ?...

Je crus qu'il était devenu subitement fou, car, levé brus-

quement, il avait prononcé cette dernière phrase avec une diction âpre et égarée.

Il soupira longuement, se rassit, évitant de me regarder en face, et, plus calme, reprit :

— Quoi que vous puissiez penser de moi, *après*, promettez-moi de me donner franchement votre jugement.

— Sergent, ce que je sais de vous...

— Vous ne savez rien ! Moi-même, je vous le répète, je ne sais plus rien !

— Eh bien ! je vous promets d'être sincère.

— Merci ! Vous voyez, je suis tranquillisé. Je sens que j'aurai le courage de parler, et... il vaut mieux que je parle... Vous souvenez-vous des Cinq-Bras ?

— Certes !

Je revis immédiatement ce matin de septembre, où nous étions arrivés au croisement de route qui donnait son nom à l'ancienne ferme, transformée en rendez-vous de chasse, et flanquée d'une petite auberge. De l'intersection des deux grandes voies qui se coupaient à angle droit, partait le cinquième bras, un mauvais chemin de terre qui descendait à une fontaine, puis escaladait un coteau, derrière la crête duquel des artilleurs creusaient déjà les emplacements d'une batterie. Notre compagnie s'était arrêtée là, et avait rapidement crénelé les murs de la ferme et établi des tranchées à cheval sur la route principale. Toute la journée, des troupes avaient défilé, se portant en avant où l'on entendait le canon, puis, à intervalles irréguliers, le bruit rythmé des mitrailleuses et la pétarade des feux de mousqueterie.

Vers le soir, les autos, allant chercher et ramenant les blessés, commencèrent à passer.

L'aubergiste, un grand homme, l'air maladif et soucieux, maigre, voûté, laissant sa femme, une jolie blonde rieuse, nous servir à boire, était resté constamment assis sur un banc de pierre, devant sa porte.

— Il a besoin d'air, avait dit la femme.

La cave de ces gens était admirablement approvisionnée. Il avait fait très chaud. Quand la nuit vint, une nuit très noire, sans lune, beaucoup d'hommes étaient très gais, quelques-uns complètement ivres, même parmi ceux de la section de garde. Comme ce n'était pas la mienne, je m'étais couché

dans la grange, d'assez bonne heure. Fatigué, je m'endormis rapidement et n'avais gardé qu'une mémoire fort vague d'un incident qui s'était produit vers le milieu de la nuit. Un bruit de voix confuses m'avait réveillé, voix lourde et pâteuse d'un ivrogne, voix nette et mordante d'un officier. Cela venait de la chambre transformée en poste, à côté de laquelle je me reposais : un rayon de lumière jaune filtrait en dessous de la porte. Puis le ronflement de moteurs m'empêcha d'entendre davantage. La lueur froide des phares transperça les lucarnes de la grange, illumina les corps étendus dans la paille. Avant que le convoi n'eût fini de passer, je m'étais rendormi. Le lendemain, je sus qu'une sentinelle en état d'ivresse n'avait pas arrêté un lieutenant qui faisait une ronde, alléguant que ce n'était pas la boisson qui était responsable de sa défaillance, mais bien que son attention avait été attirée par des signaux qu'il observait à une fenêtre. L'excuse avait été reconnue mauvaise, la fenêtre étant celle d'une chambre où couchait un sous-officier.

Comme je rappelais brièvement tout ceci au sergent, qui m'écoutait immobile, les yeux fixés aux braises du foyer, brusquement une émotion intense m'envahit : cet homme assis auprès de moi, n'était-ce pas celui de la chambre des Cinq-Bras? Ses réticences, ce langage que j'avais été près de tenir pour extravagant, sa mélancolie, cette attitude accablée, cet ensemble de menus faits acquit en une seconde une force brutale qui impose une conviction : la sentinelle avait peut-être raison ?... Je connus alors une minute effroyable. Une amère vague de honte me submergea, comme si j'eusse été moi-même le coupable. Comment un gradé de ma compagnie avait-il pu s'abaisser à cela ! Malgré le soin que je prenais à le dissimuler, mon trouble fut si visible qu'il le remarqua et me dit tristement, comme s'il avait deviné ma pensée :

— Oui, c'était moi qui étais couché dans la chambre des Cinq-Bras !... Dois-je continuer ?

Je lui en voulus presque de ne pas nier tout de suite. J'étais partagé entre le dégoût et la colère, en même temps qu'une puérile envie de pleurer crispait ma bouche et me brûlait les paupières. Je dus faire un violent effort pour me contraindre à répondre :

— Si ! Parlez, au contraire ! Parlez, je vous en prie !

Ma voix assombrie l'avait renseigné sur mes sentiments. Il eut un sourire timide et pourtant ironique :

— Oh ! fit-il. Ce n'est malheureusement pas aussi simple que cela... que... veux-je dire, vous avez sans doute pu croire... Je ne vous en veux pas d'ailleurs... vous m'avez promis d'être sincère. J'aimerais presque mieux qu'il en ait été ainsi, car ce serait fini depuis longtemps, et j'aurais moins souffert... C'est précisément parce que je nesais pas si j'ai le droit, pour ma femme et pour mon enfant,de lever une bonne fois la tête au-dessus d'un créneau que j'ai tant lutté et que je me torture chaque jour...

L'espoir me revint qu'il n'avait été coupable que d'une courte défaillance, rachetée ensuite,et par son repentir, et par de plus positives actions.

Mais, à peine ces hâtives déductions s'étaient-elles formulées dans mon esprit, accompagnées déjà d'une sorte de détente sentimentale, d'un soulagement à mon oppression première, qu'il continuait :

— Vous n'avez pas oublié sans doute cette salle basse de l'auberge des Cinq-Bras, la fenêtre aveuglée par une couverture, afin d'empêcher qu'on ne vît la lumière du dehors, la longue table, encombrée de verres et gluante de liquides répandus, le mari assis, avec son air sinistre d'oiseau de proie, dans un fauteuil d'osier près du fourneau éteint, couvert de bouteilles vides, la femme, très blonde, très gaie, répondant à tous en riant, et acceptant souvent à boire. Vous, je sais, vous êtes parti de bonne heure ainsi que vos camarades. Je suis resté, en compagnie de deux collègues, le grand Thiriot et Hettel, l'Alsacien, qui était de garde. Il nous quitta bientôt pour aller rejoindre ses hommes.

Thiriot s'amusait à nous faire boire, cette femme et moi. Je n'y prenais pas trop garde. Peu à peu, cependant, les choses et les gens s'environnèrent de brouillard, m'apparaissant comme dans un rêve. Je devins bavard, moi, le silencieux ; j'eus des propos dont la hardiesse m'étonnait, ou qui me divertissaient excessivement, moi qui ne ris presque jamais. Deux choses toutefois demeurent nettes dans mes souvenirs : la première, c'est l'attitude d'animal craintif que cette femme, parfois, avait en passant près de son mari. Il lui jetait alors de brefs coups d'œil durs, de maître ; elle le regardait avec

cette expression de soumission qu'ont certains chiens battus... La seconde, ce fut mon étonnement en voyant cet homme se lever et parler. Il m'avait jusque-là paru une sorte de meuble, assez étrangement animé, et toutefois incapable de se séparer du fauteuil qu'il occupait. Il est vraisemblable aussi que l'ivresse augmentait ma surprise. Il nous expliqua que les maîtres du rendez-vous de chasse lui avaient confié non seulement les clefs de la maison et de la ferme, mais la surveillance de leurs bois, et que la guerre n'empêchait pas des vieux braconniers restés au village voisin de tendre des collets. Il se proposait donc de faire une tournée pour essayer d'en pincer un, et demanda au grand Thiriot de l'accompagner afin d'informer Hettel et ses sentinelles. Je voulus me lever, sortir avec eux. L'alcool pesait terriblement sur mes épaules, et je retombai assis, tandis que la porte se refermait. La femme eut un grand rire.

— Allons! Viens! dit-elle. Tu ne saurais jamais aller seul jusqu'à ta chambre. Je vais t'y conduire.

Après cela, il ne subsiste plus dans ma mémoire que des fragments de sensations, des lambeaux d'images mal soudés. Comment suis-je sorti de cette salle, ai-je monté l'escalier, franchi le couloir qui mettait en communication l'auberge et les chambres du rendez-vous de chasse, me suis-je couché, puis endormi?... Je ne retrouve rien, rien de précis.

Une douleur aiguë me réveilla.

Les phares des autos qui se succédaient sur la route jetaient d'intermittentes lueurs dans la pièce où je me trouvais. Je vis la femme de l'aubergiste, pelotonnée, à demi nue, près de moi. Ses cheveux blonds dénoués retombaient sur sa figure encore empourprée par l'ivresse. Elle me serrait convulsivement le bras, me plantant ses ongles en pleine chair. Mon ahurissement fut tel que je ne pus ni ébaucher un mouvement, ni articuler un mot.

— Ecoute! dit-elle... Mon mari!

Je l'entendis, en effet, répondre au dehors à l'appel d'une sentinelle.

— S'il me trouve ici, il me tuera... Oh! ne bouge pas...

Avec une incroyable rapidité, elle sauta hors du lit, ramassa ses vêtements épars, qu'elle fourra dans un placard, puis retourna se couler sous les couvertures, dans la ruelle, entre les matelas et le mur.

Machinalement, je fis moi-même disparaître le désordre des oreillers et des draps. Ensuite, je fermai les yeux. Une main moite chercha la mienne et s'y accrocha. De longues minutes s'écoulèrent. Enfin un pas lourd retentit dans l'escalier, chemina le long du couloir, s'arrêtant un peu avant d'arriver à notre porte. L'homme frappa :

— Le sergent X...? demanda-t-il.

La voix de Thiriot répondit :

— C'est plus loin!

Presque aussitôt des coups discrets résonnèrent.

Je n'aurais pas été capable de parler sans me trahir, tant était intense mon émotion. La main de la femme se crispa davantage, étreignant la mienne à la façon d'un noyé qui s'agrippe à une branche.

L'homme entra.

Mon cœur sautait dans ma poitrine, comme celui d'un animal forcé. Des bruits de cloche tintaient à mes oreilles, et à mon tour je serrai la petite main qui tenait la mienne, de toutes mes forces, pour ne pas trembler misérablement.

— Sergent!... mais il baissa le ton, presque immédiatement, en s'approchant de moi, et tout en continuant la phrase commencée... Je vous rapporte votre lampe, votre lampe électrique que vous aviez laissée en bas.

Il se tut, et, comme se parlant à lui-même, très lentement, très doucement, et très bas, il reprit :

— Ça se voyait... il n'a pas l'habitude de boire... Pauvre bougre!... il sera peut-être tué demain!... il n'y a qu'à le laisser dormir.

Cette pitié inattendue me causa une réelle souffrance, et la présence de cet homme me devint insupportable. J'eusse préféré une odieuse brutalité ou tout au moins de l'indifférence. Des lueurs pourprées s'allumèrent sous mes paupières, que j'attribuai à ma colère... Plus tard, je me suis demandé si elles ne provenaient pas des réflecteurs des autos, ou de ma lampe dont il aurait manœuvré l'interrupteur...

Il sortit. Ses pas s'éloignèrent.

Lentement, avec des mouvements de chatte, la femme émergea, et, avant que j'eusse pu la retenir, elle m'écrasa les lèvres d'un baiser! Soudain, malgré le ronflement des autos, qui

continuaient à défiler, nous distinguâmes le bruit d'une altercation. La femme se cacha de nouveau.

J'écoutai.

Maintenant les voix montaient d'en dessous, du poste :

— Vous ne m'avez pas vu venir, parce que vous ne faisiez pas votre service, et vous étiez distrait de votre service parce que vous étiez ivre. C'est honteux! Je ne vous punirai pas autant que vous le mériteriez : vous êtes réserviste et père de famille. Mais si cela vous arrive encore...

— Je vous remercie, mon lieutenant. C'est vrai que j'ai bu! J'ai bu, ça c'est vrai! Je ne m'en cache pas, mais j'suis pas saoul à ne pas faire mon service, sans ça le sergent y m'aurait déjà fait relever. Si j'vous ai pas vu, mon lieutenant, c'est que je regardais la fenêtre là que j'vous ai montrée, ousqu'on faisait des signaux.

— Vous deviez surveiller la route... D'ailleurs, vous aurez vu les reflets des phares dans les carreaux, puisque votre sergent vous a dit que c'est la chambre d'un de ses collègues.

— Possible, mon lieutenant! mais j'suis pas saoul. J'ai bu, mais j'suis pas saoul, et c'que j'ai vu, j'l'ai vu! Mon lieutenant, j'vous remercie pour ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Mais quand bien même que j'devrais faire de la prison, et encore pis, j'peux pas dire que c'que j'ai vu, j'l'ai pas vu. Y a eu des feux rouges et pis des blancs. C'est bien des signaux, ça! Et p't'être que l'sergent y n'y couche pas dans cette chambre?

— Nous allons voir...

Vous devinez le reste, la visite du lieutenant, mon interrogatoire. Pouvais-je lui dire la vérité, avec cette femme à côté de moi?

Or, vous vous souvenez, le lendemain, le village de N... était détruit, l'emplacement des batteries du chemin de terre repéré et copieusement arrosé...

Oui, bien sûr ! Cela risque de n'avoir aucun rapport. Je me le suis dit. Simple coïncidence ! Quant aux lueurs qu'aurait vues la sentinelle, elles auraient été produites par ma lampe, dont l'aubergiste se serait amusé à manœuvrer le commutateur, machinalement.

Et puis, s'il avait été un espion, sa promenade nocturne lui

suffisait pour traverser les lignes et communiquer avec l'ennemi. Il avait le mot pour rentrer.

Je me suis dit tout cela. Seulement, malgré tout, je ne puis éloigner de mon esprit cette idée que, cette nuit-là, aux Cinq-Bras, c'est une atroce comédie que cette femme et cet homme ont jouée, faisant de moi leur complice !... Et je pense surtout que jamais je ne saurai la vérité...

Le sergent avait caché sa figure dans ses mains.

Que devais-je lui répondre ?

A ce moment, des groupes envahirent la clairière. C'était l'heure de la reprise du travail, et il me fallut les rejoindre.

Le lendemain, un ordre étant arrivé dans la nuit, nous avions quitté le plateau de R... Depuis, je n'eus plus l'occasion de tenir ma promesse, car la fatalité se plut à m'éloigner du sergent X,..

GASTON DANVILLE.

LA POÉSIE PATRIOTIQUE
DANS LA LITTÉRATURE MÉRIDIONALE CONTEMPORAINE

—

La littérature méridionale contemporaine est peu répandue en France. Beaucoup de gens ne la connaissent, même dans le Midi, — quand ils la connaissent ! — que par Mistral et *Mireille*. Et c'est beaucoup sans doute, mais c'est peu tout à la fois.

Beaucoup, parce que Mistral, comme tous les vrais poètes, a su enfermer dans un seul poème tout un monde d'idées neuves et fraîches, originales et profondes, plus humaines, au sens large du mot, que provençales ou françaises. Aussi, les plus délicats — et même la « canaille », si elle lisait — trouvent dans *Mireille* un charme toujours jeune et toujours nouveau.

Mais c'est peu aussi de réduire ainsi toute une littérature à un seul poète — et à un seul poème — et d'ignorer tous ceux qui, moins grands que lui, parce qu'ils embrassent un domaine plus restreint, se rapprochent cependant par quelque endroit de son génie. Et on ne niera pas ni qu'Aubanel égale souvent Mistral dans la peinture de l'amour, ni que Félix Gras n'ait eu, comme l'auteur de *Calendau*, le sens de la poésie épique. Et nous ne parlons ici que de ceux dont le talent a subi l'épreuve définitive du temps.

Il faut mieux connaître cette littérature pour la juger sainement. Si vous demandez à un Français d'une classe moyenne ce qu'il pense du mouvement poétique représenté par le Féli-

brige, il vous répondra que cette poésie doit être intéressante, parce que les Méridionaux ne passent pas pour des gens ennuyeux, mais qu'elle doit faire une bien petite part aux idées sérieuses, parce que les Méridionaux ont la réputation d'être des gens frivoles.

Le sage dit qu'on ne se connaît pas soi-même, et que toute la sagesse consiste à tendre vers cette connaissance. Cette formule est peut-être contestable ; mais ce qui est bien sûr, c'est qu'on est souvent méconnu par les autres. Et que cela soit vrai des individus comme des sociétés, des nations comme des provinces, cela paraît également peu douteux.

On ignore donc que toute la poésie méridionale contemporaine n'est pas un simple écho mélodieux du chant des cigales dans les pinèdes sonores, que les sons du tambour y alternent parfois avec ceux du tambourin, que le fifre et le clairon mêlent leurs notes aiguës ou graves au son du galoubet.

Et comment d'ailleurs en serait-il autrement? Comment une littérature qui veut vivre d'une vie propre, qui ne peut pas et ne veut pas faire concurrence à la littérature française, mais vivre d'une vie fraternelle ou filiale à côté d'elle, lui apporter d'autres éléments de sensations et d'émotions, en un mot de poésie, et accroître ainsi le prestige de la pensée française — la pensée de la Grande France dans le monde, — comment cette littérature ne serait-elle pas touchée par ces grands courants qui agitent la société contemporaine : rêves pacifiques ou pacifistes, illusions humanitaires, réalités patriotiques, exaltation du passé, glorification du présent, visions radieuses de l'avenir ?

Elle est déjà complète, cette littérature. Toutes les nobles idées qui sont le domaine propre de la poésie y sont représentées : poésie épique et poésie lyrique, poésie provinciale et poésie nationale, patriotisme local et régional, se confondant et aboutissant, comme à leur fin dernière et supérieure, au patriotisme national, ou mieux au patriotisme tout court : aucune de ces idées n'est étrangère à la poésie méridionale ; elle connaît déjà tous les enthousiasmes « qui changent l'homme en dieu », comme dit Mistral, ce qui est la marque de la vraie poésie.

Sans doute, elle n'a pas oublié le rôle essentiel de toute poésie, qui est de nous élever au-dessus du réel et de nous faire

vivre dans le rêve. Poésie essentiellement lyrique, c'est dans ce domaine qu'elle est vraiment grande et c'est par ce côté qu'elle sera toujours vivante. Mais il lui manquerait quelque chose, si elle n'avait pas fait à la poésie patriotique la place que celle-ci doit avoir dans toute littérature. On verra qu'elle n'a pas failli à ce devoir et que la petite patrie et la grande se sont partagé quelques-uns de ses plus beaux chants.

§

La poésie patriotique est chose difficile. Il ne suffit pas, pour y réussir, d'aimer ardemment sa patrie, de la vouloir plus belle et plus forte que les autres, et d'être prêt à lui faire sans regrets le sacrifice de sa vie.

Les « enfants du siège », dont nous sommes, ont connu dans leur prime jeunesse une poésie patriotique où la noblesse et la vigueur des sentiments ne parvenaient pas toujours à cacher complètement les faiblesses de la langue, du style et de la versification. Aussi la poésie patriotique est vraiment rare dans toutes les nations ; elle demande autant de talent que la poésie religieuse. Elle est le produit de quelques époques, où le sentiment national s'exalte davantage, et où la poésie sort toute armée du cerveau d'un poète, même médiocre, comme la *Marseillaise* créée par Rouget de l'Isle.

La poésie méridionale est avant tout une poésie lyrique, une poésie personnelle. Elle est le produit du pays où fleurit l'olivier, arbre de paix. Ses tendances ont été dans l'ensemble nettement pacifiques, comme l'ont été d'ailleurs les tendances de la poésie française de la même période.

En 1899, un riche bourgeois de Cologne, hispanisant enthousiaste, fonda dans cette ville (à demi romane, comme l'écrivait Gaston Paris) un concours de Jeux Floraux, établi sur le modèle des concours similaires de Barcelone et de Saragosse. Et il demanda à l'un des patriarches de la poésie méridionale, Felix Gras, d'envoyer à ces Jeux de la paix sa bénédiction poétique. Et Félix Gras, l'auteur des *Rouges du Midi*, ce roman épique de la vie méridionale à l'époque de la Révolution, envoya la poésie suivante, dont on remarquera l'élévation:

Pouesio, soulèu de pas universalo,
Dôu lume de toun front, di flamo de tis alo
Esbarlugo lou mounde e caufo sis uba.
Lis amo an trefouli, soun lasso di coumbat.

Lis amo an fam d'amour,li flour an set d'eigagno.
E ié fau mai d'azur is aubre di mountagno.
Felibre d'eilamount, salut et gaieta!
Sèmpre fugués fidèu à l'éterno Beuta.
Elo es lou viati dintre lou tabernacle,
Que largo l'estrambord e coumplis li miracle.
Elo es Venus emai es Lauro e Beatris
Es fiho de l'Oulimpe emai dou Paradis.
Pèr oundra sou autar, nosti terro latino,
La Prouvènço, la Grèco e l'umblo Palestino
Vous pourgiran la nerto e lou pale oulivié
E la cigalo d'or sus lou brou de lausié.
Li raro qu'an cava li boulet di bataio
Un jour s'escafaran; lou Temps, d'un cop de daio,
Coucho touto matèri au gaudre dou tombèu.
Resto plus un caiau de la Tour de Babèu !
La pousso di ciéuta superbo, couloussalo
Se destriara pas dou frun d'uno mouissalo!
Zou ! Auto, li pouèto ! Au grand livre de Diéu
Es nàutri qu'escrivèn l'obro que sempre viéu !

Poésie, soleil de la paix universelle, — de la lumière de ton front, des flammes de tes ailes, — éclaire le monde et réchauffe le septentrion. — Les âmes ont tressailli, elles sont lasses des combats. — Les âmes ont faim d'amour,les fleurs ont soif de rosée — et il faut encore de l'azur aux arbres des montagnes !

Félibres du Nord,salut etjoie! —Toujours soyez fidèles à l'éternelle Beauté. — Elle est le viatique dans le tabernacle — qui donne l'enthousiasme et accomplit les miracles. — Elle est Vénus, elle est aussi Laure et Béatrix, — elle est fille de l'Olympe et aussi du Paradis ! — Pour orner son autel, nos pays latins, — la Provence, la Grèce et l'humble Palestine — vous offriront le myrte et le pâle olivier — et la cigale d'or sur le rameau de laurier. — Les frontières qu'ont creusées les boulets des batailles — un jour s'effaceront; le Temps, d'un coup de faulx, — chasse toute matière au gouffre du tombeau. — Il ne reste plus une pierre de la tour de Babel. — La poussière des cités superbes, colossales. — ne se distinguera pas des débris d'un moucheron. En avant, poètes! au grand livre de Dieu — c'est nous qui écrivons l'œuvre toujours vivante (1) !

Il y eut d'ailleurs, dans la littérature méridionale, d'autres déclarations de cette nature. Mais alors tout était aux idées pacifiques. La conférence de la Paix commençait à tenir ses assises à la Haye. Empereurs ou rois de droit divin, présidents élus par les comices populaires, tous les chefs d'Etat

(1) *Revue des Langues romanes*, 1899, pp. 109-111.

promettaient à l'Europe un avenir idyllique. En quoi, d'ailleurs, ils ne faisaient que suivre, semblables aux poètes, qui sont eux aussi des « Mages », comme le dit Victor Hugo, les tendances de la civilisation moderne, qui n'était et ne pourra être qu'une immense ascension vers la Paix sereine. D'ailleurs, en Allemagne, le pangermanisme, peu important par son influence, n'avait pas encore perverti les plus nobles esprits; et dans la province rhénane, où il y eut, voici plus de cent ans, tant de bon Français, et où le sens de la poésie est si vivant, plus d'un poète ne dut pas rester insensible aux nobles déclarations de Félix Gras.

Avant Félix Gras, Théodore Aubanel avait dit son aversion pour la guerre. Et il l'avait dite pendant la guerre même de 1870 (1). Sa poésie se compose de douze strophes de quatre vers, le quatrième vers formant refrain. La peinture de la guerre y est faite d'une manière simple et rude : cette sobriété voulue et ce réalisme donnent à cette poésie, qui aurait pu tourner facilement à la déclamation ou à la monotonie, elles lui donnent, dis-je, un caractère d'organisation remarquable. Et le vers-refrain, « Femmes, vous pouvez faire des enfants », accuse, dans chaque strophe, les contrastes, jusqu'au moment où, par une légère variante finale, « Femmes à quoi sert-il de faire des enfants? » le poète termine son chant sur une note plus attristée — ou peut-être plus révoltée que les autres.

Voici quelques strophes de ce poème.

LA GUERRE

De la cresto di serre au founs di vau, di vabre
En orre mescladis s'empieloun li cadabre;
Li corb noun an plus set, li loup noun an plus fam.
— Femo, poudès faire d'enfant!

Trono lou canoun rau; de la terro cremado
Mounto au frount dóu souleù un nivo de fumado;
Tout fugis... Lou qu'es vieu tuerto un mort en passant.
— Femo, poudès faire d'enfant!...

La faci au sôu, li bras en crous, davans la porto,
Uno chato, pieta! descabelado, es morto,
Bello coume lis ange, avié belèn quinge an!
— Femo, poudès faire d'enfant!...

(1) Parue pour la première fois dans la *Revue des Langues romanes*, I, 308.

Crid di bèstio e di gènt, quilet sutien di balo,
Rangoulun di blessa qu'uno boumbo rebalo,
Tambour, troumpeto, ausès lou sauvage fanfan !

— Femo, poudès faire d'enfant !

E testo, e cambo, e bras, tros sannous sens susari,
Soun cauca di chivau, soun escracha di carri.
La guerro aplano tout ; iro, amour, joio, afan.

— Femo, poudès faire d'enfant !

S'estrassant li teté de sis ounglo, li femo,
Li maire ourlon a Dieu : — Venjo nosti lagremo !
De nosti fiéu ve'n pau, li Rei, ço que n'en fan !

En que sier de faire d'enfant !

De la crête des monts au fond des ravins, des ravines, — en horrible mélange s'entassent les cadavres ; — les corbeaux n'ont plus soif, les loups n'ont plus faim. — O femmes, faites des enfants !

Le canon rauque gronde ; de la terre incendiée — monte au front du soleil un nuage de fumée, — tout fuit... Le vivant heurte un mort en passant. — O femmes, faites des enfants...

La face contre terre, les bras en croix, devant la porte, — une jeune fille, pitié ! échevelée est morte. — Belle comme les anges, elle avait quinze ans peut-être. — O femmes, faites des enfants !...

Cris des bêtes et des hommes, sifflement aigu des balles, — râle des blessés qu'une bombe balaye, — tambours, clairons, entendez la sauvage symphonie. — O femmes, faites des enfants !

Et têtes, et jambes, et bras, sanglants tronçons sans suaire, — sont foulés par les chevaux, sont écrasés par les chars. — La guerre aplanit tout : colère, amour, joie et peine. — Femmes, faites des enfants !...

Se déchirant les seins avec leurs ongles, les femmes, — les mères hurlent à Dieu : Venge nos larmes ! — De nos fils, vois un peu, les Rois, ce qu'ils en font... — A quoi bon faire des enfants (1) ?

Mais pacifisme et patriotisme ne sont pas des sentiments d'essence contraire, comme le veulent à tout prix les esprits simplistes. S'il fallait citer des déclarations patriotiques, on en trouverait de plus ou moins éloquentes chez la plupart des poètes méridionaux. On dirait que chacun d'eux a tenu à honneur de faire la sienne, comme par un besoin du cœur.

Il suffira de citer, parmi leurs auteurs, le Limousin Joseph Roux, le Montalbanais Quercy, Paul Chassary, de Montpellier, le Languedocien Langlade, l'Auvergnat Michalias, Laforêt, Prosper Estieu, etc. Il serait peu intéressant de continuer cette

(1) Traduction d'Aubanel.

liste ou de montrer comment chacun de ces poètes a su exprimer ses sentiments patriotiques suivant son tempérament. Demandons-nous plutôt sous quelle forme le plus grand de tous, Mistral, a manifesté les siens.

§

Nous laisserons de côté les allusions ou les passages « patriotiques » que l'on pourrait relever dans son œuvre, pour ne nous occuper que des deux pièces suivantes : *le Tambour d'Arcole*, *le Psaume de la Pénitence*, auxquelles nous ajouterons une poésie de circonstance.

Le Tambour d'Arcole fait partie des *Iles d'Or*. Mistral y a merveilleusement magnifié l'héroïsme d'un simple parce qu'il comprenait lui-même admirablement l'âme des simples, étant resté leur ami toute sa vie. Le petit tambour originaire de Cadenet était parti au moment de la grande Révolution, quand tous les « beaux régiments » de France, « Provençaux, Champenois, Flamands et Bretons, tous camarades, sous les Trois Couleurs, au pas, terribles, soulevaient la poussière et marchaient contre l'Autriche ».

A l'armado italico
I'a'n pichounet tambour
Que pèr la Republico
Boumbounejo d'amour.

Es un verme de terre
Sourti de Cadenet ;
Mai aro van en guerro
Li gran e li nanet.

Marchon dre coume d'ièli,
Lou mounde es espanta,
Lou mounde es tout countro èli,
Mai an la Liberta.

A l'armée d'Italie — est un petit tambour — qui pour la République — frétille d'amour.

C'est un ver de terre — sorti de Cadenet ; — mais à cette heure vont en guerre — les grands et les nains.

Ils marchent droits comme des lis, — le monde est stupéfait, — le monde est tout contre eux, — mais ils ont la Liberté !

Vient ensuite la description du combat d'Arcole, l'hésitation des grenadiers devant le pont, l'arrivée de Bonaparte haranguant les troupes hésitantes. L'hésitation se prolonge. Alors

le petit tambour, « effaré, l'âme en fête, battant, battant le rappel, court se mettre à la tête devant le général ».

Noun es qu'uno bouscarlo,
Pauret ! mai soun tambour
Terrible parlo, e parlo
De liberta, d'ounour...

Ce n'est qu'une fauvette, pauvret, mais son tambour, terrible, parle, et parle d'honneur et de liberté.

En coulèro, en furio,
Parlo, di viéi, di fiéu,
Parlo de la Patrio,
Et fai dressa li péu.

En colère, en furie, il parle des vieillards, des fils, il parle de la Patrie et fait dresser les cheveux.

Et alors l'hésitation cesse : les « beaux jouvenceaux qui sanglotent » et les « vieux soldats qui grognent » suivent d'un seul élan le petit tambour.

Cantant la Marsiheso,
Cantant la Liberta,
Per l'armado franceso
Lou pont es empourta.

Au chant de la *Marseillaise*, au chant de la liberté, par l'armée française, le pont est emporté.

Le petit tambour était entré dans la gloire et Bonaparte lui fit donner... deux baguettes d'honneur ! Puis se déroula l'épopée impériale : il « passa de l'eau au Rhône », l'empire s'écroula. Le petit tambour, devenu un vieillard, se trouvait un jour à Paris et regrettait sa vie inutile. Il aurait mieux valu pour lui, au lieu de courir le monde, vivre en paix dans son village, à Cadenet, « là bas, où était le nid, la paix de Dieu ». Pendant qu'il faisait ses réflexions, il était arrivé devant le Panthéon. « Tambour, hausse la tête », lui cria un passant. Et voici ce qu'il vit :

Quand lou sóudard viguè 'me sa coupole
S'enoura dins lou cèu lou Panteon,
E qu'emé soun tambour a la bricolo,
Batènt lou rau, coume s'èro de bon,
Eu se reconneiguè, l'enfant d'Arcolo,
Amount contro lou grant Napoléon,
Embriaga de soun proumié foulige
En se vesènt tant aut, en plein relèu

Sus lis an, sus li niéu, sus lis aurige,
Dins la glori, l'azur et lou soulèu,
Sentiguè dins soun cor un dous gounflige,
E rede mort toumbè sus lou carrèu.

Quant le soldat vit, avec sa coupole — s'élever dans le ciel le Panthéon — et qu'avec son tambour en bandoulière, — battant la charge comme si c'était vrai, — il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, — là-haut, tout à côté du grand Napoléon,

Ivre de sa folie première, — en se voyant si haut, en plein relief, — sur les ans, sur les nues, sur les orages, — dans la gloire, l'azur et le soleil, — il sentit en son cœur un doux gonflement, — et raide mort tomba sur le carreau.

Tel est le monument élevé par Mistral à l'humble enfant de Cadenet. La simplicité et la naïveté des sentiments, le mouvement rapide de la deuxième partie, où l'on entend passer les bruits de la bataille, à la fin la vision inattendue de la gloire, se présentant en plein fronton du Panthéon, tout contribue à faire de cette pièce une des meilleures de la poésie « patriotique ». On pourrait en rapprocher, mais au point de vue des sentiments seulement, les amères réflexions du père de Vincent, dans *Mireille* (ch. VII). Le vieux soldat, insulté, rappelle qu'il a été un des héros de la grande épopée, et, sous une forme un peu rude, demande qu'on lui laisse la part de sa gloire, si minime soit-elle, qui lui en revient (1).

§

Voici maintenant comment Mistral a chanté les malheurs de la patrie. Il l'a fait sous une forme originale. Sa poésie, intitulée *Psaume de la Pénitence* justifie son titre. Mistral, partant de cette idée que les malheurs de la Patrie sont une expiation, demande à Dieu avec une éloquence poignante et simple la fin du châtiment. Le rythme de cette poésie est des plus heureux. Elle se compose de strophes de six vers : le premier et le quatrième, rimant ensemble, sont de huit pieds ; les deuxième-troisième et cinquième-sixième sont de quatre pieds.

Voici le début de la pièce :

Segnour, a la fin ta coulèro
Largo si tron
Sus nosti front ;
E dins la niue nosto galèro

(1) Voir encore, dans le *Poème du Rhône*, ch. IV, 37, l'épisode de la rencontre de Napoléon avec la mère des soldats morts.

Pico d'a pro.
Contro li ro.

Segnour, au fèrri di Barbare
Nous fas chapla
Coum un bèu blad ;
E noun n'i a ges que nous apare
Di galapian
Qu'aparavian!

Seigneur, à la fin ta colère — lance ses foudres — sur nos fronts ; — et dans la nuit notre galère — heurte sa proue — contre les rocs.

Seigneur, par le fer des Barbares — tu nous fais hacher — comme un beau blé ; — et à notre défense pas un qui accoure, — des escogriffes — que nous défendions.

Nous avions, continue Mistral, quitté les « lois et voies antiques », nous n'avons plus voulu croire qu'à « l'intérêt et au progrès ».

Seigneur, nous avons soufflé sur la Bible — avec le vent des faux savants ; — et, nous dressant tels que des peupliers, — nous nous sommes, chétifs, — déclarés Dieux !

Le poète croit au péché ; il accepte la pénitence ; mais il espère le pardon. Et voici sous quelle forme, simple et sublime, il le demande :

Segnour, au noum de tant de brave
Que soun parti
Sènso menti,
E valerons, doucile e grave,
Soun pièi toumba
Dins li coumbat ;

Segnour, au noum de tant de maire,
Que per si fiéu,
Van prega Diéu,
Et que, ni l'an que vèn pecaire !
Ni mai l'autr'an
Li reveiran ;

Segnour, au noum de tant de femo
Qu'an au teté
Un enfantet,
Et que paurasso ! de lagremo
Bagnon lou sôu
E soun linçôu,

Segnour, au noum de la pauriho,
Au noum di fort,

Au noum di mort
Qu'auran peri per la patrio
Per soun devé
Et per sa fé !...

Segnour, desarmo ta justiço !
Regardo un pau
Per eiçavau ;
E'scouto enfin la cridadisso
Di matrassa
E di blessa !...

Segnour, la Franço e la Prouvènço
Noun an falit
Que pèr oublit ;
Perdouno-nous nóstis óufenso,
Car regretan
Lou mau d'antan.

Segnour, voulen deveni d'ome ;
En liberta
Pos nous bouta !
Sian Gau-Rouman e gentilome
E marchan dré
Dins noste endré.

Segnour, dóu mau sian pas l'encauso,
Mando eiçabas
Un rai de pas !
Segnour, ajudo nosto Causo,
E reviéuren
E t'amaren.

Seigneur, au nom de tant de braves, — qui sont partis — sans défaillir, — et valeureux, dociles et graves, — ensuite sont tombés — dans les combats ;

Seigneur, au nom de tant de mères — qui pour leur fils — vont prier Dieu, — et qui, ni l'an prochain, hélas ! — ni l'autre année, — ne les reverront ;

Seigneur, au nom de tant de femmes — qui ont au sein — un petit enfant — et qui, pauvrettes ! de larmes — mouillent la terre — et le drap de leur lit ;

Seigneur, au nom des pauvres gens, — au nom des forts, — au nom des morts — qui auront péri pour la patrie, — pour leur devoir — et pour leur foi !

Seigneur, désarme ta justice ! — Jette un regard — par ici-bas ; — et enfin écoute les cris — des meurtris — et des blessés !...

Seigneur, la France et la Provence — n'ont failli — que par oubli ; — pardonne-nous nos offenses — car nous regrettons — le mal d'autrefois ;

Seigneur, nous voulons devenir des hommes ; — en liberté — tu peux nous mettre ! — Gallo-Romans et fils de noble race, — nous marchons droit — dans notre pays.

Seigneur, nous ne sommes pas les auteurs du mal ; — envoie ici-bas un rayon de paix ! — Seigneur, viens en aide à notre cause, — et nous revivrons — et nous t'aimerons.

C'est bien un « psaume de la pénitence » que cette composition. Elle en a la gravité, la tristesse et jusqu'à une certaine monotonie dans la plainte, le regret et la prière, qui la rapproche de la poésie biblique.

Mistral n'aura pas vu le « pardon », mais il a entrevu la « revanche ». Un jour de janvier, en 1902, le régiment de dragons de Tarascon fut appelé à tenir garnison à Belfort. Et voici le joli adieu que Mistral adressa aux cavaliers :

Bèu cavalié, brâvi dragoun,
Que tant de tèms sus Tarascoun
Esbrihaudèron vosti casco,
Reçaupès vuei nostis adiéu
Et tenès vous memouratiéu
Dôu gai païs de la Tarasco.

D'un fenestroun de soun castèu,
En cantant *Lagadigadèu*,
Lou bon réi Reinié vous saludo :
Mai n'es pas sènso regreta
De li plus vèire au vènt flouta,
Vosti creniero capeludo.

Avans toujours ! e quand sarés,
De la frountiero au neblarés,
Enarquiha per sa defènso,
Digas au Lioun de Bèu Fort
Que ie venès douna counfort
Au noum di chato de Prouvènço.

Car nosti chato, fièro van,
La tèsto cencho em'un riban,
Coume li fiho de l'Alsaço :
Sian facho pèr la memo lèi...
Moun courounèu, embrassas lèi !
Porto bonur aquèu qu'embrasso.

(Les Olivades.)

Beaux cavaliers, braves dragons, — dont les casques si longtemps — sur Tarascon resplendirent, — recevez aujourd'hui nos adieux — et conservez le souvenir — du gai pays de la Tarasque.

D'une fenêtre de son château, — en chantant *Lagadigadéou*, —

le bon roi René vous salue : — Mais ce n'est pas sans regretter — de ne plus voir flotter au vent — vos crinières huppées.
l En avant toujours ! et quand vous serez — dans le brouillard de a frontière, — redressés pour la défensive, — dites au Lion de Belfort — que vous venez lui donner aide — au nom des filles de Provence.

Car nos filles cheminent fières, — la tête ceinte d'un ruban, — comme les filles de l'Alsace : — nous sommes faites pour la même loi. — Mon colonel, embrasse-les! — Il porte bonheur, celui qui embrasse (1).

Le souhait du poète a « porté bonheur », car il semble bien que le premier régiment de dragons qui traversa Mulhouse, en août 1914, dans le galop de la victoire, soit précisément l'ancien régiment de Tarascon.

On a vu par quel lien sensible, pour ainsi dire, Mistral avait, en évoquant seulement le ruban des Arlésiennes, rapproché la Provence de l'Alsace. Ce n'est pas évidemment le seul lien qui rattache à cette belle province non seulement la Provence, mais le Midi tout entier. Il y en a d'autres plus profonds et plus mystérieux qui sont dans la nature des choses, et que nous allons rapidement énumérer.

Depuis le premier jour de la douloureuse séparation, le Midi est une des parties de la France qui ont conservé les sympathies les plus profondes et les plus vivantes pour l'Alsace. A nos yeux de Méridionaux, la belle province ravie nous est apparue d'abord comme un pays de légende, meurtri et douloureux. Les hommes de ma génération le voyaient en rêve plus beau qu'il n'est encore dans la réalité. On savait tout ce qu'avaient souffert les Alsaciens, leur fidélité si touchante, leur indomptable ténacité. Et l'Alsace, qui est si belle, paraissait plus belle encore à un Méridional qu'à un Breton, à un Normand ou à un Bourguignon. C'est que nos sentiments, à nous, Méridionaux, se traduisent promptement par des émotions. Et ici la matière était abondante. Par l'imagination et par le cœur, nous devinions sans le savoir tout ce qu'il y a

(1) Le jour du départ, le colonel de Préval avait amené le régiment à Maillane. Et ceux « que Rome eût pris pour des légionnaires » défilèrent, étendard au vent et sabre au clair, devant Mistral, qui, son large feutre à la main, leur rendait le salut comme un général en chef.

de commun, malgré les distances, malgré les apparences, entre le caractère méridional et le caractère alsacien.

Joyeux et bons vivants, cachant sous la gaîté le sérieux de leur caractère, un peu bavards et même un peu bruyants à l'occasion — ce qui les rapproche encore de nous, — les Alsaciens ne sont-ils pas les représentants d'une sorte de Midi septentrional, si j'ose ainsi dire, où les défauts de la race sont atténués et où les qualités se sont développées ? En vérité, ceci n'est pas un paradoxe : un Alsacien habitant le Midi — et de nombreuses familles alsaciennes peuvent en témoigner — s'y trouve moins dépaysé que s'il vivait dans le Wurtemberg ou le Hanovre. Pour nous, Méridionaux, quand nous nous trouvons à Strasbourg et surtout à Mulhouse, il nous semble parfois que nous n'avons pas quitté le Midi !

Nos traditions historiques nous aident également à mieux nous comprendre, entre Alsaciens et Méridionaux. L'Alsace a connu jusqu'à des temps relativement récents une vie municipale intense. Les villes y gardèrent longtemps leurs coutumes et leurs franchises et Mulhouse était en république avant la Révolution. Aussi les idées nouvelles trouvèrent-elles en Alsace un terrain tout préparé. Elles y germèrent plus rapidement qu'en Bretagne ou en Normandie.

Or n'en fut-il pas de même dans le Midi, depuis la Provence — sauf de pénibles exceptions — jusqu'à l'Aquitaine et au Languedoc ? C'est que, dans nos contrées aussi, la vie municipale, comme la vie individuelle, est plus intense qu'ailleurs. Au moyen-âge, les habitants de nos « Communes » traitaient d'égal à égal avec leurs seigneurs. Ce goût de la liberté municipale avait survécu longtemps à la centralisation administrative, comme une sève qui s'échappe des liens artificiels par lesquels on veut l'arrêter. Le Midi reçut avec enthousiasme les principes du nouveau *Credo* politique. Par ses goûts et par ses traditions, n'était-il pas habitué déjà comme l'Alsace à la liberté ?

Les raisons de nous comprendre et de nous aimer entre Alsaciens et Méridionaux sont donc nombreuses et profondes. Elles seront plus nombreuses peut-être après la victoire. Car il est possible que l'Alsace, rentrée au sein de notre famille française, ait à lutter contre les procédés d'une centralisation outrancière et exagérée. On lui a promis, il est vrai, de

respecter ses habitudes, ses croyances, ses traditions. Promesse solennelle et qui sera tenue, car elle a été faite par un soldat, le généralissime Joffre.

Ne soyons donc pas surpris, étant donnés ces liens moraux qui existent entre l'Alsace et nous, que la province perdue ait laissé dans nos cœurs tant de regrets. Nous en avons une preuve de plus dans un petit livre composé par un de nos compatriotes, Fourès (1).

C'est un recueil qui comprend trente-huit pièces en langue d'oc et quatre en français. MM. Charles et Paul Leser, qui sont qualifiés de félibres alsaciens, y ont contribué. On y trouve *le Tambour d'Arcole*, de Mistral, *la Guerre*, de Th. Aubanel, etc.

On sait que Fourès s'est considéré comme le dernier albigeois et que sa Muse n'a pas ménagé ses traits violents à Simon de Montfort et à ses compagnons (2). Mais Fourès est en même temps un de ceux qui ont le mieux compris la noblesse et le caractère alsaciens et le « Rouge » du Midi lauraguais a écrit en l'honneur de Mulhouse la Républicaine une poésie enflammée, où l'histoire de la noble cité est admirablement résumée (3). Ce fut donc lui qui édita pour venir en aide aux exilés le petit volume dont nous venons de parler. Nous en extrayons le sonnet suivant, de M. Paul Chassary, actuellement professeur à l'Ecole normale de Montpellier :

Espèr, espèr ! Lourrens, Alsacians, ô fraires !
Dessan lou soubeni, lou Tèms escafa tout
Mai dessoublidan pas que, jont l'arpia das laires,
Vostre pitre a sannat e sanno gout a gout !

Espèr ! Van s'auboura lous grands jours revenjaires !
Sur la dalha d'acié, ferouns, passan l'acout,
E, rufes meissouniés, dessus vostes terraires,
Quant nosta oura vendrà, segaren dau pertout.

E vautres remenas per cops vostas cadenas ;
Que lou frech dau toumbèu vous jale pas las venas ;
Que, mai que mai bouliént, fernigue voste cor !

(1) LES FÉLIBRES. *Per l'Alsacio-Lourreno* (Recueil de vers français, languedociens et provençaux .. publié par A. Fourès). Paris, Maisonneuve ; Avignon, Roumanille. 1873. In-8°, 104 p. Cf. C. R. de Roquefferrier, *Revue des langues romanes*, t. XXIV, p. 202.

(2) Voir le sonnet intitulé : *A un Montfort prussien (Cants del Soulelh*, p. 54). Fourès avait rencontré le nom de Montfort dans *l'Annuaire militaire prussien*.

(3) *Cants del Soulelh*, p. 62.

Lou sourel patriau, qu'antan vous recaufava,
Vai reparèisse lèu dedins la founzou blava :
S'es escoundut, mai noun es mort (1) !

Espoir, espoir ! Lorrains, Alsaciens, ô frères ! —Laissons le souvenir ! le temps efface tout ! — Mais nous n'oublions pas que, sous la griffe des voleurs, — votre poitrine a saigné et saigne goutte à goutte.

Espoir ! ils vont se lever les grands jours de la revanche ! Sur la faux d'acier, farouche, nous passons la pierre, — et rudes moissonneurs, sur votre territoire, — quand notre heure viendra, nous faucherons partout.

Quant à vous, remuez quelquefois vos chaînes ; — que le froid du tombeau ne glace pas vos veines ; — que de plus en plus bouillant frémisse votre cœur !

Le soleil de la patrie, qui jadis vous réchauffait, — va reparaître bientôt dans l'horizon azuré : — il est caché, il n'est pas mort !

Ce sonnet, composé il y a plus de quarante ans, paraît tout de circonstance ; la nouvelle aurore, annoncée dans les derniers vers, va enfin nous amener le soleil du Droit. C'est à ce soleil, qui a été si lent à paraître, que fait allusion également le sonnet suivant, dû à un ancien ministre de l'Instruction Publique qui est resté un des félibres les plus vaillants, M. Maurice Faure.

A-N-UNO ALSACIANO

Alsaciano, a mis iue retrases l'Arlatenco.
Coume elo, as la noublesso et la claro béuta.
Rebat dou sang ardent di raço proumierenco
Que rèn abastardis et que rèn pòu doumta.

D'un riban negrejant, peréu, toun front s'atrenco
Que floutejo, simbèu de fiero liberta :
Meme cors ufanous, memo palour rousenco,
Sèmpre dins l'amour pur memo fidelita.

Ah! sias sorre segur, o drudo enfant de Franço,
E l'Arlatenco, ai ! las, plouro ta malurnço,
Alsaciano, mai vei, a l'ourizoun neblous,

Pouncheja lou soulèu dou Dre qui vèn sus terro
E te crido : « Lou cèu trelusis, sorre, espèro
Viro vers l'aveni tonn regard fisançous (2). »

Alsacienne, à mes yeux tu retraces l'Arlésienne; — comme elle tu as la noblesse et la claire beauté; — éclat du sang ardent des races — pures que rien n'abâtardit, et que rien ne peut dompter.

(1) Publié par la *Revue des Langues romanes*, XXIV, 204.
(2) *Armàna Prouvençau*, 1915, p. 19.

Ton front s'orne également d'un ruban noirâtre, — qui flotte, symbole de pure liberté : — même corps magnifique, même pâleur rosée, toujours dans l'amour pur même fidélité.

Ah ! tu es une sœur, sûrement, ô noble enfant de France, — et l'Arlésienne, hélas ! pleure ton malheur, — Alsacienne ; mais vois à l'horizon nuageux

Poindre le Soleil du Droit qui vient sur terre — et te crie ! « Le ciel resplendit, sœur, espère — tourne vers l'avenir ton regard confiant.

On aura remarqué plusieurs traits heureux dans cette courte composition : la comparaison entre l'Arlésienne et l'Alsacienne, dont la beauté physique égale la beauté morale, et surtout cette évocation du soleil du Droit, apparaissant sur l'horizon nuageux.

§

Demandons nous maintenant quels sont les sentiments que la guerre actuelle inspire déjà à un poète de la jeune génération, à un de ceux qui vont le mieux perpétuer en Provence la tradition mistralienne, à M. Folco de Baroncelli. On trouvera dans l'*Armana Prouvençau* de 1915 une poésie de lui intitulée : *Souloumbrino* (Pénombre). Au lieu de se livrer à la déclamation et de faire rimer *glori* avec *vitori*, l'auteur insiste sur les services rendus à la France par la Provence et par la France à l'humanité. On trouvera dans cette poésie l'écho des rêves pacifiques qui ont bercé pendant quelque temps notre génération et qui provenaient non d'un renoncement à l'esprit de sacrifice et au devoir, mais de conceptions généreuses que la folie de nos voisins a rendues vaines, sans leur enlever leur beauté.

Pople dou Miejour, vers la Pas sereno,
Vers la Pas qu'aveno
Touti li recor,
Touti li drudige e li béu pouèmo —
Ascensioun supremo —
Tesaves toun cor.

Pople dou Miéjour, siès fiéu de la Grèço
E toun èime vèsso
De pur ideau.
Se la Frânço bèu a la Mieterrano
L'esplendour roumano
Tènes lou grasau...

Dins la miejo-niue mai dins lis esglàri
Di siècle primari,

Franço, quand dourmiés,
Nautri avèn sauva lou lume que briho,
Em'aco, vuei, briho
Sus lou noum Francès.

I a bèu vue cènts an nôsti Republico,
Justo e pacifico
Fasien que mounta.
T'avèn ensigna, Franço, aro tant grando,
A faire mirando
'Mé la Liberta.

De dins l'endoulible, ounte tout cap-viro,
L'Univers se viro
Devers tu, flatiéu;
Franço, s'as fada Rouge, Jaune, Negre,
Noste sang alegre
Es que l'as fa tiéu.

Pople dòu Miejour, per— qu'aco's ansindo,
Emé l'amo lindo
Escampo lou le
Contro l'Antecrist! Diéu meme invincible
Dins lou jo terrible
L'aganto au galet.

O pople abelan, dins l'escandihado
De ti souleiado
Eres a ta flour,
E per guerreja vouliés que la targo
Di biòu de Camargo.
E de court d'amour.

O pople de lus, souto la mitraio
Fau prene la draio
Dis espaventau :
Dins l'èr empesta li fantasti volon
Li demôni amolou
Espaso e destrau.

Mai la Franço porto au front nosto Estello.
De la Niue rebello
L'Aubo ardènto sort,
E saras esta, Miéjour, dins l'espàci
Lou grand nai de grâci,
D'art e d'estrambord !

E tu'mé ta caro
Enfl urado encaro
Dòu poutoun di Santo au proumié matin,
Vai, o ma Prouvènço,

Prégo, espéro e pènso,
Que sies lou signau davans li Latin (1).

Peuple du midi vers la Paix sereine — vers la Paix qui alimente — tous les souvenirs,— toutes les richesses et tous les beaux poèmes — ascension suprême — tu tendais ton cœur.

Peuple du Midi, tu es fils de la Grèce — et ton esprit verse — du pur idéal — Si la France boit — à la Méditerranée — la splendeur romaine, — c'est toi qui tiens la coupe.

Dans la demi-nuit et dans les terreurs — des siècles anciens, — France, quand tu dormais, — nous autres nous avons sauvé la lumière qui veille — et qui brille aujourd'hui — sur le nom français.

Il y a huit cents ans nos Républiques — justes et pacifiques — étaient en plein progrès. — Nous t'avons enseigné, ô France, maintenant si grande, — à faire des miracles — avec la Liberté.

Si dans le Déluge où tout chavire — l'Univers entier se tourne — vers toi, caressant; ô France, si tu as rempli d'enthousiasme Blancs, Jaunes et Noirs,— c'est que notre sang vif — tu l'as fait tien.

O peuple du Midi, puisqu'il en est ainsi — avec l'âme sereine — lance-toi — contre l'Antéchrist. Car Dieu même, invincible — dans le jeu terrible — l'a pris à la gorge...

O peuple généreux, dans l'éclat — de ton soleil — tu étais à ta fleur; — et pour guerroyer, tu ne voulais que les jeux de courses — de taureaux de Camargue — et des Cours d'amour.

O peuple de lumière, sous la mitraille, — il faut prendre les sentiers — d'épouvante; — dans l'air empesté les esprits mauvais volent — les Démons aiguisent — la hache et les épées.

Mais la France porte au front notre étoile. — De la nuit rebelle — l'Aube ardente sort; — et tu auras été, ô Midi, dans l'espace,— la grande source de la grâce — de l'art et de l'enthousiasme.

Et toi, avec ta tête — encore embaumée — du baiser des Saintes au premier matin, — va, ô ma Provence, — prie, espère et pense,— car tu es le flambeau qui guide les Latins (1).

§

Ce dernier couplet nous amène à étudier rapidement, avant de terminer, l'influence intellectuelle exercée par le Félibrige sur le monde latin. Le Félibrige a su créer, par la poésie, des liens indissolubles entre les divers peuples qui composent le monde. Le patriotisme latin de Roumanille ou de Mistral s'est manifesté de bonne heure, et voici comment, par exemple, Roumanille s'adressait à l'Italie esclave, en 1847:

(1) Ce couplet sert de refrain, car cette pièce est construite sur le modèle de la chanson de *Jan de Gounfaroun* des *Iles d'or*.

L'ITALIO

Réino,t'an rauba ta courouno ;
An esclapa toun sèti d'or ;
E siés touto descounsoulado,
Et gingoules dins ta doulour.

Toun mèstre, quand ie sounge ploure,
T'a pres ti pu noblis enfant ;
Lis a fa soufri lou martire,
Car voulien te descadena.

Roumo la santo, qu'ès ta maire,
T'aubourara, bello Italio !
Saras am' elo i ped de Dieu.

Espèro ! espèro ! sus li pople
A tèms o tard fau que dardaie
Lou soulèu de la Liberta !

Reine, on t'a dérobé ta couronne ; — on a brisé ton trône d'or : — et tu es toute désolée, — et tu gémis dans la douleur.

Ton maître, quand j'y songe je pleure, — t'a pris tes plus nobles enfants ; — il leur a fait endurer le martyre, — parce qu'ils voulaient délier tes chaînes.

Rome la sainte, qui est ta mère, — te relèvera, belle Italie ! — tu seras avec elle au pied de Dieu.

Espère ! espère ! sur les peuples, — tôt ou tard, il faut que resplendisse — le soleil de la Liberté (1) !

Il serait intéressant de relever tout ce qui, dans la poésie méridionale, a été écrit en l'honneur des pays latins ou des peuples amis (2). Contentons-nous de rappeler une manifestation importante de sympathie latine qui eut lieu en 1878. La *Société des langues romanes*, de Montpellier, avait institué dans cette ville de grandes fêtes, appelées *Fêtes latines*. Des invitations furent adressées, dans leur langue, aux poètes les plus éminents des divers pays. Un prix spécial fut fondé par un Catalan, M. de Quintana y Combis, qui prononça un discours d'un ton élevé et généreux (3).

(1) Roumanille, *lis Oubreto*, Avignon, 1903, p. 81. Cf. dans le même recueil les poésies adressées à la Pologne et à l'Irlande.

(2) Voir par exemple dans Fourès, *Cants del Soulelh*, les pièces à la *Roumanie*, à la *Mer latine*, etc.; cf. encore la pièce de Perbosc, *Als Catalans* (*Lo Got Occitan*), celle de Maurice Faure, *A uno Italiano* (E. Portal, *Antologia provenzale*, p. 99), celle de Paul Arène, *Brinde i Catalan* (*Flourilege prouvençau*, p. 177), etc., etc. Notons enfin qu'une des Anthologies les plus complètes de la littérature méridionale contemporaine a été faite par un Italien, M. E. Portal, *Antologia provenzale*, avec préface de Maurice Faure Milan, 1911 (*Manuali Hœpli*).

(3) Cf. *Revue des Langues romanes*, XIV, 156.

Catalans et Roumains, Italiens et Espagnols envoyèrent des poésies. La palme fut accordée au grand poète roumain Alecsandri, dont l'hymne latin est d'une belle envolée. Le second prix fut décerné à Francesch Matheu y Formells, de Barcelone. Comme le disait plus tard Mistral, dans la *Chanson du Cinquantenaire* :

D'Espagno emai d'Irlando
Nous venié de ranfort :
Enjusquo de Finlando
Nous cridavoun : Tafort !

Il y aurait une étude bien curieuse à écrire sur la politique étrangère du Félibrige. Et on se demande avec tristesse si vraiment il ne nous manque pas aujourd'hui un grand ambassadeur auprès des peuples latins, qui aurait été notre regretté Mistral :

Les peuples qui hésitent auraient appris de lui que nous ne sommes pas des amis de la dernière heure, que notre sympathie date de loin, qu'elle a été toujours désintéressée, et qu'elle est fondée sur une conception commune de la vie individuelle comme de la vie nationale, de la vie artistique et littéraire comme de la vie politique. Et Mistral n'aurait eu pour rallier les cœurs hésitants qu'à déclamer de sa voix grave les strophes sonores de *l'Hymne à la Race latine*, qui est bien le plus beau poème qu'un Latin ait composé en l'honneur de sa race, comme on en jugera par les strophes suivantes :

Aubourote, raço latino,
Souto la capo dòu soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu (1).

Emé toun péu que se desnouso
A l'auro santo dòu Tabor,
Tu siés la raço lumenouso
Que viéu de joio e d'estrambord ;
Tu siés la raço apoustoulico
Que sono li campano a brand :
Tu siés la troumpo que publico
E siés la man que trais lou gran...

Toun sang illustre, de tout caire,
Per la justico a fa rajòu ;

(1) Ces quatre vers forment le refrain.

Pereilalin ti navegaire
Soun ana querre un monde nôu ;
Au batedis de ta pensado
As esclapa cènt cop ti rèi...
Ah ! se noun eres divisado,
Quau poudrié vuei te faire lèi ?

A la belugo dis estello
Abran lou mou de toun flambèu,
Dintre lou mabre e sus la telo
As encarna lou subre-bèu.
De l'art divin siés la patrio,
Et touto grâci vèn de tu :
Siés lou sourgènt de l'alegrio
E siés l'eterno jouventu !

Di formo puro de ti femo
Li Panteon se soun poupla ;
A ti triounfle, a ti lagremo
Touti li cor an barbela ;
Flouris la terro, quan fas flori ;
De ti foulié cadun vèn fôu ;
E dins l'esclùssi de ta glori
Sèmpre lou mounde a pourta dôu.

Ta lindo mar, la mar sereno
Ounte blanquejoun li veissèu,
Friso a ti pèd sa molo areno
En miraiant l'azur dou cèu.
Aquelo mar toujour risènto,
Diéu l'escampè de soun clarun
Coume la cencho trelusènto
Que dèu liga ti pople brun.

Relève-toi, Race latine, — sous la chape du soleil ! — Le raisin brun bout dans la cuve, — et le vin de Dieu va jaillir.

Avec ta chevelure dénouée — aux souffles sacrés du Thabor, — tu es la race lumineuse — qui vit d'enthousiasme et de joie ; — tu es la race apostolique — qui met les cloches en branle ; — tu es la trompe qui publie, — tu es la main qui jette le grain.

Ton sang illustre, de toutes parts, — a ruisselé pour la justice ; — au lointain tes navigateurs — sont allés découvrir un monde ; — au battement de ta pensée — tu as brisé cent fois tes rois... — Ah ! sans tes divisions, — qui pourrait te dicter des lois ?

Allumant ton flambeau — à la lumière des étoiles, — tu as, dans le marbre et sur la toile, — incarné la suprême beauté. — Tu es la patrie de l'art divin, — et toute grâce vient de toi : — tu es la source de l'allégresse, — tu es l'éternelle jeunesse !

Des formes pures de tes femmes — les Panthéons se sont peu-

plés ; — à tes triomphes, comme à tes larmes, — tous les cœurs ont palpité ; — la terre est en fleurs quand tu fleuris ; — de tes folies chacun s'affole ; — et, dans l'éclipse de ta gloire, — toujours le monde a pris le deuil.

Ta limpide mer, la mer sereine — où blanchissent tant de voilures, — crêpe à tes pieds son arène molle — en reflétant l'azur du ciel. — Cette mer toujours souriante, — Dieu l'épancha de sa splendeur — comme la ceinture éclatante — qui doit lier tes peuples bruns (1).

Nous pouvons terminer par ce chant de gloire et d'espérance notre rapide étude sur la poésie patriotique dans la littérature méridionale.

L'*Hymne à la Race Latine* nous paraît contenir en germe tous les éléments d'une réponse éloquente au Pangermanisme, qui n'est que l'exaltation maladive d'un sentiment d'ailleurs contestable. Si nous devons exercer une influence durable et désintéressée sur les nations latines, sans viser à aucune hégémonie sur elles, c'est quand la gloire des armes nous aura rendu notre liberté, c'est, dis-je, par la poésie que nous l'obtiendrons. Et dans cette lutte pacifique et féconde la France sera à l'avant-garde et le Midi à l'extrême pointe. Et rompant avec les habitudes des armées en campagne, nous mettrons en tête la musique et les tambours, qui seront nos poètes. *L'Hymne à la Race Latine*, hymne de paix et de joie (2), répondra victorieusement au *Deutschland über Alles*, cri de guerre, de conquête et de domination.

JOSEPH ANGLADE.

(1) *Les Iles d'Or* ; traduction de Mistral.
(2) Cf. *Lo Got del Avenir* d'A. Perbosc (*Lo Got Occitan*, p. 215).

SUR LA TERRASSE

—

Par une chaude journée de mai, je gravissais la rampe douce qui mène à la terrasse de l'Orangerie. Un Bacchus et des muses m'accueillirent. Leurs regards étaient vagues, et leurs sourires, figés. Lasse, je m'assis aux pieds de Clio. En contre-bas, des fleurs de pissenlit émaillaient le boulingrin. Les sentes disparaissaient sous la mauvaise herbe. Entre les rangées de buis, la terre nue marquait l'espace réservé aux plates-bandes. A ces signes d'abandon, je reconnus les effets de la guerre.

Cependant, autour du bassin, des enfants jouaient comme par le passé. Cris, disputes, bousculades. On lance les bateaux. Ils s'éloignent, reviennent, gagnent enfin la mer libre; mais là, emportés par la tourmente que déchaîne le jet d'eau, ils sombrent, puis émergent, tournent, pivotent, et, prenant le courant, atteignent la rive.

La terrasse est déserte, la chaleur accablante. Des bouffées d'air brûlant arrivent. Inerte, la pensée s'immobilise. Le sentiment du présent s'atténue, puis s'efface. Involontairement, je cherche des yeux un gamin beau comme Eros, fougueux comme un lionceau. Figure familière et pourtant inconnue, en quel temps, en quel lieu t'ai-je vue poursuivre une adolescente, ton aînée et ton amie ? L'image devient tout à coup si vivante que la mémoire assoupie s'éveille. Mais s'agit-il d'*autrefois* ou de naguère ? Et comme j'hésite, — il y a des heures sans durée comme l'éternité, — la silhouette du gamin surgit sous le ciel éclatant...

Il jouait à cache-cache à la fin d'un après-midi d'août. La température était tropicale. Il courait à perdre haleine. Ses

cheveux flottaient comme une crinière ; son regard était animé de je ne sais quel feu ; et, par moment, il jetait un cri rauque, cri d'appel ou de victoire. La ruse dirigeait son jeu. Imitant la bête traquée, tantôt il rampait et tantôt bondissait, puis filait droit au but, comme un trait. Plus âgée que lui, l'adolescente le rattrapait, et la lutte se changeait en un corps à corps où il avait le dessus, parce qu'il s'étirait et se ramassait avec la souplesse redoutable du félin. Il était brutal et doux, courageux et agile, d'une beauté rare. Et c'est à cause de cette beauté même, qu'il m'avait plu de le confondre avec le type impérissable sous lequel les Grecs incarnèrent l'amour-roi.

Longtemps je regardai ses ébats. J'en oubliai la menace des hordes teutonnes dévalant sur le beau pays de France. Cet enfant n'était-il pas la force et la joie, la santé aussi, et peut-être l'avenir ? Et c'est pourquoi je vis en lui une promesse, un espoir.

Aujourd'hui, je l'attends en vain. Sans doute, sa tête blonde se penche sur quelque devoir d'écolier, et il me semble apercevoir l'arc sombre de ses sourcils frémir sous l'effort de la pensée.

D'autres images passent. Mon indolence les accueille sans distinction ; ma curiosité les examine pour les reconnaître. Les unes sont vaporeuses comme un nuage près de se résoudre. A vouloir les saisir, elles se dissipent, se reforment, se dérobent, et, avant de disparaître, capricieusement se précisent. Les autres ont le relief insupportable d'un objet qui a blessé. Leur apparition rappelle un choc douloureux. Images ! images ! quel passé évoquez-vous ? Vous m'attirez comme un charme, vous me grisez comme un philtre !

. . . . . .

A la porte de Saint-Cloud. — De grand matin, le dimanche 2 août, un torpedo s'arrête. Quatre chasseurs à cheval, en tenue de campagne, occupent le fond. Ils sont très blonds, tout jeunes ; ils se ressemblent. Au volant, un monsieur à moustache grise. A côté de lui, une dame. Elle se retourne de temps en temps pour *les* regarder sans dire un mot : ce sont ses enfants.

—

Le départ. — Une rumeur, un chant, on se précipite : les

mobilisés passent. On les acclame, on les escorte un bout de chemin, puis on se détourne. L'émotion est trop grande. Reviendront-ils? Pour tromper le temps, je déambule par les rues. Toutes les boutiques sont closes, toutes les fenêtres pavoisées. Est-ce un jour de fête? ou est-ce *vraiment* la guerre? Ainsi l'esprit court après une chimère, et revient plein d'angoisse sur le fait qui efface tout. Où va-t-on? De quoi sera fait demain? Je rencontre un camarade appelé le 25e jour seulement. Il est très tranquille. « Oh! d'ici là! » me dit-il... Je le regarde ahurie. La guerre sera donc finie? L'hécatombe terminée? J'essaie de me figurer ce que seront les prochains massacres. Je ne le peux pas. Il y a bien les photos de la guerre des Balkans. C'est insuffisant. Un mot bourdonne sans cesse à mes oreilles : civilisation. Comme c'est rassurant! On va épargner les femmes, les enfants, sauvegarder les œuvres d'art, établir autour des villes des zones de protection. C'est cela : on se battra comme en champ clos. Conventions de la Haye, congrès de la Paix, droit des gens, fusion des peuples, expositions universelles... Quoi! tout cela serait un bruit de grosse caisse, la parade d'une foire?

Et le vieux dicton, trop oublié par les pacifistes militants, répond à mes incertitudes : la Force prime le Droit. Voilà la Loi qui régit le monde depuis sa formation. Pourquoi la méconnaître? Depuis les temps les plus reculés, le bon droit n'a jamais servi qu'à se laisser dévorer ou spolier.

—

Les provisions. — Dans l'esprit des ménagères, la guerre est synonyme de famine. Se précipiter chez l'épicier, et râfler tout ce qui peut être râflé est l'acte nécessaire, inéluctable, instinctif. Si l'épicier hausse les prix, on pille sa boutique et casse ses vitres. Ça c'est vu durant les premiers jours de la mobilisation, dans certains faubourgs. Au centre de la ville, où les gens sont plus riches et moins farouches, les femmes se transforment en fourmis. Elles rapportent un peu de ceci, un peu de cela, ce qu'on a bien voulu leur vendre, repartent, reviennent, activité inlassable qui tombe lorsqu'on s'aperçoit que les arrivages se font à peu près normalement. Cependant, les marchands de comestibles exultent : tous leurs rossignols sont écoulés.

Puis les bourses se ferment. Les beaux fruits restent sur le

marché. Pendant longtemps on mangera les lentilles, pâtes, pois cassés accumulés dans les armoires en vue du « siège ». Les feuilles de recensement, distribuées au début de septembre dans chaque maison, éveillent une nouvelle inquiétude. Les Allemands approchent... Le 5 du même mois, un samedi, on entend distinctement le canon. Mais l'inquiétude a une autre expression : on pense à *résister*, on ne pense plus à *manger*.

—

La chauve-souris. — Pourquoi l'ai-je appelée ainsi spontanément? Pourquoi ai-je surveillé, comme un agent des mœurs, son manège, pendant les soirées étouffantes de la canicule?...

Trop vieille pour se montrer en plein jour, elle paraissait sur le trottoir entre chien et loup, s'en remettant à la nuit, gardienne des illusions. D'une main, elle relevait une jupe à traîne, de l'autre, elle tenait l'inévitable réticule qui pendait à son côté comme l'aumônière de Marguerite. Quels étaient les Faust qui lui offriraient le bras?

Coiffée et habillée de noir, elle ressemblait, dans ses voiles et ses falbalas, à quelque monstrueuse chauve-souris sortie du crayon d'un Félicien Rops. Et, de fait, la tête dans les épaules, et les seins tombants, elle chassait dans l'ombre sa proie. Tout lui était bon. Sa faim était grande, son obstination terrible. Elle cachait deux compagnes : la misère et la décrépitude. Dans le Paris vertueux des premiers jours de la guerre, elle trouva cependant des clients. Sournoisement, elle se dressait dans les ténèbres, image de la Luxure facile, anonyme, éternelle.

Et quand la rue était déserte, elle continuait ses allées et venues, mais avec hésitation et comme désorientée, en marmottant d'indistinctes paroles. Maudissait-elle Guillaume? ou comptait-elle les centimes qui lui restaient ?

Un soir, elle disparut. Je ne l'ai plus revue. Où est-elle allée ? qu'est-elle devenue? Saint-Lazare? l'hôpital ? la fosse commune ? Peut-être vend-elle dans une arrière-boutique la drogue qui donne l'oubli...

Larve, elle en appelle d'autres, effroyables, qui sont toujours prêtes à hanter mon esprit, car elles le subjuguèrent durant de longs jours, et durant des nuits encore plus longues. Je voudrais, pour en parler, trouver des mots de pitié, mais mon sentiment profond est toute horreur, toute révolte.

Même mérité, — et il l'est rarement, — le châtiment excède le péché.

Un jour, je les vis venir à ma rencontre. Je voulus les arrêter. Elles passèrent. Leurs figures étaient dévastées. Quels étaient les tortionnaires qui, avec des tenailles et des fers rougis, leur avaient arraché le nez, brûlé les paupières, tordu les lèvres, rongé les joues en y laissant des trous béants ? Et pourquoi s'étaient-ils plu ensuite, par un raffinement de cruauté inouïe, à combler au petit bonheur les sillons, réédifiant un nez, reformant une pommette, esquissant un simulacre de bouche, ou, impuissants devant les ravages, collant simplement un pain à cacheter rose sur une ouverture lie de vin ? C'était, ma foi ! du beau travail, soigné, poussé à la perfection, si bien fait que le visage n'avait plus rien d'humain.

Et un autre jour, n'y tenant plus, je les suivis, et, dans un monde que j'ignorais, j'allais comme ivre. Les confessions, pourquoi les dire ? Là, comme partout ailleurs, c'était la même âpreté à vivre. Mais ce qui donnait à ces spectres une allure passionnée, c'est que, condamnés, ils *voulaient* à toute force guérir.

Victimes des chancres et des lupus, je vous verrai toujours rôder dans les salles, ou en plein air, ayant ici, comme fond, l'appareil brique et pierre d'une construction du XVII^e^ siècle, là, le ripolin vert, uni, réglementaire.

—

L'hôpital. — Quand on n'y a pas pénétré, l'hôpital ne représente rien qu'un assemblage de murs le plus souvent uniformes. On sait bien qu'il se passe quelque chose derrière, mais quoi ? En remontant très loin dans mes souvenirs, je me rappelais une fête à Cochin du temps du D^r^ Dujardin-Beaumetz, fête où mes yeux d'enfant n'avaient guère été frappés que par les bonnets de coton des malades, et le mouchoir à carreaux de Polin.

Depuis, je connaissais, comme toute Parisienne, l'extérieur de l'Hôtel-Dieu, de Beaujon, des Enfants-Malades, de la Salpêtrière, et le portail de la Charité. Je connaissais aussi des plans et des projets d'architectes, compulsés lorsque je recherchais l'œuvre sorti du cerveau génial d'Hector Horeau, et sur lesquels j'avais confronté l'arrangement des lits accouplés ou

séparés. Enfin, quand je voulais donner à ce mot hôpital une valeur purement esthétique, j'évoquais un pèlerinage fait à Florence, et je voyais alors la place de l'Annunziata, l'œuvre de Brunelleschi, les enfants au maillot d'Andrea della Robbia.

Tel était mon bagage, bien mince, en vérité, quand, au mois d'août 1914, j'entrais comme volontaire dans un service de chirurgie, à Paris.

—

QUELQUES FIGURES DE CIVILS

Le marchand ambulant. — Celui-là gardait dans ses petits yeux gris la nostalgie des grands horizons. Sa vie s'était passée sur la route poudreuse ou détrempée dont le ruban se déroulait sans fin : la montée, la descente, le tournant, le pont, puis la perspective d'une ligne droite qui se perdait là-bas, là-bas dans la verdure ou dans l'espace. Puis c'était une autre montée, une autre descente, un autre tournant, et quelquefois la forêt sombre.

Il cheminait toujours, poussant sa voiture, en compagnie de son barbet. On s'arrêtait dans les villages ; la marchandise était étalée : sabots, boutons, lacets, foulards, casquettes, et quelques articles de luxe, comme des broches ou des parures de chemise. On visitait les hameaux et les fermes isolés, et, pour cela, on lâchait la grand'route, que l'on retrouvait plus loin avec ses peupliers géants, et ses banquettes d'herbe où il faisait bon faire la sieste.

Aux bifurcations, jamais une indécision. Tourner par ici, ou tourner par là, qu'importait? Il suivait son chien, étant lui-même sans imagination et sans audace. Le tout était d'écouler sa marchandise; comme il l'écoulait partout, à quoi bon, je vous le demande, faire des itinéraires de commis-voyageur? Aussi allait-il de droite et de gauche, la pipe aux lèvres, le nez au vent.

Au fond, il nourrissait un superbe dédain pour le bourgeois qui vit sous un toit, et sa tristesse incurable venait en partie, je crois, du fait d'être couché entre deux draps. Regrettait-il *ses* plaines, *ses* vallées, *ses* collines, *ses* prairies, *ses* rivières? Jamais il ne se plaignit. Mais comment avait-il échoué, lui, le nomade, dans cet hôpital de grande ville? Mystère. Un geste vague accompagnait un aveu qui résumait selon lui toute la

tragédie : « il venait de Lyon »... Ça explique tout, n'est-ce pas ? Il venait de Lyon... Il connaissait donc un nom de ville !

Opéré d'une tumeur à l'œsophage, il en résultait un petit inconvénient : le bonhomme était obligé de s'alimenter par une ouverture artificielle. Les premiers jours, il trouva drôle cette « manigance ». Mais on se lasse de tout, même de gober des œufs par un entonnoir, et puis, quand on est vieux, les nouvelles habitudes sont contraires. Chacun le sait. Donc, un soir, il s'éteignit.

— Et savez-vous ce que l'on a trouvé sous sa paillasse?... Une provision d'œufs, me disait le lendemain la surveillante.

Lui aussi s'était muni en vue du « siège » de Paris!

La petite 2. — Quand je l'ai connue, elle avait encore ses deux bras. Son âge?...On vieillit vite quand on souffre, et elle souffrait sans répit, dévorée par un mal terrible. Mais sûrement elle était jeune, — trente ans, peut-être, — et coquette encore de sa beauté exotique, née cependant sous le ciel montmartrois. Une peau couleur tabac clair, un corps d'androgyne, svelte, très délicat. Des yeux de gazelle craintifs, rieurs et doux, de belles dents, et, dans ses cheveux d'ébène blanchissant déjà, un nœud écarlate qui donnait à ce lit de martyre un aspect d'alcôve. Le mari était au front. Elle était mère d'un beau petit gars que des gens charitables avaient recueilli... Et c'est là tout ce que je sais de son histoire.

Le mal fit des progrès. On lui coupa un bras. Une amélioration s'ensuivit. Puis le mal reparut. Il la tuera. Dans combien de temps? Après quelles nouvelles tortures?

— J'ai tant souffert, murmure-t-elle quelquefois, les yeux pleins de larmes. Mais vite un sourire éclaire son visage : elle pense au jour où elle quittera l'hôpital pour rejoindre son enfant et son mari.

—

L'accident. — Celle-ci s'était levée de bon matin, comme de coutume, pour faire bravement sa besogne : le ménage, la soupe des enfants. Peut-être, au milieu de la tâche obscure, avait-elle eu, pour son soldat, une pensée ? Puis, l'heure des provisions ayant sonné, elle descendit les six étages, échafaudant le budget de la journée. Gros problème que de joindre les deux bouts en temps de guerre, avec une marmaille

nombreuse ! Au bas de l'escalier, elle se rappela que c'était le jour du lavoir. Vaillante devant l'ouvrage, elle accepta sans récriminer ce surcroît de fatigue.

Elle se hâte. Voici la rue. Devant le marchand de vins, un haquet est arrêté. Le cheval de tête, un solide percheron, hennit et piaffe. Elle passe, et, dans le même temps, l'animal furieux, d'une ruade, lui fracasse la mâchoire. C'est l'hôpital.

Quand on l'amène, la malheureuse n'a plus figure humaine. Elle crache ses dents. La lèvre inférieure pend affreusement. Du sang, du beau sang rouge de femme saine et robuste, il en pleut, il en gicle. Est-on à l'abattoir? un gémissement répond continu et sourd. Et le sang tiède ne cesse de couler, source de vie, de force, d'énergie.

Les points de sutures faits, il fallut la retenir. Elle voulait s'en aller. Et les marmots? Qui s'en occuperait? Dans sa tête endolorie, c'est l'idée qui prévaut, obsédante, farouche, sublime.

—

La courtisane. — Elle trône à la meilleure place, un peu à l'écart, comme il sied. Elle est jolie, vulgaire, et parée. Le fard relève sa pâleur, le khôl accuse le cerné des yeux. Ses cheveux sont bien ondulés, ses mains, sinon fines du moins blanches, tiennent tantôt un roman, tantôt une broderie. Cette coquetterie tranche sur le débraillé des voisines, femmes de ménage, crémières, porteuses de pain, êtres anonymes et sans prétention.

La salle est visiblement impressionnée. Tant de belles manières affectent ces humbles ; mais peut-être appelle-t-on tout bas la dame : mijaurée. N'importe ! l'emploi est jugé lucratif et provoque certaines convoitises, surtout parmi les jeunes, qui ne pensent ni aux soirs ni aux lendemains.

Sans doute, la paix redorera le blason de cette Bacchis dans la dèche, et plus de vingt mines seront exigées pour prix de sa fidélité. Le marché sera conclu suivant les termes courants. Et Bacchis dira : — « Que le sort des femmes est malheureux ! » — Et Pistocière de répondre : — « Que les femmes sont dignes de leur sort ! »

—

Deux victimes du premier Taube. — Un léger effarement est encore empreint sur son visage ; cependant, elle sourit : la balle s'est nichée gentiment dans la peau du cou. Comme dom-

mages, des ecchymoses. Quelques jours de lit, et il n'y paraîtra plus. Elle se montre impatiente de retourner chez elle. Comme tant d'autres, l'hôpital lui fait horreur. On la raisonne, on l'interroge, on l'admire, on l'écoute. Elle est le point de mire de quarante regards ; et un légitime orgueil brille dans ses yeux. Dame! recevoir une balle comme un soldat, pensez donc! Et pas du chiqué, je vous prie de le croire ! Une balle un peu plus grosse qu'une noisette. Il y a de quoi être fière ! On la félicite. Chacun tâte. La vieille se rengorge, dodeline de la tête. Ah! bien, si elle s'attendait à cette histoire en allant causer chez la voisine !...

D'ailleurs, aucune récrimination ; point d'invectives à l'adresse du lieutenant von Heissen, l'assassin. Sur cette physionomie bonasse, flétrie, commune, sans un trait saillant, passe une lueur qui émeut : la résignation stoïque et silencieuse des simples.

Dans l'amphithéâtre, l'autre victime, éventrée. Les blessures sont terribles. Elle était mère de trois petits enfants. Mort aveugle ! Crime idiot !

Le lendemain, les journaux relatent brièvement cette première visite d'un Taube. On ne parle pas des victimes. A quoi bon ? La ville s'éveille...

—

La fuite. — Images, pourquoi vous imposez-vous maintenant avec cette ténacité intolérable ?... Laissez-moi aller sous les quinconces rêver à l'aventure de Daphné. Elle a vu à Marly des belles qui portaient les robes à panier. Laissez-moi l'interroger ! On apprendrait de belles choses, fines, légères, un peu musquées, des choses qui délassent et font sourire... Vous vous y opposez ? Que m'offrez-vous donc à la place ? Un cauchemar.

Des queues interminables de gens patients et anxieux, des queues qui s'allongent, s'allongent sans cesse devant les établissements de crédit et dans le hall des gares. Que font-ils là ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? Ils ont passé la journée ou la nuit, les uns pour retirer des coupons, les autres pour avoir des billets. Une femme se trouve mal... Pourquoi cette ruée, ces figures défaites et consternées ? On part. C'est la fuite, la fuite du Tout-Paris élégant et riche, le Tout-Paris qui s'amuse, le Tout-Paris qui gobelote, chahute, parade. Bon voyage !

Et ça, ces campements improvisés, ces mioches exténués dormant sur des paquets informes, ces femmes au regard fixe, hébété ? Ils ont fait à travers la campagne des kilomètres, emportant quelques frusques, une casserole, ce qui tombe sous la main, vite, vite, car le temps presse, l'ennemi approche, et ils sont arrivés à une gare, harassés. On les a parqués comme du bétail, puis empilés dans des trains, roulant lentement vers la capitale. Il s'agit maintenant de les diriger ailleurs. Où ? ailleurs, n'importe où, que voulez-vous ? l'ennemi avance et nous reculons. C'est l'invasion. Et les trains partent bondés... Pauvres gens ! on n'entend pas un sanglot, pas un cri, pas une plainte.

Pendant ce temps, sur les routes chauffées à blanc, filent, dans un bruit ininterrompu de trompes et de sirènes les autos des millionnaires. On se met en sûreté. C'est prudent.

A présent, les rues sont vides, les maisons, vides, les magasins et les restaurants, vides, les trams et le métro, vides. Pas de bousculades, au moins. Comme c'est agréable ! Un soir, je m'attarde dans le quartier de Chaillot. Nuit et silence d'une nécropole. J'étouffe avec soin le bruit de mes pas, qui résonnent trop à mon gré sur l'asphalte, et je vais seule, absolument, délicieusement seule dans l'ombre qui m'enveloppe, me protège, me dissimule... Personne. Si. Au coin de la rue, une forme. Je la reconnais et je l'aborde. C'est l'espérance. Elle me dit, comme à saint Antoine : ne crains rien.

—

La nuque teutonne. — Encore une hantise ! Les sergots n'ont pas l'air de se douter que c'est un acte de naissance dûment paraphé. Quelques notions ethnologiques auraient rendu, au début, leur vigilance plus efficace. Mais quoi ! ils ne regardent pas les nuques, les braves sergots. C'est dommage. Elles sont souvent plus éloquentes que les visages.

J'en poursuis une, un jour de septembre, pendant un moment, parodiant sans le vouloir une fantaisie célèbre. Celle-ci n'est faite ni d'ébène ni d'ivoire, hélas ! Elle est carrée, grasse, courte, et bien tondue. Le couperet y entrerait comme dans du saindoux. Du reste, je l'ai déjà vue, j'en jurerais, dans je ne sais plus quel hôtel où le hasard d'un voyage m'avait menée. Ma table, au dîner, était voisine de celle des *Herren Offiziere*, et, durant tout le repas, la nuque de l'un d'eux me

donna des distractions sans nombre. Il n'était pas question de guerre, alors. Je revenais de Cologne par cette vallée de la Moselle aux méandres doux et harmonieux, à travers les vignes sulfatées qui donnent au pays un aspect factice, artificiel, très vite déplaisant. La fatigue de l'étape avait aiguisé ma perception des choses, et cette nuque de brute hostile qui s'était dressée, soudain, emboîtée dans un col vert-olive, m'avait produit un malaise tel que j'avais pris immédiatement en aversion tout ce qui m'entourait. Le surlendemain, je quittais Trèves pour le Luxembourg et la France, avec un soulagement inexprimable.

—

Fin d'après-midi. — A côté de moi, des moineaux se chamaillent rageusement. C'est vrai, c'est le printemps, — l'été presque, car, bien que le soleil baisse, on continue d'étouffer. Les saisons suivent leur marche régulière, et, au milieu du bouleversement général, cette immobilité a quelque chose d'irritant. Comme on comprend Josué qui arrêta tout simplement le soleil pour pouvoir achever sa victoire ! Au moins, en ce temps-là, l'univers semblait participer aux querelles des hommes. La science nous enlève cette illusion.

La Renommée de Coysevox se détache sur un ciel en ignition. Qu'annonce-t-elle ainsi aux quatre vents ? La valeur de notre armée, les morts héroïques, les sacrifices consentis par tout un peuple.

—

QUELQUES BLESSÉS

Beaucoup se plaignent. La majorité se raidit. Le sort rude et cruel s'appesantit indistinctement sur les douillets ou sur les courageux.

Le petit 21. — Je revois sa pauvre tête meurtrie. Un œil est perdu. Sauvera-t-on l'autre ? On soulage cet homme avec des compresses chaudes. De temps en temps, il dit : « Merci, ça fait du bien. » Puis, il retombe dans son mutisme plus étreignant que des plaintes. C'est un jeune marié. Il reçoit de sa femme, des lettres très tendres qu'on lui lit tout bas. Il écoute religieusement, et, la lecture finie, laisse choir sa tête sur l'oreiller sans dire un mot. La jeune femme ne sait pas la vérité.

Le Normand. — Celui-ci porte crânement deux larges plaies à la nuque. Dès le premier jour, il veut se lever. Son grand corps courbé et tordu s'affale près de la table. Au pansement, il est méchant comme un diable, et jure comme un charretier. Pas besoin de demander s'il est coureur de filles. Aussitôt qu'il va mieux, il taquine l'infirmière, et cherche à l'embrasser. Il a le mot pour rire, et, le dimanche, il s'enfile des huîtres à gogo, ce qui dégoûte profondément un tirailleur algérien qui répond au doux nom de Missouni.

Pendant un pansement très mouvementé, coupé de gros mots et de sursauts, quelqu'un proteste :

— Voyons, n° un tel, un peu de patience! on ne vous fait pas si mal...

Et lui de répliquer en bon Normand :

— Dire que ça fait très mal, on ne peut pas le dire ; mais dire que ça ne fait pas mal, ça serait mentir.

—

L'Alsacien. — Il a fait son service dans la garde prussienne. Au moment de la déclaration de guerre, il a passé la frontière, et s'est engagé dans nos rangs. Avec ses yeux clairs et sa barbe bien soignée, il ressemble à un Christ de l'école rhénane. Il en a l'ossature, la corpulence, la sérénité. Une blessure au torse parfait cette ressemblance.

Fiancé à une Suissesse, il reçoit des fleurs séchées, des paquets, des cartes illustrées. Il y a en lui de l'idéal et du positif. Il est doux et poli, froid et renfermé. C'est en vain qu'on l'interroge sur ses années de service. D'un signe, il se récuse. Prudence? Oubli? Le souvenir lui est peut-être odieux.

—

Natif de l'Hérault. — Les camarades ne sont pas tendres, et les quolibets pleuvent. Toute la salle l'appelle : « Vous me fai-tes mâââl. » Avant qu'on le touche, il crie, et sitôt qu'on l'a touché, le refrain sempiternel commence, modulé sur le même ton invariablement geignard. Pauvre gas! Une balle au-dessus du sourcil, et un œil crevé. Ce n'est pas drôle, c'est vrai. Mais les camarades ne lui pardonnent pas sa bêtise innée, incurable, et, dans son genre, tout à fait merveilleuse. Jamais il ne comprendra pourquoi il s'est battu, par qui il a été blessé, et comment il se trouve là. C'est une stupeur dont rien n'approche. Cependant, il a l'usage de toutes ses facul-

tés. Et l'on pense à ce qu'il racontera, lorsque, de retour chez lui, on l'interrogera sur la grande guerre... Heureux les simples d'esprit!

—

Antinoüs. — Sur la blancheur douteuse du lit, il s'étale, nu, à plat ventre, ou peu s'en faut. Une jolie blessure, bien propre, bien nette : la balle est entrée dans la région de l'aine, et est ressortie par la fesse sans atteindre aucun organe. De la veine, quoi! Immobile, la tête enfouie entre ses bras, Antinoüs ne bouge plus. Un marbre. A quoi pense-t-il? Sait-il que l'Anadyomène serait jalouse de sa peau blanche et lisse? Sait-il que ses attaches sont fines, ses proportions remarquables? Sait-il que son corps est une harmonie exquise? Non, il ne le sait pas, et personne ne le lui dira. Peut-être a-t-il surpris ce nom d'Antinoüs murmuré un jour à son chevet? Mais comment en serait-il troublé? Ce nom, pour lui, ne signifie rien, absolument rien.

Antinoüs n'est pas né en Bithynie, il n'est pas esclave, il ne sera jamais dieu. Il cultive, dans la Creuse, un lopin de terre. Il a une brave femme de paysanne qui est venue le voir en portant à chaque bras un panier de provisions. Et elle l'a embrassé rudement, sur les deux joues, en pleurant.

Antinoüs porte un nom vulgaire. Antinoüs est un être fruste et sans éducation. Mais Antinoüs est sensible comme une petite maîtresse, et voilà pourquoi il reste immobile, la tête cachée dans ses bras : à la vue d'une goutte de sang, il tombe en pâmoison.

Antinoüs! Antinoüs!

—

Un enfant du désert. — Le lendemain du jour où il sortit pour la première fois dans Paris, avec un copain, Missouni riait silencieusement pour lui tout seul.

— Tu t'es amusé, Missouni?

Un sifflement qui équivaut à la plus enthousiaste des réponses.

— Où as-tu été?

Ça, il ne le sait pas... Toutes ces rues, toutes ces places... On s'y perd.

— Qu'est-ce que tu as vu?

Le rire reprend.

Où diable le copain l'a-t-il conduit ? Je cite des noms : Cinéma ? Théâtre ? Bois de Boulogne ? Café ? Métro ? Grands boulevards ? Photographe ? Bateau ? Non, rien de tout cela. Et Missouni continue de rire.

— Enfin, quoi ? Une femme ?... Un homme ?...

— Oui, un homme, grand, très grand, et beaucoup de petits enfants .. li drôle... li drôle !...

Missouni éclate. La situation étant inextricable, j'appelle le copain. J'apprends qu'ils ont passé par un jardin où il y a des « estatues ». C'est une « estatue » qui fait rire Missouni. Mais laquelle ? Je veux savoir. Quelques indications me sont données, et, tout à coup, je comprends. Ils ont été aux Tuileries, et, devant le bassin octogone, après cet après-midi de flânerie sans but, Missouni n'a vu qu'une chose : le Nil et les seize enfants-amours, symboles de ses inondations fécondes !

. . . . . .

Le soleil est couché. L'ombre s'étend. Le dos du Nil apparaît indécis. Sa robustesse massive s'efface peu à peu. Et bientôt je n'aperçois plus que la raie blanche du jet d'eau...

JEANNE DOIN.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINT-ÉVREMOND

—

A Edmond Pilon.

Il ne m'est pas possible d'oublier que l'œuvre de Saint-Evremond forma le principal objet du dernier entretien qu'il me fut donné d'avoir, peu de temps avant la guerre, avec Remy de Gourmont. Il prenait un plaisir particulier à parler de cet écrivain : l'homme lui en convenait tout autant que les idées ; il en avait ordonné avec amour la plus récente édition (1). Il s'était plu au goût que je nourrissais moi-même, depuis l'adolescence, pour ce délicieux écrivain trop volontiers dédaigné : des desseins que je caressais pour en fêter le troisième centenaire, il se montra curieux.

Remy de Gourmont marquait pour Saint-Evremond une affection particulière à laquelle n'était peut-être pas étranger le fait d'être nés l'un et l'autre presque au même endroit de la terre. Les mêmes spectacles de la riche campagne normande avaient nourri leur enfance et pénétré d'une sève semblable leurs natures robustes et tout à la fois délicates.

Une fois de plus durant cet entretien, je songeai aux affinités intellectuelles de ces deux esprits qui donnent, à deux siècles d'intervalle, le témoignage d'un même goût de vivre et d'une pareille liberté.

Je ne soupçonnais point alors que le troisième centenaire de

(1) *Saint-Evremond*, notice de Remy de Gourmont. (Collection des plus belles pages, *Mercure de France*, éd. 1909.)
Pour plus de commodité, c'est à cette édition que se rapporteront nos notes.

Saint-Evremond devrait passer presque inaperçu au milieu des ténèbres éclatantes de la guerre, et qu'il me faudrait honorer deux mémoires, tout ensemble.

Si humble qu'il soit auprès de ce que je souhaitais qu'il pût être, je ne puis me décharger du soin de cet hommage, pour ce que Remy de Gourmont m'y engagea et que c'est encore une dévotion à sa mémoire que d'honorer un écrivain d'autrefois qu'il aimait et dont il prolongeait parmi nous les plus essentielles vertus.

On a longtemps ignoré la date de naissance de Charles de Saint-Evremond. Ses biographes ne s'entendent point là-dessus. Des Maizeaux, qui nous a donné la meilleure vie que nous ayons de cet écrivain, le fait naître le 1er avril 1613; Silvestre dit qu'on n'a jamais su son âge. M. de Saint-Evremond lui-même semble s'être employé à dérouter toute recherche; il indiqua pour sa naissance des époques fort dissemblables, sans qu'on puisse exactement découvrir s'il le fit par coquetterie ou par une pure ignorance.

Si la mauvaise écriture du document ne permet pas d'affirmer quel en fut précisément le jour, du moins n'avons-nous plus de doute sur le mois et sur l'année même; les registres de Saint-Denis-le-Gast (Manche) portent l'acte de baptême, au mois de janvier 1616, de Charles de Saint-Evremond, fils du noble homme Charles de Saint-Denis, seigneur et châtelain dudit lieu.

Il convient de célébrer cet anniversaire. En d'autres temps, le seul mérite littéraire eût suffi à le commander; peut-être, aujourd'hui n'est-il pas inutile de représenter que Saint-Evremond, tout homme de plume qu'il demeure, fut, auparavant, homme d'épée, et qu'il n'abandonna point l'armée ni les combats même après qu'une blessure fut venue mettre ses jours fort en danger: les seules circonstances de la politique le contraignirent de quitter un état qui lui convenait tout entier.

Il n'est donc point inconvenant de rappeler en ce moment le souvenir d'un homme qui fut exquisement de France et qui sut trouver de la gloire, et de la plus juste, dans les lettres, après avoir accru, dans les guerres, l'honneur d'un nom qu'en toutes circonstances il sut porter avec une inimitable grâce.

§

On peut lire son propre aveu dans le propos qu'il fait tenir

au maréchal d'Hocquincourt dans cette *Conversation avec le père Canaye* qui reste un des plus savoureux morceaux de la prose française au dix-septième siècle. « J'ai aimé la guerre devant toute chose, Mme de Montbazon après la guerre, et, tel que vous me voyez, la philosophie après Mme de Montbazon (1). » Dans l'espèce, Mme de Montbazon pour Saint-Evremond s'appela Mme Mazarin.

Ses premières études, à dire le vrai, ni le souhait des siens ne le disposaient à la guerre. On le destinait à la robe, comme il en advenait souvent pour les cadets de famille, et, dès sa neuvième année, on l'envoya faire ses études à Paris; il y demeura le temps nécessaire à l'accomplissement d'un enseignement digne de ce nom ; puis il fut à Caen faire sa philosophie durant un an ; il revint à Paris au collège d'Harcourt et y montra de l'assiduité, mais pas autant toutefois qu'il en marquait pour les exercices du corps. L'escrime surtout l'attirait, et l'on parla longtemps d'un coup d'épée sous le nom de « botte de Saint-Evremond ». Tant il est vrai qu'il est mille voies pour atteindre à la gloire des lettres.

Pour répondre au désir des siens, il entreprit l'étude du droit, mais, tout Normand qu'il fût, il ne se sentait point d'inclination à la procédure non plus qu'à la chicane, et ayant réussi à triompher des desseins qu'on prétendait lui imposer, il fut nommé enseigne, alors qu'il n'avait pas plus de seize ans, et moins de six années ensuite il commandait une compagnie.

Dans le temps qu'il montrait les plus nobles qualités à la guerre, Saint-Evremond ne dédaignait point les jouissances de l'esprit : déjà s'attestait le goût qu'il eut continûment de mêler la méditation à l'action et, ne donnant ni à l'une ni à l'autre toute sa personne, il passait de l'une à l'autre avec une aisance infinie. Il s'accommodait surtout de considérer les hommes, en quelque situation qu'ils fussent, aussi bien à l'armée qu'à la cour ou à la ville. Dès sa jeunesse, sa curiosité sur ce point était fort grande, et loin d'y gagner de l'amertume, il sut n'y trouver que des raisons, de jour en jour plus vives, de goûter toutes les délicatesses de vivre, avec une subtilité qui n'interdisait point la modération et avec une attention qui ne ralentissait pas l'ardeur de son sentiment.

(1) *Saint-Evremond*, page 2.

Ainsi le plus durable et le plus charmant enseignement que nous donne Saint-Evremond demeure le spectacle d'un homme qui ne cessa de mettre sa vie en accord avec ses écrits, et qui, dans toutes les circonstances où il se trouva engagé, sut se maintenir au-dessus des événements. Tout ainsi dans sa vie se passe simplement, en dépit des incommodités que lui firent son désir de sincérité et l'habitude qu'il eut de ne jamais acheter son repos au prix de flatteuses et vides paroles.

Il porta jusque dans la guerre le charme de manières raffinées et l'agrément d'un esprit des plus vifs. On ne peut songer sans plaisir que le héros de Rocroi prenait un goût singulier aux propos de Saint-Evremond : une telle familiarité, au plus fort de son génie, avec le duc d'Enghien, qui s'entendait le mieux à juger les hommes et qui en avait le choix, révèle chez Saint-Evremond un esprit peu commun. Pour l'avoir près de lui et ne se pas priver de l'intérêt de ses propos, celui qui allait être le grand Condé le nomma lieutenant de ses gardes.

La jeunesse de Saint-Evremond s'employait assez à la satire ; il était dans l'âge où l'on n'est pas indifférent à l'avantage de passer pour spirituel et d'aiguiser ses jeunes dents sur des objets souvent fort respectables L'activité de la guerre n'épuisait point une nature qu'il avait fort vivante, et c'est fort peu de temps après Rocroi, alors qu'il était déjà tenu pour un officier plein d'entrain, qu'il accommoda l'Académie, au sel de sa raillerie plaisante, dans cette comédie des « Académistes » qui lui valut d'être prisé dans le monde et ne réussit pas même à lui faire quarante ennemis.

Ce n'était là que des divertissements entre deux campagnes. Il fit celle de Fribourg ; et c'est celle de Nordlingen qui compromit un temps les espoirs de sa carrière militaire, alors qu'il touchait à peine la trentaine : il y fut en effet blessé d'un coup de fauconneau au genou gauche ; il en pensa perdre la vie, fut sur le point d'être amputé et demeura longtemps dans l'impossibilité de marcher. Les loisirs forcés que lui fit cette blessure le rejetèrent vers les lettres sans qu'il parût s'en repentir ni les traiter comme des fâcheuses ; il étudiait fort avant les auteurs du passé, comme ceux de son temps ; la connaissance qu'il avait du latin, ainsi que des langues espagnole et italienne, le mettait à même de fréquenter assidument les meilleurs ouvrages ; il mêlait ce commerce à celui qu'il liait

avec les divertissements du monde, et trouvant dans les livres de quoi nourrir avantageusement les plaisirs de la société, ceux-ci le gardaient de s'adonner trop exclusivement à quelque science rebutante et sans amabilité (1).

« Je cherche plus dans les livres, a-t-il dit, ce qui me plaît que ce qui m'instruit (2). »

Tout l'homme est dans un tel aveu. Le goût du plaisir ne devait pas quitter M. de Saint-Evremond, et c'est merveille comment il sut accorder ce goût avec les traverses de la vie; c'est que le plaisir de Saint-Evremond était d'une qualité exquise et qu'il n'est pas d'exemple plus charmant de la mesure qu'y savent mettre les Français quand ils s'en mêlent.

Si tous nos ennemis actuels s'étaient avisés de nous vouloir comprendre bien plutôt que de nous juger, l'esprit et la nature de Saint-Evremond auraient pu leur fournir quelque éclaircissement sur la nature des Français et sur les insensibles liens par où s'unissent chez eux les dilections les plus graves avec les insouciances les plus résolues, colorant de frivolité un goût certain des œuvres fortes, inclinant tour à tour, et presque dans le même temps, leur esprit vers le charme des femmes, la fièvre des combats ou les ressorts de la politique.

C'est pour avoir eu l'esprit trop vif et pénétrant que M. de Saint-Evremond vit, à deux reprises, s'éloigner de lui des protections avantageuses, mais c'est pour avoir eu l'esprit de cette sorte qu'il ne se laissa point abattre par les adversités, et qu'il sut se gagner des attachements durables, jusque dans le sein de l'exil.

Le grand Condé se divertissait volontiers aux ridicules de ceux qui l'entouraient ou qu'il pouvait considérer; il en marquait son sentiment avec une verve que venait accroître le commerce quotidien de M. de Saint-Evremond et de son ami de Miossens, tous deux animés d'esprit et de jeunesse. Fort accoutumés qu'étaient ceux-ci à ne pas dissimuler, ils s'avisèrent qu'aussi M. le Prince pouvait avoir quelque ridicule, ils ne se cachèrent point de lui en avoir découvert, quoiqu'ils fussent l'un et l'autre pénétrés d'admiration pour son génie.

(1) Il avait beaucoup de savoir et d'érudition, mais c'était une érudition polie et un savoir convenable à un homme de sa profession et de sa qualité. (*Vie de Saint-Evremond*, par des Maizeaux.)

(2) *De la lecture et du choix des livres*, cf. p. 69.

Le bruit en revint aux oreilles de l'ombrageux Condé, qui, sans retard, priva Saint-Evremond de son commandement.

La guerre civile éclatant peu après, dans laquelle Condé joua le rôle que l'on sait, cette disgrâce valut à Saint-Evremond de ne pas devoir mettre en balance, bien longtemps, les intérêts de la cour et ceux de M. le Prince.

« Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme que de pressants motifs et des ressentiments qui semblaient en quelque sorte excusables ne laissaient pas d'écarter du bon chemin... Sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifiait assez d'elle-même, comme il était un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de M. le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir (1). »

M. de Saint-Evremond reçut de la cour le brevet de maréchal de camp et put mesurer en cette occurrence, comme il le devait faire toute sa vie, que les circonstances les plus funestes conservent toujours quelque côté par où l'on en peut racheter l'ennui.

Cette souriante philosophie devait être, peu de temps après, soumise à une plus rude épreuve.

Le nouveau maréchal de camp servit en Flandre jusqu'au moment où l'Espagne et la France s'avisèrent d'une suspension d'armes qui pût permettre la conclusion de la paix. Le cardinal Mazarin partit en grand équipage pour signer un traité auquel il entendait donner tous ses soins ; au nombre des personnages d'une suite nombreuse qui l'accompagnait vers les Pyrénées on remarquait Saint-Evremond.

Sachant assez combien celui-ci avait de finesse pour démêler les personnages et leurs actions, le maréchal de Créqui le pria de le tenir au fait de ce qui se pourrait passer aux conférences et de l'instruire véridiquement de certaines circonstances qui ne manqueraient point d'être avantageusement colorées.

A peine la paix fut-elle conclue, M. de Saint-Evremond manda au maréchal de Créqui son sentiment sur le traité et le Cardinal qui l'avait signé ; il y faisait voir dans tout son jour la conduite singulière d'un ministre qui n'avait pas craint de

(1) *Mémoires de Grammont*, chap. V.

sacrifier grandement les intérêts de la France au souci d'accroître ses avantages personnels. La lettre telle que nous l'avons conservée est un chef-d'œuvre de raillerie fine, mais où perce cependant une animation réelle et qui fait grand honneur à Saint-Evremond, en faveur des intérêts qu'il regardait justement comme essentiels.

Quelque temps après la mort du Cardinal, une copie de cette lettre fut trouvée chez la belle-mère du marquis de Créqui, Mme de Plessis-Bellière, lors de l'arrestation du surintendant Fouquet, dont elle était amie : on eut tôt fait de lire au Roi cette lettre et de lui remontrer que les propos qui s'y étalaient touchant la politique du Cardinal condamnaient à la fois la Régence de la Reine Mère, qui l'avait couverte de son autorité, et le règne même du Roi, qui avait cru bon d'en adopter les indices, et qui ne craignait pas d'en poursuivre le plan. Tellier et Colbert surent tant faire et montrer si chaudement le danger de telles critiques pour la sûreté de l'Etat, que Louis XIV se pénétra de leur sentiment, en y apportant la vivacité de sa nature et l'opiniâtreté qu'il communiquait à tous ses desseins, surtout aux premiers temps de son règne.

La perte de Saint-Evremond fut décidée; cependant aujourd'hui encore rien n'honore plus un tel homme dans un tel temps que ce sentiment vigoureux des devoirs, même d'un habile politique, devant les suprêmes raisons de l'Etat : à travers l'ironie qui colore et balance chacune des phrases de cette lettre on remarque l'écho d'une vive colère et le ressentiment de voir perdre dans les « combinazioni » d'une politique d'intérêt les meilleurs avantages que ses amis et lui avaient acquis, au risque de leur vie, sur les champs de bataille des Pays-Bas.

Pour assez vifs qu'ils fussent, les sentiments de Saint-Evremond ne manquaient ni de justesse ni de pénétration; et peut-être un gouvernement en eût-il pu tirer un parti plus avantageux que de perdre celui qui s'en était fait le confident. Il est vrai que Saint-Evremond ne manquait pas de marquer assez fortement dans cette lettre la cupidité du Cardinal et comment sa maxime était que « *le ministre doit être moins à l'Etat que l'Etat au ministre* » : mais n'y eût-il pas apporté un souci entier de justice, il faudrait accorder à Saint-Evremond qu'il avait lieu de ressentir quelque aigreur à l'endroit du Cardinal, qui n'avait point hésité, quelques

années auparavant, à le tenir plusieurs semaines à la Bastille sur le soupçon vague qu'il était l'auteur de libelles et de propos où le Mazarin se trouvait assez mal tourné : le Cardinal reconnut fort volontiers qu'il ne le soupçonnait point d'en être l'auteur, mais que, la raison d'État a quelquefois des rigueurs nécessaires et que le rang de certains les mettant au-dessus des nécessaires représailles, on se voit bien forcé de les faire subir à d'autres qui n'ont pour toute faute que de tenir un moindre rang. On conçoit que l'esprit précis et fin de Saint-Evremond s'accommodât peu d'une excuse aussi désinvolte et qu'il eût, à la vérité, de quoi connaître le Cardinal et le dessein constant de le tirer dans sa véritable lumière.

L'on n'en était déjà plus au temps où l'esprit du seizième siècle persistait encore dans les mœurs et où l'on n'avait pas tant à craindre de montrer ses sentiments que de les vouloir dissimuler; déjà l'autorité de Louis XIV s'annonçait; la fermeté des consciences ne se pouvait plus attaéher qu'à servir aveuglément l'Etat sans avoir à se mêler d'en dénoncer les erreurs.

Sous un tel régime, M. de Saint-Evremond n'eût pu que fort malaisément préserver les inclinations d'un esprit qu'il avait naturellement propre à la critique, et, pour dire le mot, républicain, si on l'entend au sens de Rome. Ce n'est point que la malignité de son esprit ne lui fît voir dans les événements et les personnes que les traits fâcheux ; tout au contraire, une disposition native le penchait vers l'indulgence, et le goût qu'il avait de savourer la vie le détournait tout naturellement de ses plus déplorables aspects ; mais il entendait n'être pas dupe, si même il consentait à l'être. Il ne supportait point qu'on lui imposât une règle qu'il ne s'était point formée et, fort modéré dans ses vœux, il ne souffrait pas plus qu'on eût pour lui une ambition à quoi il ne songeait pas, qu'on prétendît lui interdire, comme insuffisants, des plaisirs dont il savait se devoir former une volupté.

Je vois en lui un homme à part dans son siècle; et moins de son siècle, à vrai dire, que le trait d'union entre celui qui l'a précédé et celui qui l'a suivi. Il est plus près de Montaigne ou de Voltaire que de la cour de Louis XIV et de cette rigueur apparente du grand siècle qui n'empêche point le relâchement à part soi-même. Saint-Evremond, tout à l'encontre, use de

parer de frivolité ses goûts les plus sévères; il n'a jamais cru que la connaissance des Anciens lui pût devenir un prétexte à mépriser son temps : non plus que le souci des béatitudes éternelles lui dût jamais donner un motif suffisant à se détourner des agréments de cette vie.

On peut aller plus loin que Saint-Evremond dans les grands sentiments, mais on ne peut accommoder mieux les sentiments durables; et la moindre page de ses œuvres nous enseigne ce qu'a de plus délicat dans la force le génie français.

On risquerait à se laisser prendre à sa visible nonchalance; on s'abuserait à l'extrême de n'y voir qu'égoïsme, insouciance et laisser vivre; cette morale du plaisir est assise solidement; on ne peut mesurer tout d'abord dans toute son étendue combien il y faut de fermeté pour maintenir sans cesse cette perpétuelle liberté sous les règles d'une exquise mesure; sous la dentelle des frivolités apparentes, Saint-Evremond porte encore le bon pourpoint de cuir des cavaliers résolus; il n'a rien du petit marquis, ce mousquetaire désabusé. Il est éloigné de tous les extrêmes, mais non pas par timidité; c'est la sécurité du choix qui communique à ses pensées et ses sentiments un génie dont on ne se lasse pas.

« Heureuse, écrit-il à une amie, qui peut se conduire discrètement sans gêner ses inclinations, car s'il y a de la honte à aimer sans retenue, il y a bien de la peine à passer sa vie sans amour (1). »

Toute sa nature et tout son art sont dans ce balancement. Il ne s'adonne pas aux plaisirs, mais il sait les prendre; il goûte les agréments sérieux, mais n'en a pas la religion.

« De quel côté que se tourne votre esprit, dit-il encore, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité de choses trop sérieuses (2). »

Il n'entend pas qu'on lui impose des règles, mais c'est parce qu'il s'en forme fort bien à soi-même : il montrait volontiers quelque libertinage à l'endroit de la religion officielle, il le fait sans acrimonie, hormis contre les intolérants : il n'a point d'aversion pour la religion, le vrai est que, fort assuré des agréments de cette vie, il ne se soucie, en aucune façon de les amoindrir par de plus amères pensées.

(1) *Problème à l'imitation des Espagnols*, cf. p. 9.
(2) *Conseils*, à M. le comte d'Olonne, cf. p. 17.

« Pour moi qui ai toujours vécu à l'aventure, il me suffira de mourir de même ; la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie, il me fâcherait qu'elle se mêlât d'en régler la fin. »

Il emploie tous ses efforts à ne se rendre pas fâcheux, et, sachant combien la vie peut lui donner de jouissances, il s'ingénie à ne les pas réduire aux autres.

Avant tout, il est homme du monde, et n'a point donné dans le disgracieux de l'homme de lettres qui ne vit que pour son encre et son papier ; il sait l'art d'accorder les objets les plus distants tout ensemble ; nul ne le passe en cela, et pour avoir lu le matin quelque auteur de Rome ou médité sur Scipion, il ne se croit pas le droit de montrer l'après dîner, dans un salon, un front austère ou un visage renfrogné.

« Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujours plus sensible (1). » C'est par là qu'il est bien de France et de sa plus aimable race. Tout son art est de conversation jusque dans l'éternité des écrits, il en a le charme et le trait, et cette application à séduire bien plutôt qu'à démontrer. En un temps où le pesant esprit d'Allemagne nous avait en plus d'un endroit envahis, on se détournait de ces grâces, mais c'est encore là qu'il nous faut revenir, pour autant que nous sachions nourrir d'un aliment solide ce goût du charme et du plaisir.

Il tient pour Corneille et pour les femmes, tout à la fois ; mais ce n'est point pour Camille autant que pour Chimène. Il a l'esprit solide et tendre tout ensemble. Il ne veut pas que la vertu se drape dans l'austérité, ni qu'on décore de ce nom l'impuissance ou l'insensibilité. Il aime dans les femmes ce qui le défend des diableries des gens graves, des jansénistes, par exemple.

Les femmes tiennent dans ses soins plus de place que dans sa pensée ; il apprécie leur élégance et leurs charmes : il aime l'esprit qu'elles lui donnent et les hommages qu'il leur rend. Il parle d'elles sans jamais s'en rassasier : il en connaît les finesses, et les juge avec indulgence, et se réjouit autant de ce qu'elles lui pourraient accorder que des souhaits qu'elles lui prêtent et qui ne l'obsèdent pas. Il éprouve une inépuisable satisfaction dans leur société et non pas seulement pour des raisons médiocres et passagères.

(1) *De la Conversation*, cf. p. 77.

« Il manque toujours au commerce des hommes je ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes, et j'ai cru moins impossible de trouver dans les femmes la plus forte et la plus saine raison des hommes que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes (1). »

Il s'en était attaché plusieurs par l'agrément de ses propos, autant que par la sûreté de ses sentiments : pour n'être pas extravagants, ceux-ci n'en étaient que plus durables, et plus affermis : et en tous lieux où il allait, il savait sinon conquérir les cœurs, du moins les bonnes grâces les plus avouées.

Il avait le don de l'amitié, il en chérissait tous les aspects, il en connaissait toutes les nuances. On se plaisait à l'accueillir et bien davantage à se le conserver. Au reste, il était d'une fort aimable tournure, « les yeux bleus, vifs et pleins de feu, le front large, les sourcils épaix, la bouche bien faite et le souris malin, la physionomie agréable et spirituelle (2). » Le bonheur de ses réparties et sa finesse plaisante rivalisaient avec l'agrément de sa personne.

La curiosité et les connaissances qu'il avait sur le chapitre de la bonne chère, en vrai bas-normand qu'il était, lui avaient valu également des sympathies fort vives. Il revient dans ses œuvres, sans regret, sur ce propos où il s'entend mieux qu'homme au monde. Rien ne lui échappe donc des satisfactions humaines ; s'il ne les prend point toutes, c'est qu'il s'en veut toujours capable et ne se point mettre à leur servitude.

Il était dans tout l'éclat de son esprit et la plénitude de sa maturité lorsque les ministres de Louis XIV s'avisèrent de lui ménager cette fâcheuse traverse et le contraignirent, à quarante-cinq ans, à faire abandon de tous ces charmes et à prendre le chemin de l'exil. Un autre y eût vu la ruine dernière de toute sa destinée et l'incapacité de la rétablir ailleurs, après tant d'habitudes prises, de si délicates et de savamment choyées ; mais Saint-Evremond savait tout en même temps extraire d'un objet tout ce qu'il comportait de joie, sans s'y attacher assez fortement pour en ressentir du désespoir s'il lui advenait de le devoir quitter.

Comme le gouvernement de Louis XIV décidait l'arrestation de Saint-Evremond, celui-ci, sans aucun soupçon de ce qui se

(1) *Idée de la femme qui ne se trouve point....* cf. p. 26.
(2) Des Maizeaux, *Vie de Saint-Evremond.*

préparait à son endroit, s'en était allé passer un temps à la campagne chez le maréchal de Clérambault, qui l'estimait fort. M. de Gourville, qui lui portait un intérêt moins précieux, mais non pas moins vif, et qui était à Paris dans le moment, mis au fait des dispositions royales, fut assez heureux pour joindre Saint-Evremond et l'en instruire. Celui-ci, habitué comme il avait été aux brusques changements de la fortune sur les champs de bataille, se dirigea sans tarder vers la Normandie, où il se tint caché quelque temps. Il espérait que la rigueur du monarque emprunterait à la jeunesse quelque détente; bien au contraire elle n'y prit que plus de fermeté.

Saint-Evremond s'avisa qu'il valait mieux ne point hasarder de passer ses jours à la Bastille ou à Pignerol; insensiblement il se rapprocha de la frontière et parvint à passer en Hollande : il n'y demeura que fort peu. Quelque douze ans plus tôt, il y fût demeuré assurément pour converser avec Descartes, mais le philosophe était mort, depuis ce temps environ. La vie un peu plate des Hollandais ne lui agréait point; il avait trop d'amis en Angleterre pour ne se rendre pas à leurs instances, d'autant qu'il avait tout lieu d'y être particulièrement bien reçu.

Un an auparavant Saint-Evremoud avait, en effet, figuré parmi les personnes de qualité qui accompagnaient le Comte de Soissons envoyé par Louis XIV à Charles II pour le féliciter de son rétablissement sur le trône de ses pères. A l'occasion de cette ambassade, Saint-Evremond fit séjour à Londres pendant près de six mois; son agrément ne manqua pas d'apparaître dans une cour où le goût des plaisirs ne faisait point défaut; la vivacité de son esprit y eut rapidement conquis les faveurs aussi bien de la cour que de la ville, et en dépit de la disgrâce où il était quand il y revint, on ne put se tenir, malgré le roi de France, de lui témoigner à la cour de Charles II les sentiments les plus affectueux.

Aussi le vit-on peu se plaindre du séjour forcé qu'il dut faire sur le sol anglais : s'il est vrai qu'il tenta à plusieurs reprises des démarches pour l'abandonner et pour rentrer en faveur auprès de la cour de France, il y apporta toujours un souci extrême de sa dignité et le moins d'empressement possible à certaines mesures qui eussent pu le conduire plus rapidement à Versailles ou à Paris : il jugeait indigne de lui de paraître

faire soumission, alors qu'il jugeait n'avoir suivi que ses devoirs ; et il s'accoutuma peu à peu à sa nouvelle vie au point qu'il ne la voulut plus quitter quand toutes barrières furent tombées. Venu à quarante-cinq ans en Angleterre après avoir su gagner toutes les plus rares faveurs de France, et y avoir conservé des attachements que l'éloignement même n'atténuait pas, il s'accoutuma d'y mourir peu à peu, défendant jusqu'à son dernier jour une nature qu'il avait au plus haut point accommodante et vive, ne cessant de se pénétrer, comme il l'a dit, que « le plus grand plaisir qui reste aux vieilles gens c'est de vivre, et que rien ne les assure si bien de leur vie que leur amour ».

La grâce lui fut donnée de pouvoir cultiver en Angleterre un amour précieux auquel son âge, le rang de celle qui en était l'objet en dépit de ses malheurs, et la modération de ses propres goûts donnaient plutôt figure d'amitié, mais une amitié qui avait toutes les grâces de l'amour, sans en entraîner les exigences ni les supplices.

A l'abbé de Chaulieu, qui le comparaît un jour à Ovide, il s'empresse de répondre :

Ovide était le plus spirituel homme de son temps, et le plus malheureux ; je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relégué chez des barbares, où il faisait de beaux vers, mais si tristes et si douloureux qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa faiblesse que de compassion pour son infortune. Dans le pays où je suis, je vois Mme Mazarin tous les jours : je vis parmi des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite et beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchants vers, mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma poésie. J'ai trop peu d'argent ; mais j'aime à vivre dans un pays où il y en a ; d'ailleurs il manque avec la vie ; et la considération d'un plus grand mal est une espèce de remède contre un moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec Julie que je ne l'ai été à Londres avec Hortense, mais les faveurs de Julie furent cause de sa misère ; et les rigueurs d'Hortense n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

Tout l'homme est dans ce juste souci d'un bonheur placide et sans phrase.

La fortune a des jeux singuliers : si porté que fût Saint-Evremond à considérer les choses d'un regard plaisant et quelque peu narquois, rien ne lui en pouvait fournir un sujet plus

constant que le fait de devoir le plus grand agrément de son exil à la nièce de l'homme qui en avait été la principale occasion. Ce fut en effet la nièce du cardinal Mazarin, Hortense, qui fut l'objet de ses soins, l'illusion de son cœur, et l'un des soutiens de son esprit, durant la plupart du temps qu'il dut vivre en Angleterre.

Elle ne vint à Londres que quatorze ans après que Saint-Evremond y eut transporté sa personne et son esprit; mais de 1675 à 1699, année où mourut Madame la duchesse de Mazarin, le charmant et vieil amoureux ne cessa de déployer des grâces que les années même ne fanaient point ; à soixante et quinze ans, il tournait encore le madrigal sans ridicule, il conversait encore avec subtilité sur les meilleurs auteurs, et non point seulement ceux du passé ou de sa jeunesse; il mit tout en œuvre pour ne point vieillir et il y sut parvenir. Il se raillait délicatement lui-même sur les agitations raisonnables où le jetaient les diverses passions de sa Dulcinée, il avait accoutumé de se comparer au chevalier de la Triste Figure, mais nul n'eut jamais la tête plus solide, ni le jugement plus sain ; la vieille finesse bas-normande ne sommeillait pas chez lui ; il jouait à être dupe, pour se garder encore des illusions, il ménageait son cœur, comme il faisait de son estomac, mais pour en mieux conserver et plus longuement l'emploi. Le charmant homme, à la vérité !

Les deux grands événements qui agitèrent l'Angleterre dans ce temps réussirent à ne pas l'atteindre; il était précisément en Hollande, pour y rétablir sa santé un moment ébranlée, quand éclata à Londres la fameuse peste. Il demeura en Hollande de 1666 à 1670, il y fréquenta assidûment le monde des ambassades et lia commerce avec les beaux esprits, entre autres Heinsius, Vossius et Spinoza lui-même. Il songea même à finir ses jours en Hollande, lorsque le chevalier Temple lui fit tenir des lettres où le comte d'Arlington lui marquait le désir de Charles II de le voir revenir à Londres ; ce qu'il fit, et qui lui valut une pension sur la cassette royale anglaise.

Au cours de ce séjour de près de quatre années en Hollande, Saint-Evremond avait su se faire apprécier très vivement d'un homme que les hasards des révolutions allaient porter en un haut point : le prince d'Orange. Si bien que, la révolution de 1689 élevant le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, la

nouvelle dynastie se trouva d'accord avec l'ancienne pour lui conserver ses faveurs.

A dire le vrai, il ne demandait rien et dut plusieurs fois se défendre contre l'empressement de ses protecteurs; en 1686, le comte de Sunderland proposa à Charles II de créer une charge de secrétaire de cabinet en faveur de Saint-Evremond ; le roi y consentit sans embarras, mais Saint-Evremond s'en défendit, rejetant sur son âge le souhait qu'il avait de finir ses jours dans la tranquillité. Il en fut de même quand le comte de Grammont lui marqua que le Roi de France avait déclaré qu'il ne s'opposerait point au retour de M. de Saint-Evremond. Celui-ci ne se souciait plus, à son âge, de quitter des habitudes qu'il avait définitivement prises, pour rentrer en France où il ne trouverait presque plus rien du temps où il avait brillé ; les instances du comte de Grammont ni celles même de sa vieille amie Mlle de Lenclos n'y purent rien et il se laissa doucement mourir, le plus lentement possible. Il le fit quatre ans après sa « Dulcinée », en 1703, le vingt de septembre.

Les douleurs de sa dernière maladie ne purent rien contre cette aimable fermeté dont il n'avait cessé de témoigner durant toute sa vie. Peu de temps avant sa mort, il savait encore faire agréablement un conte, et, comme le dit son historien : « son enjouement, au lieu de diminuer, semblait prendre de nouvelles forces. » Il lui fallut pourtant quitter cette vie dont il ne consentait point à se déprendre ; il le fit le plus simplement du monde, et réclama d'être enterré sans aucune pompe.

Le roi d'Angleterre n'y consentit point. On ne saurait lui en vouloir; et c'est à quoi nous devons de compter un écrivain français au nombre des morts glorieux réunis à l'abbaye de Wetsminster. Lequel eût pu mieux, en ce Panthéon, représenter le charme et l'esprit de la France, et cette souriante et ferme philosophie (1) ?

§

Jamais l'homme ne fut moins entêté de ses productions que M. de Saint-Evremond. Il était infiniment éloigné de l'humeur de ces auteurs présomptueux qui, ne pouvant se persuader qu'il y ait des défauts dans leurs ouvrages, ne consultent personne, ou ne souffrent qu'impatiemment la critique de leurs amis lorsque, par bien-

(1) Saint-Evremond est, je crois, le seul écrivain français qui repose à Wetsminster (Remy de Gourmont, notice des *Plus Belles Pages de Saint-Evremond*. p. 8.)

séance, ils sont obligés de les consulter. Il écoutait avec plaisir les difficultés qu'on faisait sur ses ouvrages, il souhaitait qu'on lui fournît quelque chose de meilleur que ce que l'on reprenait ; et il ne manquait pas de se corriger, lorsqu'il croyait qu'on avait mieux rencontré que lui (1).

Peut-être cette disposition, heureuse par un côté, lui a-t-elle nui dans l'esprit de certains qui s'arrangent fort de talents plus assurés d'eux-mêmes, et peut-être la mémoire de Saint-Evremond porte-t-elle encore parmi nous l'écho d'une excessive modestie, qui, faisant honneur à son caractère, ne manque pas de faire quelque tort à ses ouvrages.

On peut cependant assurer qu'il n'est pas dans son temps d'écrivain qui ait eu de la langue et du style une plus judicieuse application : il n'en est pas, fût-ce La Bruyère même, qui puisse mieux servir de modèle à ceux qui goûtent l'exacte vérité des mots et qui désirent de les employer avec tout le sens souhaitable.

Il en est certains, jusque dans notre temps, qui ne tiennent point à trop attirer sur Saint-Evremond une attention qui rendrait assez évidents les emprunts qu'ils lui ont faits, et le mode selon lequel ils tâchent à rajeunir à leur profit un style que Saint-Evremond dépensait sans avoir égard au sien.

La *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye*, le *Problème à l'imitation des Espagnols*, l'*Idée de la femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais*, et surtout cette délicieuse lettre, si profonde en son apparence enjouée, *A une Dame galante qui voulait devenir dévote*, la lettre au Comte d'Olonne *sur les Plaisirs*, les pages *sur la Conversation*, sans compter la fameuse lettre à Créqui, cause de la disgrâce, peuvent donner aisément la mesure de son esprit et de son style avec un agrément que l'on ne peut plus oublier et vers lequel on revient, sans avoir à s'en repentir.

On a trop vu seulement dans Saint-Evremond le correspondant aimable et galant de Ninon de Lenclos. Si peu justifié que l'on soit à mépriser cette part de ses œuvres, il en est de plus fortes et qui donnent mieux sa vraie figure. A ne connaître que ses lettres, on risque de ne le mettre qu'au rang de Voiture et de Guez de Balzac ; c'est trop peu : il a droit de demeurer au premier rang de nos moralistes, car il rachète

(1) *Vie de M. de Saint-Evremond*, par Des Maizeaux.

par la qualité de son style ce qu'il peut devoir à d'autres pour la force de la pensée.

Pour qui aime le style, et cette mystérieuse, secrète et inépuisable volupté qu'il donne de soi-même, les écrits de Saint-Evremond sont riches de nombreuses délices.

A cet égard la *Lettre à une Dame galante qui voulait devenir dévote* peut mériter tous les suffrages, et l'on ne conçoit guère comment elle ne figura point au choix que l'on fit des œuvres de Saint-Evremond avant que Remy de Gourmont s'en mêlât; il la fallait auparavant chercher dans les seules éditions anciennes; et j'entendis l'auteur du *Chemin de Velours* s'en irriter avec justice.

Là Saint-Evremond égale Montaigne et La Bruyère, quand, au propos des dames dévotes, il écrit :

J'en ai connu qui faisaient entrer dans leur conversion le plaisir du changement ; j'en ai connu qui, se dévouant à Dieu, goûtaient une joie malicieuse de l'infidélité qu'elles pensaient faire aux hommes.

Il y en a qui renoncent au monde par un esprit de vengeance contre le monde qui les a quittées ; il y en a qui mêlent à ce détachement leur vanité naturelle ; et la même gloire qui les a fait abandonner des courtisans pour le Prince les flatte secrètement de savoir mépriser le Prince pour Dieu...

... Vous en verrez de sombres et de retirées qui préfèrent les tartufes aux galants bien faits, quelquefois par le goût d'une volupté obscure. Quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, et leur faiblesse les fait reposer en chemin avec les directeurs qui les conduisent. La dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les hommes...

Pour bien juger du mérite des dévotes, il ne faut pas tant considérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu que ce que Dieu veut qu'elles fassent. Car, dans la vérité, toutes les mortifications qu'elles se donnent de leur propre mouvement sont autant d'effets agréables de leur fantaisie, et une femme est assez bien payée en ce monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres ; et voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre dévotion ce que vous aimez que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre cœur lui portera ses mouvements au lieu de recevoir ses impressions, et vous serez toute à vous quand vous penserez être toute à lui...

Mais, pour cela, Madame, ne vous assujettissez pas à la conduite

de ces directeurs qui vous font entrer en certaines délicatesses de spiritualité que vous n'entendez point et qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les volontés de Dieu ne sont pas si cachées qu'elles ne se découvrent à ceux qui veulent les suivre. Presque en toutes vous aurez moins besoin de lumière que de soumission...

... Pour finir plus salutairement encore, je désirerais deux choses de vous, dans la dévotion nouvelle où vous vous engagez présentement. La première est que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre amour comme une passion inutile, à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde, que vous ne déguisiez jamais vos animosités sous une apparence de zèle, et ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal sous un faux prétexte de piété.

A regret, l'on n'en cite ici que des passages. Il paraît malaisé d'aller plus avant non seulement dans la finesse, mais dans le fond de l'âme même, ni d'en exprimer son sentiment avec plus de bonheur : de tels témoignages ne sont pas rares dans l'œuvre de Saint-Evremond ; on y peut revenir encore avec plus d'un profit.

Que s'il en était pour considérer que ce sont là de futiles lectures dans le tragique temps que nous fait la guerre, on pourrait leur objecter qu'en aucun temps il n'est malséant de fréquenter ceux qui nous peuvent donner de la France et de son génie une affection plus vive ; on leur pourrait encore opposer que les écrits de Saint-Evremond touchant le Prince de Condé ou M. de Turenne ne sont pas, à tout prendre, des lectures tellement inactuelles ; et s'il leur fallait encore donner de plus simples et de plus directes raisons, nous leur pourrions dire qu'on y trouve mainte occasion de faire retour sur notre temps et ce qui s'y montre, et d'appliquer à des circonstances extrêmement présentes des propos qui n'ont rien perdu de leur sens ; témoin celui-ci :

Savoir simplement tuer des gens, être plus entendu que les autres à désoler la société et à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste... Quand elle sert au dérèglement et à la fureur ; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, et la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste.

Où trouverait-on jugement plus sévère ou plus juste sur la guerre entreprise contre nous par les armes allemandes? Saint-Evremond fit la guerre en certains lieux où l'on se bat à cette heure même ; il ne crut jamais devoir y aban-

donner les vertus essentielles de l'homme et s'en remettre à la seule brutalité de décider de la victoire. Ayant su se montrer homme du monde devant les périls de la guerre, il pouvait écrire plus tard :

Je vous dirai cependant que j'écris aux gens de guerre et de cour comme un bel esprit et un savant ; et que je vis avec les savants comme un homme qui a vu la guerre et le monde.

Combien il en est des nôtres aujourd'hui qui montrent dans les combats cette attitude française. Ils acceptent les nécessités de la guerre, tout en sachant les dominer; ils mêlent encore devant nous ce courage, cette fermeté et tout à la fois ce sourire qui animèrent la vie et l'esprit de Saint-Evremond et dont ses œuvres nous conservent le reflet charmant. Et ce n'est pas ainsi tant s'éloigner, à vrai dire, des plus justes sujets d'admiration que nous proposent aujourd'hui de si violentes circonstances, que de raviver, d'un de leurs ancêtres, à l'occasion de ce centenaire, le visage attirant et fin.

G. JEAN-AUBRY.

LA VIE AUTHENTIQUE
DE M. L'ABBÉ DE VOISENON

MÉMOIRES INÉDITS D'UN CONTEMPORAIN

Suite (1)

—

Incessamment tourmenté par son asthme qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit, il espérait que l'air de la campagne, dans la belle saison, donnerait un peu plus de ressort à ses poumons. Et comme son frère n'habitait Voisenon que les quatre derniers mois de l'année, il ne pouvait pas se déterminer à passer à Paris les printemps et les étés, mais cependant ne voulait pas s'en éloigner à plus d'une lieue ou environ. Le premier asile qu'il se flatta d'avoir trouvé contre ses oppressions de poitrine fut à Montrouge. Le duc de la Vallière (2), qui en était le seigneur, et qui se croyait un génie parce qu'il était possédé de la bibliomanie et avait rassemblé les livres les plus précieux dans une bibliothèque choisie, enchanté de se pouvoir dire l'ami d'un bel esprit, lui procura dans cette habitation tous les agréments imaginables, tant pour la chasse, que l'abbé aimait à la fureur, que pour la bonne chère, dont il faisait tout autant de cas. C'est des séjours fréquents de l'abbé dans ce lieu (3) que Voltaire avait pris pour texte de

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 424.

(2) Louis-César La Baume Le Blanc, duc de La Vallière, né à Paris en 1708, mort le 16 novembre 1780. Il fut l'ami et le correspondant de Voltaire. Le catalogue de sa collection de livres, dont une grande partie figure à la Bibliothèque de l'Arsenal, a été publié par Guillaume de Bure et Van Praët (1783, 3 vol. in-8°) et par Nyon (1786, 6 vol. in-8°).

(3) On sait, grâce à J. Delort, que la maison du duc de La Vallière, à Montrouge, appartint, en 1821, à Amaury Duval, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ne plus le nommer que l'évêque de Montrouge, comme on peut le voir dans sa correspondance (1).

Mais soit que l'abbé se crût humilié qu'on le soupçonnât d'être protégé par le duc de la Vallière, soit que celui-ci voulût, et certes bien à tort, jouer un peu trop le rôle de Mécène, soit que la versatilité innée de l'abbé de Voisenon le dégoûtât de cette habitude, ils commencèrent insensiblement à se refroidir, et à se voir beaucoup moins fréquemment, jusqu'à ce qu'un coup d'éclat décidât une sorte de rupture.

Voici quelle en fut l'occasion. Le duc de la Vallière, affamé d'éloges, qu'apparemment il n'avait pu se procurer nulle part, consulta un jour l'abbé de Voisenon sur une romance que lui, duc de la Vallière, disait avoir composée dans un moment d'enthousiasme poétique. L'abbé écouta patiemment sans avoir l'air d'être ravi de cette belle production de génie. L'autre, outré de ne point recevoir le tribut auquel il s'était attendu, reprocha avec aigreur à l'abbé de ne jamais trouver bons les vers de personne, et le somma de s'expliquer catégoriquement sur ce qu'il jugeait de répréhensible dans ce qu'il regardait, lui, comme une espèce de chef-d'œuvre, marqué, ajoutait-il, au coin du meilleur ton et du meilleur goût. L'abbé avait beau se défendre, nouvelles instances de la part du duc. Pressé à la fin de se prononcer, sans barguigner : « Vous le voulez absolument, dit l'abbé, eh bien ! votre romance est détestable. — Comment détestable ? tout le monde l'a trouvée délicieuse ! — Tant pis pour tout le monde ; mais cela ne me fera pas changer d'avis. » Et le duc de se répandre en invectives, jusqu'à ce que l'abbé, fatigué de ce dialogue, fermât la bouche au duc, en lui disant : « Parbleu, monsieur le Duc, vous êtes aussi par trop tyrannique de ne pas vouloir me laisser mon avis sur cette romance. J'ai le droit d'en dire ce que j'en pense, sans offenser personne, puisqu'elle est de moi. J'eus le malheur de la faire il y a une quinzaine d'années, et je la trouvai si mauvaise que je me donnai bien de garde de m'en vanter. Je comptais bien qu'elle ne verrait jamais le jour (2), et c'est moi qui suis en droit de me plaindre de vous,

(1) Voyez, dans la *Correspondance de Voltaire* (éd. Moland) les lettres à Voisenon datées de mai 1758, des 28 octobre 1765, 19 octobre 1767 et 19 novembre 1773. On peut lire ces épîtres dans les *Œuvres complètes* de l'abbé, t. III, pages 301 et ss.

(2) Il s'agit ici de la pièce intitulée : *Les Amours infortunés du comte de Com-*

pour avoir eu le mauvais procédé de la tirer de la poussière où elle aurait dû rester éternellement ensevelie. » A partir de ce jour-là, ils ne se virent plus que politiquement, et on ne peut plus rarement.

L'abbé n'eut pas de peine à se consoler de cette scission ; son peu de ténacité dans ses goûts et dans ses attachements, si nous en exceptons la Favart, ne lui permettait d'être affecté ni vivement, ni longuement. Tout sentiment profond était incompatible avec sa légèreté ; aussi le payait-on en même monnaie, et il était assez équitable pour ne pas exiger des hommes plus qu'il ne mettait du sien avec eux. Comme ses grands frais étaient en amabilité, c'était assez là où se bornait le retour qu'il attendait d'eux, et souvent il se plaignait avec humeur de placer fréquemment à fonds perdus.

Mme de Pompadour, qui n'avait pas placé ses appas à ce taux-là, distingua toujours particulièrement l'abbé de Voisenon dans la classe des gens de lettres. Il ne lui demandait pas sa protection, et quelque disposée qu'elle fût à l'accorder, c'était toujours un grand titre auprès d'elle, dans la passe où elle se trouvait, que de n'en avoir pas besoin. Elle avait souvent recours à lui lorsqu'elle avait besoin de petits vers pour accompagner différents cadeaux qu'elle faisait (1). Il redoutait ces ouvrages de commande, et néanmoins il y mettait toujours tout l'agrément dont peuvent être susceptibles ces sujets arides par eux-mêmes, et encore bien davantage lorsque l'on est obligé de parler pour un autre. J'ai vu d'elle des lettres charmantes où elle le remerciait de sa complaisance avec une aménité qui l'assurait d'avance qu'elle ne la mettrait jamais sans succès à de nouvelles épreuves. Ce fut à sa sollicitation qu'il composa son conte de *Misapouf* (2). Elle lui en avait

minge. On la trouvera dans les *Œuvres complètes* (t. III, p. 437), où elle est accompagnée de la note suivante de l'éditeur : « Cette romance parut d'abord sous le nom de M. de la Vallière ; elle est de M. l'abbé de Voisenon, qui l'a corrigée depuis. » On l'a parfois attribuée à Moncrif.

(1) Voisenon lui adressa, de plus, une foule de pièces légères, où la galanterie le dispute au désir de flatter. La plupart se peuvent lire dans les *Œuvres complètes* (t. III, pp. 335, 354, 365, 373, 374, 383 et 399). Nous trouvons ce qui suit dans *les Mémoires secrets* (5 janvier 1762) : « On se communique sous le manteau de petits vers polissons de M. l'abbé de Voisenon à Mme la marquise de Pompadour. Ils ont été présentés au nom de M. le maréchal prince de Soubise, qui avait fait présent à cette dame d'un anneau de diamants. Ces agréables ordures ont plu infiniment à la Cour, et tirent encore un plus grand mérite du mystère avec lequel cela se communique. »

(2) *Le Sultan Misapouf et la princesse Grisemine ou les Métamorphoses* (*Œuvres complètes*, t. V, pp. V-X, 1 à 71). « Vous trouverez sans doute que ce

demandé un qui fût un peu gai, et assurément il a bien rempli l'intention, car il est difficile d'en trouver un qui réunisse mieux les conditions qu'on lui avait imposées.

Lié de tous temps avec le cardinal de Bernis, et fort anciennement avec le prince de Soubise, il se trouvait tout naturellement porté auprès de Mme de Pompadour. Ce doit être aussi à ces différents rapprochements qu'il faut rapporter les commencements de son intimité avec le duc de Choiseul : intimité qui lui procura si longtemps les plus grands agréments, dont tout autre que lui aurait pu tirer parti pour sa famille, et dont il s'est si honteusement dégagé, comme on le verra par la suite.

Comblé d'attentions, dans cette maison, d'égards, de petits soins, de bontés, car c'est le mot propre, il accompagna, en 1761, la duchesse de Choiseul aux eaux de Cauterets (1). J'aime beaucoup que Mme la comtesse de Turpin cite ce travail de sa vie, comme un trait de générosité de sa part, et fasse singulièrement valoir ce prétendu sacrifice. On affaiblit le degré de créance que le lecteur se sentirait disposé à avoir pour les faits les plus intéressants, en donnant ainsi un degré d'importance aux choses les plus simples, et en mettant sur le compte de la magnanimité, de la délicatesse de son héros, des procédés auxquels, lorsqu'on s'avise de les approfondir, on ne trouve que des motifs d'intérêt personnel. Or, il n'y en eut jamais que de cette espèce dans la démarche de l'abbé de Voisenon. Sa santé et son amour-propre la lui dictaient également. Les eaux de Cauterets, indiquées de tout temps pour les maladies de poitrine, devenaient le seul spécifique qui pût non pas le guérir, puisque son état était incurable, mais du moins lui

conte est un peu libre — écrit ironiquement Voisenon dans son *Discours préliminaire*. — Je le pense moi-même; mais ce genre de conte étant aujourd'hui à la mode, je profite du moment, bien persuadé qu'on reviendra de ce mauvais goût, et qu'on préférera bientôt la vertu outrée de nos anciennes héroïnes de romans à la facilité de celles qu'on introduit dans nos romans modernes. Il en est de ces sortes d'ouvrages comme des tragédies, qui ne sont pas faites pour être le tableau du siècle où l'on vit. Elles doivent peindre les hommes tels qu'ils doivent être, et non tels qu'ils sont. Ainsi ces contes peu modestes, où l'on ne se donne pas souvent la peine de mettre une gaze légère aux discours les plus libres, et où l'on voit à chaque page des jouissances finies et manquées, passeront, à coup sûr, de mode avant qu'il soit peu... »

(1) Ce voyage eut lieu entre les premiers jours de juin et la fin de septembre 1761. Voyez la piquante correspondance adressée par Voisenon à Favart et à Mme Favart, dans les *Mémoires de C.-S. Favart*, III, pp. 121 à 193. La duchesse de Choiseul accompagnait sa belle-sœur, la comtesse de Stainville, à peine remise d'une longue coqueluche.

apporter quelque soulagement. Voilà donc, quant à la première, et quant à la seconde, comment il jouissait des hommages que l'on rendait sur la route, et pendant le séjour des eaux, à la femme d'un ministre qui avait la confiance et la faveur de son maître, et prenait bien sa bonne part de la considération qu'on lui portait, et des agréments que chacun s'efforçait de réunir autour d'elle. Il disait à qui voulait l'entendre n'avoir jamais fait un voyage aussi délicieux (1). Au reste, il avait déjà touché d'avance les émoluments de sa condescendance, à supposer, ce qui n'est pas vrai, qu'il en fût entré un peu de sa part. Et le duc de Choiseul, pour acquitter une partie de la dette de la Duchesse, donna à l'abbé un assez bon coup d'épaule, pour sa nomination à la place laissée vacante à l'Académie française, par la mort de Crébillon, en 1762.

Il composa son discours de réception au château de Voisenon (2).

C'était à coup sûr le premier discours académique qui ait été composé dans ce lieu, où l'idiome de cette illustre compagnie ne fut jamais l'idiome dominant. Il n'y a pas d'apparence que, pour exalter son imagination, et se guinder à la hauteur du sujet, il ait cru avoir besoin d'évoquer les mânes de ses pères.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il eut achevé, se rappelant que

(1) Mme de Turpin de Crissé, dans son *Précis historique de la Vie de M. l'abbé de Voisenon*, s'explique tout autrement sur ce voyage. « Dans le temps où il était le plus tourmenté par son asthme, dit-elle, Mme la duchesse de Choiseul, qui ignorait son état, lui proposa de l'accompagner aux eaux de Cotterets (*sic*) : il cacha son mal le mieux qu'il put, partit et passa quatre mois à Cotterets pendant lesquels il souffrit des oppressions continuelles sans se plaindre, et eut des crachements de sang plus fréquents, effet de la vivacité de l'air du pays. » Ajoutons que les maux de notre abbé ne vinrent pas tant de son séjour prolongé dans le midi que du déplorable régime que lui imposait sa gloutonnerie. Ne se flattait-il pas, dans ses lettres à Mme Favart, de se gonfler de pâtisserie au point d'en crever, d'indigestion ? Veut-on d'ailleurs se faire une idée du régime auquel Voisenon se soumettait en temps normal ? Qu'on lise les notes suivantes, qu'il prit lui-même la peine de rédiger, et que J. Delort a insérées dans : *Mes voyages aux environs de Paris*, t. II. C'est l'abbé de Voisenon qui parle : « Il se lève à sept heures et demie du matin, prend aussitôt trois tasses de petite sauge de Provence, à 10 heures une tasse de chocolat, à 11 heures une tasse de café, dîne à une heure et mange les ragoûts les plus piquants. Il boit un demi-verre de scuba, ensuite du café, à cinq heures trois tasses de véronique et un verre d'eau des six graines, à neuf heures deux œufs frais, du ratafia, une tasse de chocolat, à 11 heures une tasse de café, quelquefois du kermès, du souffre lavé ou différents opiats, et quelquefois du lilium : à ses repas, des anchois, des huîtres vertes et du vin de Chipre avec des fruits à l'eau-de-vie. »

(2) Voyez les *Mémoires secrets* (I, p. 172, 15 décembre 1762) : « Cet abbé [de Voisenon], trop célèbre, trop fêté à Paris, va se renfermer dans son abbaye pour travailler à son discours. Il a demandé trois jours pour cet important ouvrage. Toute la cour doit se trouver à cette cérémonie, et surtout les femmes les plus élégantes. »

Molière quelquefois consultait sa servante,

il assembla dans le salon toute la compagnie, et jusqu'aux femmes de chambre et aux valets. Cette lecture eut l'air de produire un grand effet, et fit pressentir à l'abbé de Voisenon un succès décidé, lorsqu'il serait prononcé devant un auditoire plus nombreux, et peut-être un peu mieux assorti. Le comte de Voisenon, qui ne revenait pas de voir un homme de son nom siéger au milieu des Quarante, fit comme le baron de Vieux-Bois dans *la Fausse Agnès*, lequel, quand il entendait dire ou lire quelque chose qu'il ne comprenait pas, ne pouvait pas s'empêcher de le trouver superbe. Sa femme, plus en état d'en juger, enrageait sa vie de penser que son beau-frère serait applaudi.

Ses deux filles croyaient que c'était de l'hébreu. Le reste des assistants, parents ou amis, en accrochait ce qu'il pouvait. Au milieu de tout cela, le discours, qui, effectivement, avait une tournure neuve, fit sensation, et l'objet de l'abbé fut rempli (1).

Le jour de sa réception, un des membres de l'Académie, c'était le duc de Fleury (2), si je ne me trompe, ou quelque seigneur de cette force, lui dit : « L'abbé, jusqu'à ce jour nous n'avons eu de vous que des fleurs, nous espérons bien par la suite en avoir quelques fruits. » L'abbé, un peu piqué, lui répondit : « Il y a telle personne, monsieur le Duc, dont on n'a jamais eu ni l'un ni l'autre. » Avec une épigramme, il se tirait toujours d'affaire, et même dans les circonstances les plus épineuses, c'était, à son gré s'en tirer à merveille. D'ailleurs il était dans sa nature de ne jamais s'en refuser lorsqu'elle se présentait. Il nous en accablait souvent à Voisenon, où il

(1) Voisenon avait été élu au fauteuil laissé vacant par la mort de Crébillon, le 4 décembre 1763. Sa réception se fit le 22 janvier suivant. On lit dans les *Mémoires secrets* (I, p. 185) : « Aujourd'hui s'est faite la réception de M. l'abbé Voisenon, avec toute l'affluence qu'on devait attendre. Son discours était plein d'esprit, quelquefois précieux, plus poétique qu'oratoire, les images vives, brillantes, mais peu neuves. Il a traité de la façon la plus agréable les avantages réciproques que les grands et les gens de lettres ont trouvés à se rencontrer ensemble.

« La réponse de M. le duc de Saint-Aignan était celle d'un grand seigneur, simple, noble, et plus dans le vrai genre ; il a fait, ainsi qu'il convenait, l'éloge de M. le duc de Nivernois, qu'il remplaçait dans ce moment-là. »

(2) Le mot est du duc de Saint-Aignan, mais il n'eut pas le tour agressif qu'on lui prête ici. Le duc, — rapporte Grimm, — pour ne pas gâter l'abbé de Voisenon par ses éloges, ajouta ce correctif à son discours de réception : « Non que les agréments de votre production eussent suffi pour nous déterminer [à vous accueillir parmi nous], mais parce que nous nous sommes flattés que désormais les fruits l'emporteraient sur les fleurs. »

venait régulièrement passer la fin du mois de décembre. Il s'y passait des scènes véritablement plaisantes que je voudrais pouvoir me rappeler. Il est vrai de dire que la bonhomie de son frère, la simplicité de l'aînée de ses filles, le peu de connaissance des amis de la maison, la bêtise de ses moines (1) fournissaient toujours une ample matière. Cette nièce dont je parle, la meilleure et la plus vertueuse de toutes les créatures, regardait son oncle comme un Père de l'Eglise, et ne pouvait guère lui parler que de son couvent, où elle passait dix mois de l'année, trop heureuse d'être éloignée ce temps-là de sa mère, avec laquelle personne ne pouvait vivre. L'abbé se divertissait infiniment à lui faire raconter les histoires de toutes ces bonnes sœurs, toutes leurs momeries, toutes leurs petitesses,et s'escrimait à cœur joie sur la Mère de la Conception, sur la Mère des Anges, sur les pratiques et les usages de la maison : « A propos d'usages, lui dit-elle, mon oncle, il y en a un bien singulier dans notre abbaye, dont madame l'abbesse n'a jamais su nous dire la raison, mais qui s'observe toujours bien scrupuleusement. — Voyons, ma nièce, peut-être pourrai-je la trouver. — Mon oncle, c'est que quand il meurt une religieuse, sur-le-champ, on renverse tous les pots et toutes les cruches de la maison. Pourquoi cela, je vous prie ? — Rien de plus simple, ma nièce, c'est de peur que les âmes ne rentrent d'où elles viennent de sortir. »

Cette digne fille,ne se sentant pas faite pour le monde,avait annoncé qu'elle voulait se faire religieuse, et avait déjà refusé plusieurs partis assez bons qui s'étaient présentés. L'abbé,qui avait éprouvé par lui-même combien le vœu de chasteté était difficile à garder, s'opposa à ce qu'elle prît le voile, avant d'avoir atteint au moins sa vingt-cinquième année. Il ne se passait pas de jours qu'il ne travaillât de toutes ses forces à la dissuader d'un parti dont il prétendait qu'elle se repentirait trop. Un certain soir qu'il avait redoublé ses efforts pour l'ébranler, elle lui dit que sa vocation était irrévocablement décidée ; que saint Louis, son patron, lui était apparu dans je ne sais quelle chapelle, et qu'elle lui avait donné sa parole de se consacrer au cloître. Là-dessus,grandes questions de la part de

(1) « J'ai la visite de mes moines, écrit de Voisenon même, à Mme Favart, notre galant abbé; il y en avait un très sourd qui est mort; mais ceux qui entendent et qui ne comprennent point sont restés. » (*Mémoires et Correspondances de C. S. Favart*, III p. 196, lettre datée d'avril 1769.)

l'abbé sur la manière dont le saint s'était énoncé, sur sa tournure, son costume, sur l'heure et la durée de la conversation. Des tas de naïvetés, des balourdises même étaient les seules réponses qu'en pouvait tirer l'abbé, qui avait toutes les peines du monde à garder son sérieux : « Mais, au moins, ma nièce, tu me diras bien si saint Louis était en corps ou en esprit. — En esprit, mon oncle, j'en suis très sûre. — Cela devait être, ma nièce, il venait de faire écrire pour le tien. »

Dans ces longues soirées d'hiver, où l'on ne peut jouer éternellement, chacun s'évertuait de son mieux pour soutenir la conversation, d'autant plus qu'on n'osait point lire, de peur de chagriner le comte de Voisenon, qui avait pour tout ce qui s'appelle lectures une aversion insurmontable. Mais pour dédommager la compagnie de cette privation qu'il lui imposait, pendant que l'abbé disait son bréviaire au coin du feu, et pour amuser ses filles, il jouait quelquefois des gobelets. Ces jours-là étaient les grands plaisirs; et le bonhomme, pour montrer à ses enfants ce qu'il savait faire, déployait toute son éloquence, en étalant sa marchandise qu'il débitait avec une emphase vraiment comique, ce qui réjouissait infiniment l'abbé, d'autant que, dans ces circonstances, son frère se piquait d'avoir très fort la parole à la main. Un jour qu'il était dans la force de sa composition plus qu'à l'ordinaire, sa fille le pria de lui apprendre un de ses tours, qui consistait à augmenter ou à diminuer à volonté le nombre de jetons que quelqu'un tenait bien serrés dans sa main, et cela sans que la main s'ouvrît. Le comte pérora longtemps pour enseigner à sa fille le calcul de cet escamotage, et quand il la crut bien documentée : « Voyons, continua-t-il, si vous m'avez bien compris, et si vous êtes en état d'exécuter; prenez ces jetons, et commencez à opérer, c'est à moi que vous allez avoir affaire. Vous me direz donc pour débuter : Mon père, combien voulez-vous de jetons?... ou bien, vous me direz : *Monsieur*, si je ne suis pas votre père. »

Ce : « Vous me direz : *Monsieur*, si je ne suis pas votre père » frappa tellement l'abbé, qui ne s'attendait pas à pareille chute, qu'après s'être permis sur cette grotesque phrase toutes les plaisanteries imaginables, il en pensa suffoquer de rire, et en eut, la nuit suivante, une attaque d'asthme des plus violentes.

Pour s'achever, il eut le lendemain un assaut qui ne cédait pas à celui du jour précédent. C'était la veille du jour de l'an, je ne l'oublierai jamais. Entre autres gens instruits qui se trouvaient à Voisenon, était le marquis de Visé (1), alors capitaine, et depuis lieutenant-colonel des gardes françaises; Visé donc, après avoir ruminé longtemps, dit à l'abbé du ton le plus sérieux : « Ecoute, mon cher abbé, tu es un habile homme, toi; tu as beaucoup étudié; ce n'est pas, moi, par où je brille. Je te dirai donc, ici où nous sommes entre gens sérieux, que je suis tous les ans tourmenté du besoin de faire une question à laquelle tout le monde n'est pas en état de répondre.— Eh bien, mon petit poulet, fais-la avec confiance; j'aime à te voir cette noble émulation de t'instruire; tu t'y prends un peu tard, à la vérité; mais mieux vaut tard que jamais; ton éducation ne m'en fera que plus d'honneur. — Je te crois bien, mais au moins ne va pas te moquer de moi. — Oh ! vraiment, je n'ai garde, ceci me paraît du sérieux. Allons, dis-moi ton affaire. — Eh bien donc, c'est demain la circoncision, n'est-ce-pas? Je l'ai lu dans mon almanach. — Qui est-ce qui te soutient le contraire? — Personne, assurément, mais ce que je voudrais savoir, c'est lequel des deux on a circoncis ce jour-là, de la Vierge, ou du bon Dieu? — Oh ! par ma foi, mon ami, je ne t'ai jamais regardé comme un docteur, mais je ne te croyais pas de cette force. Comment tu en es encore là, à ton âge? Parbleu, on a bien fait de te mettre dans les gardes françaises, tu as des droits pour en devenir lieutenant-colonel; c'est la chambre des comptes du militaire; tu t'y trouves dans ton élément. » Là-dessus tout le monde de rire à gorge déployée, et Visé, qui était brutal comme un cheval

(1) Entré au régiment des gardes en 1719, le marquis de Visé devint lieutenant-général en 1762 et commandeur de Saint-Louis en 1772. Il avait plus de soixante-cinq ans de service lorsqu'il prit sa retraite en 1785 Son père, ancien gouverneur de Longwy, était frère de Jean Donneau de Vizé, fondateur du *Mercure Galant*. On trouvera une foule d'anecdotes plaisantes sur ce personnage dans les *Mémoires* du comte Durfort de Cheverny (I,pp. 477 et suivantes). « D'une belle figure, quoique un peu gros, — écrit son ami Durfort, — M. de Vizé était d'une force et d'une santé singulières. Sans grande élocution, sans aucune instruction, sans grand esprit, mais bon, franc et loyal, il allait beaucoup dans les sociétés de robe et y était aimé et estimé. Il avait le mérite d'exécuter toutes les choses extraordinaires, soit qu'on les lui proposât, soit qu'il les eût entendu raconter. Il était tellement ignorant qu'un jour, dans la conversation, on dit qu'il y avait quelque chose de beau à voir à Bordeaux : c'était la salle de spectacle bâtie par Louis XIV ; il devait partir pour le régiment qui marchait à Wesel, et il me demanda sérieusement s'il ne ferait pas bien de passer par Bordeaux, pensant que cela ne le détournerait pas beaucoup... »

de carrosse, de se fâcher, au point de vouloir étrangler l'abbé, qui ne savait trop s'il mourrait de rire ou de frayeur. Jamais on ne vit une scène pareille. Elle se prolongea fort longtemps, et Visé, corrigé de faire des questions, fut se coucher et est mort trente ans après, sans jamais avoir su qui est-ce qui avait été circoncis de la Mère ou du Fils.

Mais reprenons le fil des événements au terme desquels je n'arriverai jamais si je m'amuse chemin faisant à raconter tous les fagots qui me reviennent à la tête. J'en étais, si je ne me trompe, à la réception de l'abbé à l'Académie. Mme la comtesse de Turpin de Crissé, toujours exaltée quand il est question de l'abbé de Voisenon, s'imagine sans doute que, quand on a une fois le pied à l'Académie, on y reçoit de ce moment-là, par infusion, ou je ne sais par quel autre moyen surnaturel, tous les talents, toutes les facultés, et une aptitude incontestable à tout, car son cher abbé n'y est pas plutôt intronisé qu'elle le croit destiné, *ipso facto*, aux premières ambassades dans les cours étrangères et, à l'en croire, M. de Choiseul n'a rien de plus pressé que de lui en proposer une de ce genre (1). L'abbé de Voisenon, que l'on appelait à Paris le Confesseur du Théâtre Italien (2), ambassadeur ! Cela est aussi par trop fort. Certes, si jamais homme dans l'univers fut peu propre à ces importantes missions qui demandent au moins de la dignité, c'était bien lui. Et M. le duc de Choiseul était trop connaisseur en hommes pour lui en confier une, même des plus subalternes. Ce ministre aimait l'abbé de Voisenon parce que celui-ci l'amusait. Et toutes les fois que quelqu'un nous amuse, nous songeons bien plus à le fixer auprès de nous pour en jouir que nous ne cherchons à l'en éloigner. Cette manière de procéder tient à la nature du cœur humain, surtout chez les grands qui s'aiment exclusivement à tout. D'ailleurs, si vous en croyez Mme de Turpin, Louis XV faisait grand cas de Voisenon, qui n'en disait pas les raisons, soit qu'il ne les connût pas, soit qu'il ne crût pas de son honneur de les révéler. Louis XV ne pouvait pas le souffrir. Et cet éloignement était tel, lui ai-je entendu dire à lui-même, que, lorsque, étant directeur de l'Académie il se trouvait dans le cas, ou de le com-

(1) *Précis histor. de la vie de M. l'abbé de Voisenon*, I, pp. XIV-XV.
(2) Non seulement le confesseur, mais encore l'archevêque de la Comédie italienne. Voyez le *Journal historique de Collé*, III, p. 302.

plimenter, ou de lui présenter quelque pièce, ce monarque ne pouvait s'empêcher de montrer sa répugnance, qui était remarquée par tout le monde. Ce ne fut donc pas ce Prince qui chargea l'abbé de Voisenon de la rédaction d'aucun ouvrage. La vérité est que le duc de Choiseul, qui savait l'abbé fort dérangé, voulut trouver une occasion de l'obliger, et lui fit avoir une pension de huit mille francs sur les Affaires étrangères, sous prétexte d'une récompense due à un travail dont il l'avait chargé, et qui, par là, se trouvait très généreusement payé. Or quelle était cette espèce de travail? C'est ce que je vais dire. Il existait, dans les dépôts du ministère, trente-trois volumes in-folio, manuscrits, des Mémoires du duc de Saint-Simon. Vouloir compulser cette volumineuse et indigeste compilation, pour y trouver quelques faits intéressants, et parfois nécessaires à connaître, c'était chercher des perles dans le fumier d'Ennius. Or, pour éviter des peines et des recherches incroyables qui emportaient nécessairement un temps précieux, le ministre confia les trente-trois volumes à l'abbé de Voisenon, qui réduisit à six petits volumes in-quarto (1) ce qui se trouvait soit de plus intéressant, soit de plus piquant dans la masse immense de faits et d'anedoctes, pas toujours très exacts, entassée toujours avec partialité par ce seigneur caustique de la vieille cour. L'abbé avait chez lui des copistes affidés, payés par le gouvernement, qui transcrivaient ce qu'il leur dictait, sans rien changer au style dur et humoreux (*sic*) de l'auteur. Il ne lui en coûta donc que l'ennui de lire la totalité des trente-trois volumes et d'en choisir ce qui lui en paraissait le plus remarquable.

On avait préalablement exigé sa parole que rien de son travail ne transpirerait dans le public. Je suis moralement et physiquement convaincu qu'il ne l'a point faussée; nous avons cependant vu imprimer, il y a une quinzaine d'années environ, trois mauvais volumes in-octavo des Mémoires du duc de Saint-Simon (2). Il n'y a pas d'apparence que ce fût par ordre des ministres qui ont succédé à M. de Choiseul. D'ou vient donc

(1) Non pas six, mais neuf volumes, recopiés ensuite en 3 volumes in-folio (Archives du ministère des Affaires étrangères, France 231 à 239) : *Anecdotes historiques extraites des Mémoires de M. le duc de Saint-Simon* (1688-1723), par l'abbé de Voisenon (première rédaction), copie du XVIII^e^ siècle, 2 vol. in-4°; *les mêmes*; 131 à 133, copie du XVIII^e^ siècle, 3 volumes, avec une table au tome III.

(2) Voyez à ce sujet le livre d'Armand Baschet : *le Duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits* (1874), pp. 231 et ss.

l'infidélité ? C'est ce que j'ignore, mais toujours en ai-je indiqué la source.

Mais puisque je suis ici sur le chapitre des infidélités littéraires, j'en reprocherai à Mme de Turpin deux qui méritent bien d'être relevées dans l'édition qu'elle a donnée des œuvres de l'abbé de Voisenon, d'autant qu'en cela elle a manifestement manqué, et qu'elle a été contre les intentions de son ami.

La première pour y avoir inséré quelques fragments détachés, et incohérents, relatifs au traité d'Utrecht, c'est-à-dire aux négociations qui l'ont précédé, aux affaires d'Angleterre sous la reine Anne, au ministère de Colbert, toutes pièces assez informes, dont elle a trouvé les brouillons épars dans les papiers de l'abbé, et qui n'étaient pas non plus destinés à voir le jour, puisque c'étaient les éléments d'un travail de confiance entrepris pour l'utilité particulière du ministre, qui lui avait également demandé le secret (1). Ajoutez à cela que ces morceaux sont écrits en style épigrammatique, remplis de pointes et d'antithèses, enfin d'un ton qui ne comporte ni la majesté, ni la dignité de l'histoire. Mme de Turpin part de là pour se lamenter de ce que l'abbé n'a point été nommé historiographe de France. Voltaire dit quelque part qu'il faudrait que l'histoire fût écrite par des philosophes. La manie dont ils l'ont traitée nous a un peu corrigés de la manière de la leur confier. Peut-être y aurait-il moins de danger à ce qu'elle fût écrite par des bouffons, et alors l'abbé de Voisenon aurait pu jouer un grand rôle parmi les historiens.

De cette première infidélité il n'a résulté aucun lustre pour l'abbé de Voisenon. La seconde lui a fait un mal beaucoup plus réel, en occasionnant un déchaînement universel contre sa mémoire. Je veux parler d'une notice sur des gens de lettres (2) dont plusieurs vivaient encore, lorsque les œuvres de l'abbé de Voisenon, parmi lesquelles elle se trouve, furent imprimées.

(1) *Œuvres complètes*, t. IV, pp. 185 et ss. *Fragments sur l'histoire, la guerre et le commerce.*

(2) Il s'agit ici des *Anecdotes littéraires, historiques et critiques sur les auteurs les plus connus*, publiées pour la première fois, en 1781, dans l'édition des *Œuvres complètes* (t. IV, pp. 1-181). La hardiesse de certaines opinions, touchant des contemporains, tels les Editeurs de l'Encyclopédie, l'abbé de Polignac, Gresset, Marmontel, le chevalier de Mouhy, Diderot, le roi de Prusse et Voltaire, nécessita des cartons aux pages 21, 22, 31, 71, 73, 151, 175, 179 et 181. Ajoutons que cet ouvrage a été réimprimé, sans aucune suppression, par les soins du bibliophile Jacob (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1880, in-12).

La duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul (1), avait prié de confiance l'abbé de lui faire, à ses moments perdus, un catalogue raisonné des livres de sa bibliothèque. L'abbé trouva plaisant, au lieu de faire un extrait des ouvrages qui la formaient, de donner son avis sur leurs auteurs, et de le donner toujours dans la manière épigrammatique, qui était son cachet ordinaire. J'entrai un matin chez lui, comme il était occupé à cette besogne; il m'en donna quelques articles à lire, et je lui dis qu'une pareille notice ne pourrait pas manquer d'être très piquante et de réussir dans le public. — « J'en suis bien persuadé, me répond-il, tout ouvrage marqué au coin de la malignité est toujours assuré du succès. Mais je me donnerai bien garde que celui-ci voie jamais le jour. Je ne veux pas être lapidé de mon vivant, ni traîné sur la claie après ma mort, ce qui arriverait infailliblement, s'il paraissait jamais. » Là-dessus, il me raconta que ce travail de sa part n'avait pour but que d'obliger et d'amuser Mme de Grammont, qui l'en avait prié, en lui promettant authentiquement de ne jamais le communiquer à personne.

L'abbé ménageait singulièrement cette femme altière : d'abord parce qu'elle était méchante, qu'elle influençait beaucoup le duc de Choiseul, son frère (2), et, en dernier lieu, parce qu'il avait besoin d'elle auprès de l'évêque d'Orléans, qui avait la feuille des Bénéfices (3). Il possédait depuis plus de vingt ans l'abbaye du Jard, dont tout autre que lui aurait, sans pressurer les fermiers, tiré sept à huit mille livres de rente; mais qui, par un marché saugrenu qu'il avait passé avec ses moines, lui en rapportait au plus deux mille, encore assez mal payées. Il désirait donc la remettre aux économats, moyennant une pension : il ne s'agissait plus que de

(1) Béatrice de Choiseul-Stainville, née à Lunéville en 1730, morte à Paris, sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794.

(2) Les contemporains, notamment le baron de Gleichen, Horace Walpole, le comte Durfort de Cheverny, etc., nous ont laissé un tableau assez peu flatté du caractère et des mœurs de cette femme hautaine, voire même des relations qu'elle entretint avec son frère. « M. le duc de Choiseul, écrit Lauzun (*Mémoires*, éd. de 1822, p. 5), avait une sœur chanoinesse de Remiremont, qui n'avait pour toute fortune que sa prébende, mais qui joignait à tous les agréments de son sexe le caractère d'un homme propre aux grandes choses et aux grandes intrigues; il la prit chez lui. Mlle de Choiseul était laide, mais de ces laideurs qui plaisent généralement : on pouvait avec raison l'appeler une femme *désirable*. Elle ne fut pas longtemps sans vouloir gouverner son frère, et vit bien que le plus sûr moyen de prendre de l'empire et d'empêcher celui d'une maîtresse était d'en faire son amant. »

(3) Monseigneur de Jarente, une des créatures du duc de Choiseul.

faire cette dernière. L'évêque d'Orléans, bien qu'aimé de l'abbé, était tenace, et il ne fallait rien moins que les vives sollicitations des Choiseul pour lui faire lâcher la main. Aussi pour leur complaire fit-il les choses de bonne grâce; il donna à l'abbé une pension de dix-mille francs (1) sur les économats, le jour que l'abbaye lui fut remise. Il est vrai que le cher évêque, avant la conclusion du marché, l'avait déjà, sans en rien dire à l'abbé, affermée sur le pied de douze mille.

Quelque temps après, la place d'envoyé de l'évêque Prince de Spire à la cour de France vint à vaquer, et le duc de Choiseul obtint du prélat allemand que l'abbé de Voisenon y fût nommé (2), ce qui lui valait mille écus par an, bien payés, ses entrées franches, et rien à faire.

Ce n'est pas là ce que dit Mme la comtesse de Turpin, qui s'extasie à perte d'haleine sur les grands et importants services que l'abbé rendit à son Prince. Il s'en fallait du tout que l'abbé en eût une idée aussi sublime. L'évêque de Spire, dans les longs intervalles de ses accès de folie, était peut-être, je ne dis pas le prince, mais le particulier d'Europe qui entendait le mieux les affaires. Il ne se remettait à personne du soin de rédiger ses mémoires et de discuter la partie contentieuse de ses intérêts. En conséquence, voyant qu'il avait à la cour de France un envoyé dont la familiarité avec un ministre puissant lui promettait des succès dans les discussions qu'il avait pour des parties de bois immenses qu'on lui disputait injustement en Alsace, et dont il n'avait pu jusqu'alors avoir rai-

(1) Huit mille livres seulement. Voyez les *Mémoires secrets*, à la date du 17 décembre 1766 : « M. l'abbé de Voisenon a remis son Abbaye du Jard et un petit Prieuré qu'il avait dans le diocèse de Chartres : on lui donne 8.000 livres de pension sur les économats, franches et quistes, et le roi se charge des réparations.»

(2) Non pas le duc de Choiseul, mais le duc d'Aiguillon, son successeur. Voisenon fut nommé en août 1771; la disgrâce de Choiseul eut lieu le 24 décembre 1770. On lit dans *les Mémoires secrets* (t. V, p. 289, 1er août 1771) : « Le sieur Prepaud, ministre de l'évêque de Spire à la cour de France, vient de mourir. Il est question de faire conférer cette place à l'abbé de Voisenon. Celui-ci avait deux mille écus de pension sur les affaires étrangères, que lui avaient ménagés les ducs de Choiseul et de Praslin. Il les a perdus à la disgrâce de ces deux ministres. Mais comme cet abbé, uniquement voué à l'amusement des grands seigneurs, n'épouse aucun parti, ne s'attache à personne et suit le vent de la faveur, il a profité de son accès auprès de M. le duc de Richelieu pour capter la bienveillance du nouveau ministre des Affaires étrangères; et M. le duc d'Aiguillon, pour lui assurer quelque chose de plus solide, cherche à le faire nommer, par l'évêque de Spire à la place que la mort du sieur Prépaud laisse vacante. C'est à l'occasion de son entrée future dans le corps diplomatique que M. Duclos, secrétaire de l'Académie Française, lui a dit ce joli mot si fin et si juste : « *Je vous félicite, mon cher confrère; vous allez donc enfin avoir un caractère.* »

son, il envoya à l'abbé de Voisenon des factums uniquement travaillés et écrits de sa main, où il répondait d'avance à toutes les objections que l'on pourrait lui faire, et aux difficultés que l'on pourrait élever contre l'authenticité de ses réclamations. L'abbé n'eut d'autre embarras que de présenter le travail du Prince, et d'en solliciter la réussite, qui fut, à la vérité, telle que le prince la désirait. Je ne vois donc pas quel si grand mérite il y eut de la part de l'envoyé qui, bien loin de s'en faire accroire sur ce point, disait hautement qu'en cent mille ans ni lui, ni aucun avocat ne seraient en état de présenter une affaire aussi compliquée avec autant de netteté, de clarté, et de précision (1).

On peut conclure d'après ce que je viens de dire que l'abbé de Voisenon jouissait d'une fort jolie fortune, d'autant qu'il avait en Normandie un excellent prieuré (2). Avec tout cela, il n'en était pas plus riche et se trouvait sans le sol. Il criait souvent misère; son frère, qui, de son côté, trouvait le secret de manger le fonds de cinquante mille livres de rente, lui reprochait, sans cesse, son dérangement et lui répétait qu'il ne concevait pas comment un abbé, un garçon qui n'avait point de maison, et qui touchait alors plus de trente-trois mille livres de rente en sacs, était toujours à court d'argent. L'abbé ne pouvait pas alléguer pour excuses les libéralités qu'il faisait à sa famille; car elles se bornaient à douze malheureux louis qu'il donnait tous les ans à son neveu, lequel en aurait reçu beaucoup davantage avec bien de la reconnaissance, car c'était un gaillard qui, dans ce temps-là, aurait mangé le diable. Mais le pauvre abbé était volé par tout le monde (3), et indépendamment de cela, cette maudite Favart était le vampire de sa bourse, comme elle l'était de son chétif individu. Cette créature l'avait ensorcelé ; je ne doute pas que dans l'intimité elle n'eût des talents particuliers bien faits pour captiver; mais

(1) On doit observer, cependant, que Voisenon, grâce à ses relations et à l'agrément de son esprit, fut d'un grand secours à son prince. Nous n'en voulons pour preuve que la lettre qu'il adressa, le 29 août 1774, au comte de Vergennes, alors ministre des Affaires étrangères. On trouvera cette épître familière dans l'ouvrage de J. Delort déjà cité : *Mes Voyages aux environs de Paris* (t. II, pp. 265 à 269).

(2) Le prieuré de la Bloutière, dans la Manche, actuellement canton de Villedieu. Nous avons vu qu'il l'avait resigné contre une pension en décembre 1766.

(3) Ajoutons qu'une partie des revenus de Voisenon passaient en générosités. « Peu de temps avant sa mort, écrit Mme Turpin de Crissé, il avait fait un contrat de six mille livres de capital, en faveur des pauvres de Voisenon. Il soutenait plusieurs familles indigentes, parmi lesquelles étaient des familles catholiques anglaises, que la persécution avait forcées de se réfugier en France. »

toujours n'était-ce pas celui d'écrire. Quand on fit l'inventaire des papiers de l'abbé de Voisenon, on y trouva une grosse liasse de lettres de cette femme, dont son neveu s'empara comme d'une collection précieuse; nous la parcourûmes ensemble. Non, je n'en reviens pas, je défie que la blanchisseuse du coin ait jamais fait partir pour son amoureux des lettres aussi mal torchées. Pas la queue d'une idée, pas même une seule tournure; et un style! et une écriture (1)! Nous en rougissions pour lui; et nous eûmes le bon procédé de les jeter au feu.

J'entendais dire qu'à cela près elle était fort aimable. J'ai eu l'occasion de la voir plusieurs fois, mais apparemment que je ne m'y connais pas, car elle ne m'aurait jamais séduit (2). L'intérieur de sa maison présentait le tableau d'un vrai ménage de bohême. La nappe y était mise toute la journée, et assez rarement renouvelée. On y mangeait tout le long du jour et à toute heure. On rencontrait assez souvent, dans l'appartement Favart, le mari, en redingote pisseuse et en bonnet de coton aussi noir que la cheminée. Mais on n'a rien vu, et l'on ne verra jamais rien qui approche de la figure d'une sœur de Favart qui vivait avec eux. C'était une vraie caricature. Elle a sûrement manqué aux grotesques qui ont exercé le burin de Callot.

Et toutes les figures qui se succédaient là, à la file! C'était cependant là qu'on était sûr de rencontrer l'abbé de Voisenon tous les soirs, après le spectacle, c'est-à-dire pendant les hivers (3), car comme Mme Favart avait eu la fantaisie

(1) Nous avons vu, dans les papiers de Favart, conservés à la Bibliothèque de l'Opéra (carton III, dossier 10), le brouillon autographe d'un texte de couplet obscène de Mme Favart, qui justifie pleinement ce que dit notre auteur.

(2) Elle n'avait pas séduit davantage Charles Collé. « Cette petite impure, lit-on dans le *Journal* de ce dernier, qui n'a pour tous talents que d'être une médiocre danseuse, mais une impudente créature, est la femme de Favart... Elle n'a pour le théâtre ni intelligence, ni habitude, en lui ôtant le chant et la danse; elle chante un vaudeville avec une indécence rebutante, et danse avec des mouvements lascifs et dégoûtants pour les gens qui ont le moins de délicatesse.»

(3) « Personne n'ignore, — écrit le comte de Lauraguais, — que Favart, sa femme et l'abbé de Voisenon vivaient en famille, et furent père de *Gertrude*, de *l'Anglais à Bordeaux*, sans compter d'autres enfants. Mais l'auteur de *la Chercheuse d'esprit* n'avait jamais cherché qu'à vivre. Il était cynique; et quoiqu'il eût du talent, il dédaignait toute espèce de réputation; c'était fort commode à l'abbé de Voisenon qui, précisément enchanté par Mme Favart, était parvenu à l'ensorceler, au point de lui faire adopter quelques-unes de ses idées, et tous ses scrupules, de manière que, lorsqu'on était devenu familier dans la maison, voici le plaisir que Mme Favart vous procurait. On allait le matin les voir; M. et Mme n'étaient point levés; on disait à la femme de chambre qu'on était attendu; elle vous ouvrait la porte: on les voyait couchés; l'abbé, un gros livre dans les mains. Eh! mon dieu! leur

d'une maison de campagne, on en acheta une charmante à l'entrée de la montagne de Belleville (1), et que l'on arrangea fort agréablement. L'abbé y passait régulièrement huit mois de l'année avec le tripot comique à qui elle appartenait par moitié. Il est bien clair que la Favart n'avait pu prendre sur ses épargnes les fonds nécessaires pour cette acquisition, qui tombait en totalité à la charge de l'abbé. Mais il fallait bien qu'il payât un peu cher l'espèce de despotisme qu'il exerçait dans ce ménage, les hommages qu'on lui vendait, l'encens dont il y était enivré à la journée. Les hommes les plus faibles aiment à dominer, ou à croire qu'ils dominent — car cela revient à peu près au même pour quiconque n'a pas un caractère décidément prononcé.

Quand on ne se sent pas assez d'énergie pour dominer dans le grand monde, ou avec ses égaux, on établit le centre de son empire dans quelque société borgne.

Belleville était donc la capitale des états de l'abbé ; il y régnait; tout le monde y était à ses genoux (2).

Cependant, celle aux pieds de laquelle il y déposait sa petite couronne, semblable à la Cunégonde de *Candide*, devenait laide, acariâtre, infirme. Tout en lui prodiguant ses soins, car c'est une justice qu'il faut lui rendre, l'abbé lui faisait des infidélités aussi fréquentes que peu délicates (3). Je crois que cette clause était entrée dans leur marché primitif, et que de ce côté-là ils n'eurent jamais rien à se reprocher de part ni d'autre. Enfin elle mourut à la suite d'une maladie tout à la fois longue et douloureuse (4).

disait-on, que faites-vous donc là ? La lecture, disait l'abbé. Oui, répliquait drôlement Mme Favart, nous disons notre bréviaire ; allons, l'abbé, il est tard, il faut se lever; continuez. Et l'abbé de continuer, et elle de répondre *Amen.* »

(1) Cette maison, avec ses dépendances, fut occupée longtemps par l'Orphelinat de la Chaussée de Ménilmontant, auquel la ville l'a rachetée, en 1864, au prix de 180.000 francs. Située rue de Ménilmontant n° 119, elle servait récemment encore d'école aux sœurs de Saint-Vincent de Paul.

(2) Les divers commensaux de Belleville étaient Lourdet de Santerre, le chansonnier Laujon, l'abbé Cosson, Laplace et l'auteur du *Bourru bienfaisant*, Goldoni.

(3) L'abbé de Voisenon a été considéré justement comme un homme à bonnes fortunes. On prétendait que dans sa jeunesse il avait été l'amant de Mlle Lemaure.

(4) Mme Favart mourut le 21 avril 1772. On trouvera un récit détaillé de sa fin, et son éloge, dans une notice publiée au début des *Mémoires et Correspondance de S. C. Favart*, I, pp. LXXIV-LXXXII. « Mme Favart, lit-on dans les *Mémoires secrets* (25 avril 1772), a enfin succombé à ses douleurs; ses amis ne l'ont point abandonnée jusqu'au dernier instant. Il faut distinguer entre eux M. Lourdet de Santerre et M. l'abbé de Voisenon... Depuis la mort du maréchal de Saxe, dont la passion avait commencé à rendre célèbre cette courtisane, qui suivait les armées, l'abbé vivait avec elle et mangeait tout son revenu dans la maison. Prêtre de son

L'abbé, que je parierais cent contre un s'être regardé comme trop heureux de s'en voir débarrassé, ne crut pas pouvoir se dispenser de jouer l'homme affligé, l'homme au désespoir. Il n'avait de sa vie su mettre de dignité à rien. Aussi, au lieu d'en mettre à son affliction, il n'y mit que de la publicité et de l'affectation ; et comme cela devait être, personne n'en fut touché, quoiqu'il pensât bien éterniser sa douleur en écrivant à Voltaire :

L'univers me semble en deuil,
Mon bonheur est dans le cercueil
De mon irréparable amie (1).

Le bon La Fontaine avait dit :

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.

Pour ne pas donner un démenti au fabuliste, l'abbé fit faire par Caffieri, sculpteur assez connu, un petit mausolée en marbre blanc (2), d'un fort bon genre, qui fut payé quatorze mille francs.

Ad quid Perditio hæc ?

Ce mausolée était toujours dans son appartement. A la mort de l'abbé, Santerre le revendiqua, comme en ayant payé moitié (3). Il était bien juste qu'ayant servi Mme Favart à pique-ni-

métier, libertin par habitude, et croyant par peur, il a fait tout ce qu'il fallait pour mettre devant Dieu l'âme de sa maîtresse. Comme elle tenait prodigieusement aux 15.000 livres de rentes que lui valait son état de comédienne, elle faisait difficulté d'acceder à la renonciation au théâtre que l'Eglise exigeait ; ce qui annonçait au moins de la bonne foi chez elle et une confiance inviolable à ne point se parjurer. Il s'est remué auprès des Gentilshommes de la Chambre pour qu'on lui fît accorder ses appointements en pension, même en cas de retraite. Cette faveur a rendu l'actrice libre et son salut n'a plus souffert de difficultés. »

(1) Cette pièce, adressée par Voisenon en réponse à une lettre et à l'envoi d'un poème intitulé : *Jean qui pleure et Jean qui rit*, de Voltaire (15 mai 1772), est accompagnée, dans les *Œuvres complètes* du galant abbé (III, pp. 311-313), de la note suivante : « J'étais attaché depuis vingt ans à Mme Favart : l'amitié la plus tendre nous unissait. Il est impossible d'être plus aimable, plus constamment gaie, d'avoir un esprit plus à soi, des idées aussi riantes, une âme aussi élevée et des talents aussi variés. Elle faisait la consolation de mes vieux jours ; elle était aussi essentielle qu'amusante. Elle plaçait sans cesse son enjouement entre la vieillesse et moi ; elle jouissait de la santé la plus fraîche ; moi, depuis cinquante années, mon tombeau est entr'ouvert. Elle n'avait que quarante-quatre ans, j'en ai soixante et quatre. Je me flattais qu'elle me fermerait les yeux, et j'ai fermé les siens. Chaque jour de ma vie n'est plus pour moi qu'un supplice continué. »

(2) Ce mausolée, dont on trouve la description dans les *Mémoires secrets* (t. XIII, p. 137) : *Lettres sur le Salon, depuis 1767 jusqu'en 1777*, est actuellement conservé au Musée du Louvre. Il porte la devise suivante qu'on peut attribuer à Voisenon :

Grâces, tendre Amitié, Talents, Favart n'est plus.

(3) Il y était autorisé par le texte même du testament de l'abbé de Voisenon : « Je laisse à mon bon amy, M. Lourdet de Santerre, maître des comptes, mon beau secrétaire qui sert de socle pour appuyer le monument en marbre blanc de Mme Favart ; lequel monument, après le decès de M. de Santerre, retournera à

que avec l'abbé il entrât pour quelque chose dans les honneurs funèbres. Que cela se soit ainsi passé, ou non, peu importe à l'univers. Ce qui importait à Santerre, c'était que le monument lui restât. Et le comte de Voisenon, pour qui un groupe de marbre, quelque précieux qu'il fût, n'avait pas autant d'appât qu'un bon fricandeau bien doré, consentit de bon cœur à renoncer à tous les droits qu'il aurait pu y avoir.

Mais si l'abbé de Voisenon ne parvint pas à prouver généralement que toute idée de bonheur s'était évanouie pour lui avec l'ombre de la Favart, on eut beaucoup moins de peine à acquérir la certitude que son honneur, et le degré d'estime quelconque que lui conservait encore le public venaient d'échouer du même coup qui avait renversé la haute fortune de M. le duc de Choiseul. Ce sont ici de ces cruelles et affligeantes vérités qu'on désirerait pouvoir ensevelir dans un éternel oubli. Malheureusement, le fait n'est que trop connu, et tous les efforts de M^me^ la comtesse de Turpin pour changer l'opinion publique sur cet article aboutissent seulement à confirmer qu'il est des circonstances dans lesquelles, en voulant justifier maladroitement ses amis, on ne fait que les inculper davantage, ou tout au moins que rappeler de tristes souvenirs qu'il serait beaucoup plus sage de laisser paisiblement s'oblitérer par le silence, et par le laps de temps.

Il m'en coûte peut-être plus qu'à un autre de l'avouer, mais il faut trancher le mot : l'abbé de Voisenon, à cette époque, se déshonora et se couvrit d'opprobre à la face d'Israël. Ce qu'il y eut en cela de plus fâcheux, de plus humiliant pour lui, c'est que ce fut bien gratuitement qu'à cette occasion il se vautra dans la fange. C'était un si beau moment pour acquérir la considération que, jusque-là, il n'avait jamais pu parvenir à estorquer ! Que lui en eût-il coûté, lors de l'exil de M. le duc de Choiseul, de se parer au moins de l'extérieur de la décence ? On n'exigeait pas qu'il s'arrachât les cheveux, qu'il se séquestrât de toute société ; c'eût été une pantalonnade. Mais l'on avait droit d'attendre qu'il payât, sinon en totalité, au moins par quelques acomptes, le tribut qu'il devait à l'amitié et à la reconnaissance. Les bons cœurs ne calculent pas ; ils se laissent communément aller aux premiers élans

M. Favart, comme nous en sommes convenus, M. de Santerre et moy (Cf. Th. Lhuillier : *A propos de Voisenon*, etc.).

d'un sentiment qui parfois les égare. Mais d'ordinaire les mauvais cœurs calculent, et mettent en démonstration souvent plus que les âmes sensibles qui concentrent leur douleur. Or, d'après cela, l'abbé de Voisenon pouvait faire un calcul bien simple : c'est qu'en se déclarant hautement l'ami d'un ministre disgracié, en s'honorant de partager ses malheurs, il ne risquait rien personnellement du côté des avantages pécuniaires, et qu'il gagnait tout dans l'esprit des gens honnêtes.

Des personnages marquants dans le monde bien autrement que lui, des courtisans décidés du nombre de ceux que l'on voit constamment tourner au vent de la faveur n'ont point abandonné le duc de Choiseul dans sa détresse. Ils ont même sollicité, comme une grâce, des permissions d'aller le voir et le consoler dans son exil. Nous avons bien vu dans cette Révolution M. Barthélemi, arrivant de Basle, pour venir siéger au Directoire, regarder comme un devoir sacré d'aller rendre ses hommages à la femme de ce même duc de Choiseul. L'abbé de Voisenon n'a pas même écrit une malheureuse lettre de compliment. Il a fui comme pestiféré quiconque faisait profession d'attachement pour cette famille dans le malheur. Enfin, il a poussé au plus loin le courage de la honte; au point même que, dans une fête donnée, je crois, par Mme la duchesse de Mazarin (1), peu de temps après la catastrophe du duc de Choiseul, on y chanta des couplets en l'honneur du chancelier Meaupou. Et il n'y eut qu'une voix pour en nommer l'abbé de Voisenon l'auteur. Il en reçut ce jour-là des compliments; il s'en est défendu depuis ; tous mauvais cas sont reniables, surtout quand on est revenu du premier moment

(1) La fête à laquelle il est fait allusion ici fut donnée le 21 novembre 1771, en l'honneur de la comtesse de Provence, par la comtesse de Valentinois. Les divertissements qu'on y exécuta étaient de Favart et contenaient des épigrammes contre le Parlement et un éloge des ennemis de Choiseul, attribué à l'abbé de Voisenon. Il est juste de dire ici que ce dernier se défendit toujours d'y avoir pris part. « On m'a accusé, dit-il, dans une note insérée au tome III des *Œuvres complètes* (p. 312), d'avoir composé, dans une petite pièce donnée chez Mme de Valentinois, un couplet pour faire l'éloge de M. le Chancelier [Maupeou]. Comme j'en crois l'objet très bon, je l'aurois avoué hautement; mais c'est M... qui en est l'auteur. On a voulu m'attribuer une infamie dont je suis très incapable; on prétend que lorsqu'on chanta ce couplet, je me levai et dis à Mme de Valentinois qu'il m'avoit été envoyé de Chanteloup. Je suis humilié qu'on me croye aussi bête, et je ne me console pas que l'on me juge un cœur infecté par l'ingratitude. Je me suis fait toujours un devoir de publier les bontés de M. le duc de Choiseul ; quoique il me les ait retirées, ma reconnaissance ne se ralentira jamais. Je ne trouve point étonnant qu'il ait ajouté foi aux propos infâmes de mes ennemis; la disgrâce rend ombrageux. »

d'enthousiasme. Mais personne n'a ajouté foi à tout ce qu'il a pu dire pour s'en justifier. D'abord il était à la fête, premier tort ; on n'assiste point à une fête destinée à braver l'homme auquel on a d'aussi grandes obligations ; et puis on ne lui eût point donné les vers en question, si le scandale de sa conduite envers le ministre disgracié ne l'en eût fait soupçonner, à bien des titres, aussi coupable que capable. Il a dit depuis que les couplets étaient de Favart ; mais Favart ne faisait rien sans le consulter, ni sans prendre son avis ; or, il pouvait et devait détourner Favart de prêter sa muse à cette œuvre d'iniquité. Ainsi donc, à supposer que les vers fussent de Favart, ce que dans mon âme et conscience je ne crois pas, il y aurait toujours eu connivence de sa part. Et c'est ce que dirent alors les gens les moins prévenus. L'abbé avait beau être parent et ami du chancelier, et anciennement lié avec lui, il était bien plus ami de M. de Choiseul ; il avait à ce dernier les plus grandes obligations, n'en avait aucune à l'autre. Et pour tout être un peu délicat, l'ami en faveur, à égalité de droits, doit être un peu négligé pour l'ami dans l'infortune et dans le discrédit. Il y a de la générosité dans cette manière de procéder. Apparemment que le public, assez souvent équitable dans ces sortes de causes, jugea que la manière opposée n'en avait pas ; car l'abbé de Voisenon, généralement blâmé par les personnes modérées, fut vilipendé, et même conspué par toutes celles qui l'étaient un peu moins.

(A Suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

HISTOIRE

Les Conférences de La Haye : Réponse à M. Louis Dumur.— M. Louis Dumur, dans l'avant-dernier numéro du *Mercure*, a publié, touchant mon article sur les conférences de La Haye, une critique aussi loyale que sévère et négative. Je voudrais bien, comme on dit, me laisser faire, et ne répondre que par des lignes de politesse, de pure forme, attendu que nous ne nous convaincrons pas, M. Dumur et moi, et qu'il est, d'ailleurs, ennuyeux, en des temps pareils, d'être à s'occuper en somme de soi, comme je vais être obligé de le faire. Mais certaines précisions, certaines réfutations sont trop urgentes, vraiment. Je les vais formuler avec la considération due au talent et à l'autorité de M. Louis Dumur.

On veut absolument que je n'aie pas pris garde au caractère officiel des Conférences de La Haye, et on me reproche là-dessus, comme une inexactitude de fait, de les avoir déclarées sans valeur politique.

En ce qui concerne la première imputation, je ferai remarquer que les premières lignes du livre sur lequel j'écrivis ma critique (*les Violations des Lois de la guerre par l'Allemagne*) sont celles-ci : « Le 29 juillet 1899, le comte de Münster signait à La Haye au nom de l'Empire Allemand la Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre ». En supposant que j'aie poussé l'ignorance jusqu'à ne pas savoir les plus élémentaires des conditions dans lesquelles se sont tenues les Conférences de La Haye, j'aurais donc pu l'apprendre dès les premiers mots du livre que je reviewais (1), et il serait tout à fait incompréhensible que mon ignorance eût continué. Je sais très bien que si des gens se sont rendus à La Haye, ce n'est évidemment pas de leur propre autorité. C'est élémentaire.

En second lieu, quand je dis que les Conventions de La Haye sont sans « valeur politique », ce n'est nullement, dans ma pensée, qu'elles aient été arrêtées par des personnalités sans mandat.

Non, elles n'ont point de valeur politique. Je le dis et je le répète.

(1) Et dont je cite (*Mercure*, n° 420, page 728) des mots pris dans le *même* passage. D'ailleurs, je cite aussi, dans mon article, le nom du baron Marschall de Bieberstein, délégué de l'Allemagne aux Conférences de 1907. Alors ?

On ne changera rien à la nature des choses. On peut retrouver les protocoles de La Haye, recopier les listes des délégués, avec les qualités et la spécification des pouvoirs, on peut rappeler la procédure suivie, invoquer les ratifications officielles, rien ne changera la nature des choses, rien ne fera que les actes de La Haye puissent avoir le caractère, la portée, la valeur d'actes diplomatiques proprement dits.

Pourquoi ?

Parce qu'entre l'objet des Conférences de La Haye et l'objet des conférences diplomatiques habituelles il y a une différence radicale de nature, une différence telle qu'aucun rapport, si faible soit-il, ne peut s'établir entre l'un et l'autre.

Là gît le fond de la question, et de cela M. Dumur, dans sa critique, ne paraît pas s'être un moment douté.

Continuons. Une réunion de diplomates, de délégués d'Etats se tient, *après* tel et tel événement, tel et tel fait, telle et telle circonstance, pourquoi? Pour discuter des intérêts, des questions de fait (avec les questions de droit qui s'y rattachent). Il y a eu les Conférences de Londres sur la question des Détroits, sur la neutralité de la Belgique; il y a eu, un peu partout, des conférences sur ceci, sur cela, soit qu'il s'agît de conclure un traité à l'issue d'une guerre, soit qu'il fallût préciser la relation d'un groupe d'intérêts à un autre groupe d'intérêts, etc., etc. Toujours, enfin, on eut en vue quelque affaire tangible *donnée*, et ce qui se faisait sous ce rapport était, — tout autrement que les Conférences de La Haye, — partie intégrante de la politique des Etats, constituait le tissu même de cette politique.

Au contraire, que voyons-nous à La Haye? Des choses situées complètement en dehors de la politique et de l'activité pratique des Etats; des questions absolument inconnues dans les Chancelleries; des discussions portant, sur quoi? sur des matières faisant le souci actuel, effectif des gouvernements? Point, mais sur des sujets en quelque sorte métaphysiques. Des pétitions de principe; des postulats humanitaires; des vœux philanthropiques, — et, là-dessus, la construction *à priori*, au sein même de l'Absolu, d'un plan idéal de la guerre. Tout ceci peut être très respectable. Mais, je le demande : rangera-t-on parmi les traités proprement dits les conventions passées à propos de choses purement morales, séraphiques? Impossible : si les traités tirent leur substance politique de la réalité des objets qui s'y trouvent réglés, quelle substance politique et, par suite, quelle valeur exécutoire, accorder, par contre, à des Conventions ayant pour objet... la Lune?

Il y a donc une différence absolue de nature, avec une différence non moins absolue quant aux possibilités pratiques inhérentes, res-

pectivement, à ces contrats. Dans les uns, les Etats se lient pour des choses qui sont en leur pouvoir ; dans les autres, pour des choses qui ne sont pas en leur pouvoir. De cela M. Dumur ne tient nul compte. Cela vient de son idéalisme. Il cite au même titre les Conventions de La Haye et le Pacte de Londres solidarisant les gouvernements de l'Entente dans la conclusion de la Paix. Et il suppose que, trouvant grotesques ces Conventions, je dois donc aussi trouver ridicule ce Pacte. Eh ! non ; et c'est bien là où M. Dumur se trompe, et où j'ai l'occasion de lui montrer la différence que je fais entre des Conventions internationales en quelque sorte idéologiques et des clauses rentrant dans les données habituelles des rapports entre puissances. Les unes sont sans valeur politique, ai-je dit, et sans valeur politique aussi sont tous les protocoles, instruments et ratifications possibles les concernant, parce que ce sont des choses condamnées, de par leur nature, à rester *in abstracto ;* les autres, bien au contraire, issues de l'expérience, et répondant à une situation politique donnée, définie, obligent de toutes les manières, et à la façon habituelle des traités, les Etats contractants. Elles peuvent être violées (ce qu'à Dieu ne plaise) ; mais cela même ne constituerait nullement une présomption contre leur nature, toute positive et pratique.

N'en déplaise à M. Dumur, des traités de cet ordre peuvent comporter, dans l'usage, une sanction, à la différence des chimériques et aériformes Conventions de La Haye. M. Dumur tente une dernière assimilation des accords théoriques de La Haye aux traités effectifs conclus par les Etats, en disant qu'il ne peut pas plus y avoir de sanction ici que là. Mais, si ! Elargissez le sens du mot sanction, n'entendez pas seulement des représailles exercées, une fois le contrat irrégulièrement rompu, contre la partie défaillante. Le traité tenant, est-ce que les Etats contractants n'ont pas bien des moyens d'agir les uns sur les autres, de se concerter, pour le bien de ce traité ? Est-ce que M. Delcassé, quelque temps avant la guerre, n'est pas allé en Russie, comme ambassadeur, pour remédier à quelque difficulté que traversait l'alliance ? Est-ce que M. Briand ne vient pas de partir pour l'Italie ? Ce qui s'est fait alors, ce qui se fait d'analogue, en tout temps et partout, entre Etats ayant noué des liens réciproques, rentre dans le chapitre des sanctions. Seules, les Conventions de La Haye, chef-d'œuvre d'impraticabilité, ne sont pas susceptibles de sanction, et par là, comme par d'autres côtés, demeurent un monstre dans l'histoire diplomatique, — dont elles ne relèvent pas d'ailleurs.

Elles relèvent plutôt de l'histoire des idées ; et c'est un pauvre chapitre de l'histoire des idées ! C'est là qu'on verra jusqu'à quel point une époque avait pu perdre le sens du réel, en traitant le plus grave des soucis, celui de la guerre, par des voies métaphysiques !

« Je ne veux pas arguer du progrès moral et social, dit M. Dumur, de l'évolution dans les idées dont les Conférences de La Haye étaient le signe et qui firent sentir leur effet dans les guerres antérieures, notamment dans la guerre russo-japonaise (1). M. Barthèlemy ne comprendrait pas et hausserait les épaules. » Et vous, Dumur, qui, comme d'autres sensitifs perspicaces, avez connu aussi, jadis, la joie d'appliquer à l'existence le sens artistique, lequel est le sens réaliste, pour en déclore la vérité intime et en saisir les réalités furtives, les authentiques vifs-argents, c'est vous que je trouve aujourd'hui défendant la plus insubstantielle des Abstractions humanitaires ?

Oui, la plus vide, et la plus nuisible, et la plus ruineuse ! M. Dumur nie cette influence de La Haye : « L'état d'impréparation de la France, dit-il, est dû à sa mentalité particulière, et nullement à une mentalité générale déterminée par La Haye. » La parade ne porte guère. Les conférences de La Haye sont le résultat d'une mentalité générale, et à son tour l'effet est devenu cause, — une cause dont les suites se sont particulièrement manifestées dans les régions démocratiques et anti-militaristes de la civilisation européenne, c'est-à-dire en France et en Angleterre. Car de même que c'est à la Démocratie que nous devons cette pauvre et nuisible chose : les Conférences de La Haye, de même c'est dans la Démocratie que s'en sont le plus adéquatement développés les effets. Pour nier aussi péremptoirement cette détestable influence de La Haye sur la question militaire en France, M. Dumur oublie-t-il donc, lui toujours si bien documenté, qu'on encourageait en haut lieu la publication, pour nos officiers, « d'un Manuel entièrement fondé sur le règlement de La Haye (2) » ?

Et la Russie ? objecte M. Dumur : ce n'est pas une démocratie, pourtant elle a eu des revers militaires. Comme toute monarchie peut en avoir. J'ignore quelle peut être, ou ne pas être, la responsabilité du pacifisme démocratique et antimilitariste de La Haye dans l'impréparation de la Russie. Le fait que le tsar a été l'initiateur des Conférences ne doit être envisagé qu'avec prudence. Cet autocrate pouvait flatter dans leurs idées les Libéraux d'Occident, dont l'argent lui était nécessaire, sans pour cela favoriser la démocratie dans son propre pays. La mode libérale a pu ne pas aller plus loin, avec lui, que, par exemple, la mode jacobine et l'anglomanie sous ses prédécesseurs Paul Ier et Alexandre Ier. Comme faits d'ordre démocratique pouvant rejoindre, par-dessus la tête du tsar, les influences de La

(1) Par exemple, quand les Japonais torpillèrent la flotte russe, dans la rade de Port-Arthur, avant toute déclaration de guerre... On sait même que le pauvre Starck argua de cela pour couvrir son incurie.

(2) Cf. *les Violations des Lois de la Guerre par l'Allemagne* (« Publication faite par les soins du ministère des Affaires étrangères »), I, Berger-Levrault, 1915. Préface, page 14.

Haye, je note la révolution russe, les agitations de la Douma. Ajoutez un fait topique : le désastre de Mandchourie. Bien entendu, il reste que le tsar demeure comptable, vis-à-vis de l'Occident, de l'encouragement que son initiative toute puissante a donné aux idées fausses, impraticables, périlleuses, de juridiction internationale et de guerre réglée d'avance par philanthropes !

Réglementer d'avance, en pleine paix et avec l'optique de la Paix, la Guerre, qui est, dirait M. de la Palice, tout le contraire de la paix ! Se figurer que la Paix peut, — en dehors des œuvres militaires, que dis-je ? en vertu même du manque de ces œuvres, — avoir barre sur la Guerre ! Non, mille fois non, la Paix n'a point barre sur la Guerre. Il est un certain degré de plénitude logique, rationaliste, qui ne coûte rien, pour peu que les circonstances s'y prêtent ; c'est là, proprement, un des plaisirs, un des faciles bonheurs de la Paix. Des gens, gâtés par ces jouissances pacifistes du jugement, ont acquis de la sorte une fort intempérante faculté de raisonnement abstrait : et, notamment, pour avoir appliqué ce raisonnement à la Guerre, ils ont décrété que la Guerre pouvait, devait être, en elle-même, une chose rationnelle. L'imbécile genre d'esprit qui présida aux colloques de La Haye traita par conséquent la Guerre ainsi qu'une chose comme qui dirait aménageable à volonté et de gré à gré. Il apporta ses distinctions, ses divisions dans la Nature qui n'a point de divisions. Tracez des figures géométriques sur le sol, et là-dessus ordonnez donc au tremblement de terre qui survient de ne se produire que dans les limites de ces figures ! Telle fut, en gros, la prétention de la Conférence de La Haye. Outrecuidance ! pédantisme ! La civilisation, à qui ce pédantisme en imposait, s'est endormie béatement là-dessus, et telle était son illusion, à cette pauvre civilisation, que, durement réveillée pourtant, elle en est encore à s'ébahir, à s'indigner que, dans la plus irréfrénable des Guerres, le sol tremble et manque sous elle *ailleurs* encore qu'aux places officiellement choisies et numérotées d'avance pour cet usage par sa chère Conférence !

Un dernier mot. M. Dumur parle de la « fureur » avec laquelle je dénigre..., etc. Si fureur il y a, je désire qu'on ne se méprenne point sur la signification de ce sentiment ; car, « furieux », oui, on peut l'être, quand on se dit qu'une conception de l'avenir un peu moins sotte que celle qui s'est manifestée à La Haye, un peu plus pratiquement attachée aux intérêts de la civilisation, défendus à coups d'armements et non à coups de règlements, — eût sans doute, par des moyens adéquats, pu *forcer* la Guerre à un minimum de longueur et d'horreur, si même elle ne l'eût complètement prévenue. Que chacun prenne ses responsabilités : les songe-creux de La Haye n'ont pas la moins lourde, et c'est tant pis pour eux.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Paul Descamps : *La Hiérarchie des classes dans le royaume de Prusse*, Science sociale, Firmin-Didot, 2 fr. 50. — Alfred Moulet : *L'Ecole primaire et l'éducation morale démocratique*, Hachette, 10 fr. — Divers : *Morale religieuse et morale laïque*, Alcan, 6 fr. — Georges Gromaire : *Démocratie et éducation*, Figuière, 3 fr. 50. — Amélie Gayraud : *Les Jeunes filles d'aujourd'hui*, G Oudin, 3 fr. 50. — Floris Delattre : *La Culture par l'anglais*, Privat (Toulouse) et Didier (Paris), 3 fr. 50. — Pouthier : *Pour qu'on apprenne les mathématiques*, mêmes éditeurs, 3 fr. 50.

Les événements actuels donnent un intérêt tout particulier à l'étude de M. Paul Descamps sur **la Hiérarchie des classes dans le royaume de Prusse**. Rien de semblable avec *la Hiérarchie des classes en Angleterre*, que cet auteur avait également analysée. En Angleterre, il y a superposition sociale et mondaine, en Prusse il y a subordination bureaucratique et militaire. L'état prussien garde toujours son caractère d'origine conquérante et brutale, et les junkers de Brandebourg ou de Prusse se veulent être les héritiers des anciens Chevaliers teutoniques qui subjuguèrent les indigènes païens de ces plaines sablonneuses ; il n'y a plus sans doute de Borusses, et il y a à peine quelques Wendes, mais les Polonais sont nombreux encore dans la partie orientale du royaume et leur présence détestée entretient le feu sacré de la bobereaucratie. Depuis que le roi de Prusse est devenu seigneur de la Westphalie, de la Rhénanie, du Hanovre et autres lieux, ce caractère militariste et fonctionnariste s'est étendu à ces nouveaux pays, et même au reste de l'Allemagne. Donc, en Prusse, l'homme ne compte que par sa fonction ou par son grade militaire, et il ne peut avoir que le grade ou la fonction que lui permet son origine ; le noble seul peut être officier dans la garde ; l'étudiant noble s'affilie à un « corps », tandis que l'étudiant bourgeois ne fait partie que d'une « burschenschaft » ; la petite classe moyenne a le privilège du volontariat, qui dispense de la promiscuité de la caserne ; une jeune fille bourgeoise n'épousera pas un Allemand qui aura vécu de la vie de caserne, de même qu'un grand bourgeois n'épousera pas une fille du peuple ; on a cité à l'auteur le cas d'un haut fonctionnaire révoqué pour avoir épousé la fille d'un sous-officier ! Un riche industriel ou commerçant tient à être officier de réserve ou conseiller intime de Sa Majesté, et il n'existe dans le monde que par sa qualité d'officier ou de conseiller. La femme mariée prend le titre de son mari et il serait de la dernière inconvenance de ne pas lui donner son titre de conseillère ou de commandante dans la conversation. Il n'y a pas de place dans la société prussienne pour l'homme indépendant ; tout est embrigadé, contrôlé et maintenu ; un officier qui veut emprunter ne peut le faire qu'avec l'autorisation de son chef. On voit combien une société de ce genre diffère de la nôtre. Peut-être présente-t-elle des avantages

de régularité, de stabilité, de professionnalité, « d'organisation », puisque les Allemands tiennent à ce mot, mais vraiment nous autres gens d'Occident nous ne pourrions pas vivre dans cet air raréfié. Les gens qui tombent du haut mal au seul mot de démocratie devraient aller faire un tour dans un pays comme la Prusse ; ils reviendraient immédiatement guéris !

§

Vraiment, on admirerait M. Alfred Moulet d'avoir écrit un énorme volume in-8 sur **l'Ecole primaire et l'éducation morale démocratique**, si la préface de M. Ferdinand Buisson ne nous avertissait que cet ouvrage, quoique publié aujourd'hui, date d'avant la guerre. A cette époque, la question était palpitante et beaucoup d'excellentes gens ne voyaient rien de plus grave que l'élucidation des mots « devoirs envers Dieu » inscrits dans le programme officiel de nos écoles. Que les temps sont changés ! Non certes que la question ait perdu de son intérêt spécial et qu'elle ne soit pas toujours propice à de très intéressantes discussions académiques. C'est ainsi que divers conférenciers avaient fort doctement disserté naguère, à l'Ecole des hautes études sociales, sur le duel **Morale religieuse et morale laïque**. Tour à tour M. Erhardt avait parlé du devoir, M. Allier de la morale, M. Monod de la résignation, M. Cantecor du suicide, M. Wagner de la chasteté, M. Ruyssen de la tempérance (tous ces messieurs ou presque tous sont protestants) et il ne leur avait pas été difficile d'établir que les deux morales n'avaient rien d'hostile. M. Belot avait eu, lui, un peu plus de peine à prouver « l'efficacité pratique de la morale laïque », car vraiment les statistiques pénales, dont il ne parlait d'ailleurs pas, sont ici peu encourageantes, mais ces statistiques ne se retournent-elles pas aussi contre l'efficacité pratique de l'autre morale ? Au fond, les deux éthiques devraient se prêter un loyal et mutuel appui, — car l'impératif religieux va plus loin et plus profondément que le philosophique, dans l'alcôve conjugale par exemple, — et ne pas chercher à s'éliminer l'une l'autre. Je ne comprends pas, en particulier, que les esprits vraiment religieux rétrécissent le divin à l'aune de notre petite honnêteté humaine; la religion est si au-dessus de la morale qu'elle lui est indifférente. En général, les penseurs catholiques comprennent ceci plus facilement que les protestants, et c'est pour cela qu'on peut s'étonner de l'animosité que les milieux ecclésiastiques ont toujours nourrie contre l'école laïque. Avec un peu de confiance et de bienveillance, comme un des plus fumeux brandons de la discorde contemporaine s'éteindrait !

§

Une fois le terrain déblayé de cette pierre d'achoppement, on pourra discuter de façon pratique le problème de l'éducation, et ici

le livre de M. Georges Gromaire, **Démocratie et éducation**, sera un bon guide. Sans doute cet auteur ramène beaucoup de choses à la politique, mais ce n'est vraiment pas de sa faute si en France la politique empoisonne à peu près tout. Comme il le dit assez justement, « dans notre pays, pour exercer une influence sur la marche des affaires, il faut ou s'emparer du pouvoir ou le faire reculer ; sans cela on peut passer toute sa vie sans avoir jamais l'occasion de collaborer pacifiquement aux affaires publiques ». C'est, d'ailleurs, pour cela que je propose le tirage au sort des députés ! Donc M. Gromaire demande que l'éducation s'adapte à l'état social et politique de notre pays, et ceci l'amène tout d'abord à donner une place inattendue et d'ailleurs juste à l'élocution. « Tout citoyen, dans une démocratie, doit être à même de soutenir et de défendre ses opinions - mais c'est là un art, et tout art s'apprend. » Laissons là la démocratie ; l'art de parler est non moins utile dans une assemblée d'actionnaires, dans une commission, dans un salon, et l'on devrait l'apprendre au collège de préférence à bien d'autres choses. Tout ce que dit encore notre pédagogue sur la santé, le travail manuel, les jeux et les arts, et aussi sur les abus du surmenage livresque, sur le danger des études de détail, histoire, sciences, langues, tout cela ne peut qu'être approuvé. Quant à sa grande idée de la division de l'enseignement secondaire en trois sections, industrielle, agricole et commerciale, avec provisoirement une maigre section classique, où vivotera l'étude du latin et du grec, je crois qu'elle n'est pratique que pour les enfants de quatorze à quinze ans ; avant cet âge-là le génie de l'agriculture, de l'industrie ou même du commerce, en dépit des trocs de billes, ne s'éveille guère dans l'âme des enfants, et comme il s'agit de forger et développer leur esprit, je me demande si ce n'est par encore aux langues, tant anciennes que modernes qu'il faut revenir de préférence ; faire une version latine n'est nullement aristocratique ni antidémocratique, n'en déplaise à M. Gromaire, et dispense du psittacisme et de la mnémotechnie que recèle toute étude de faits scientifiques et historiques. Pour mon humble part, je crois que l'enseignement secondaire se trouverait très bien d'une toute petite réforme : le baccalauréat passé à la fin de la première ou de la seconde, et l'examen ne consistant qu'en épreuves écrites. Du coup, plus de surmenage livresque, plus de chance ou de malchance, car ce n'est qu'à l'oral que la « chance » intervient, et tous les jeunes gens libres dès 14 à 15 ans, pour se consacrer, comme le veut louablement l'auteur, à l'industrie, au commerce ou à l'agriculture !

§

Encore un livre d'avant la guerre : **Les Jeunes filles d'aujourd'hui**, de Mlle Amélie Gayraud, mais ce sont peut-être ces livres-là qui ont le moins de chances de vieillir. L'éternel féminin

reste toujours le même, en dépit des modes, des sermons et des rêves !... D'un peuple à l'autre oui, il peut y avoir des différences profondes (et encore ?), mais chez nous, par exemple, y a-t-il tant de variation réelle entre « la jeune fille bien élevée » d'autrefois, la petite nietzschéenne d'hier et les demoiselles d'ambulances d'aujourd'hui ? Truculences à part, bien entendu ; mais les « Manifestes futuristes pour la luxure » ont-ils beaucoup plus d'importance que les élargissements ou rétrécissements de jupes d'autres futuristes ? Ces outrances, du moins, avaient eu l'heureux contre-coup de ramener au sérieux la génération suivante. « Nous sommes plus près de nos grand'mères que de nos mères », disait une de ces jeunes filles, au souvenir de ce tohubohu de suffragettes, d'anarchistes, de nietzschéennes, d'ibsénistes, de futuristes, etc. Déjà, au surplus, ces jeunes filles d'avant la guerre étaient très bonnes Françaises, et très mutinement patriotes ; une de leurs camarades anglaises s'amusait à écrire au tableau noir : Vive l'Allemagne ! pour les voir toutes se bousculer afin d'effacer vite le mot malencontreux, et elle notait un peu malignement : « Si les Françaises veulent faire à une étrangère un compliment absolument parfait, elles lui disent : Tiens, vous avez tout à fait l'air d'une Française ! » Mais peut-être la guerre, qui a secoué si profondément toutes les âmes, aura-t-elle donné plus de sérieux encore à ce sentiment. Je pense que maintenant, à la question : « Auriez-vous des enfants par patriotisme ? » nos jeunes filles ne resteraient plus ébaubies, et j'espère également que, mêmes juives, les deux Sévriennes, dont l'auteur cite une longue lettre ne diraient plus : « Les doctrines antisémites nous sont plus odieuses que les doctrines antipatriotiques. » Ces petites critiques faites, l'impression qui ressort du livre de Mlle Gayraud est excellente. Les jeunes filles de 1914 étaient de braves petites créatures, préférant le mariage à l'amour libre, la maternité au célibat, voulant être les compagnes plus que les camarades de leurs maris et acceptant en ceux-ci des supérieurs plus que des inférieurs ou même des égaux (20 voix pour la « supériorité », 6 pour l'égalité, 0 pour l'infériorité, dans un petit plébiscite de 26 personnes), ne tenant pas trop au droit de vote des femmes (16 oui, 8 non, 2 bulletins blancs), plutôt religieuses (16 contre 8), mais non cléricales, toutes patriotes, presque toutes voulant des enfants (24 contre 2), bref tout à fait sympathiques, de l'aveu même, d'ailleurs, de ces deux petites camarades anglaises dont je parlais, et dont les lettres sont peut être les plus charmantes de toutes dans leur savoureuse franchise...

§

C'est qu'Anglais et Français sont vraiment faits, pour s'entendre, nous nous en apercevons de plus en plus, et qu'il serait bien à désirer, puisque je suis sur l'éducation, qu'on appliquât le principe dont je

parlais dans ma dernière chronique : tous les jeunes Français apprenant l'anglais et tous les jeunes Anglais apprenant le français. D'autant que cette apprise (qu'on me passe ce néologisme, qui est indispensable) peut être très féconde, comme le montre M. Floris Delattre dans son ouvrage : **La Culture par l'anglais**. Si M. Gromaire l'avait lu, peut-être ne se serait-il pas exprimé de façon si dédaigneuse sur l'apprise des langues ; étudier l'anglais comme le voudrait M. Delattre, c'est s'initier à la psychologie comparée des peuples et comprendre l'âme anglaise, la poésie anglaise, l'histoire anglaise, etc. Même dans le simple rapprochement de nos contes de fées à nous et des livres analogues anglais, il peut y avoir matière à de très fines remarques sur les âmes enfantines des deux peuples ou à des questions d'ailleurs insolubles et que l'auteur avec raison ne se pose même pas : pourquoi, par exemple, la fée, pour nos enfants à nous, a-t-elle la taille et le port d'une reine, si ce n'est d'une déesse, alors que pour les petits Anglais ce sont de minuscules diablotines se nichant dans des calices de fleurs ? Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'étude de l'anglais, comprise ainsi, vaut presque comme exercice d'esprit celle du latin, et que toutes deux sont très supérieures aux problèmes de calcul, comme d'ailleurs ces problèmes (et à ce propos qu'on lise dans la même excellente collection de Paul Crouzet, « Bibliothèque des Parents et des Elèves », le livre de M. Dauthier : **Pour qu'on apprenne les mathématiques**) sont à leur tour très préférables aux notions de sciences physiques et naturelles et de sciences historiques et géographiques. Et ceci nous amène, sur la question des programmes, à des solutions qui ne seraient qu'à moitié du goût de nos pédagogues d'avant-garde : avant tout, des travaux manuels, des arts et des langues ; ensuite des problèmes ; encore des notions de choses et des historiettes exaltatrices, et ce serait tout. L'enfant de moins de 14 ans saurait beaucoup moins de choses qu'aujourd'hui, mais comme il serait plus robuste, plus cultivé et mieux armé pour la vie !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Responsabilités et contrôle aux colonies... et ailleurs. — Avant et pendant la guerre, nombreuses ont été les critiques formulées contre l'administration française, contre l'administration métropolitaine, en général, militaire ou civile, et contre l'administration des colonies, en particulier. Cette dernière seule, ici, m'intéresse. A la fin de novembre 1915, notamment, un important débat s'est engagé à la Chambre des députés qui tendait à nous

montrer nos malheureuses colonies en proie à tous les abus et au fléau de l'inorganisation.

C'est devenu, en effet, depuis le début des hostilités, une mode de prétendre que les Français, si généreusement pourvus de tous les dons, sont totalement privés de celui de l'organisation. M. Van Gennep, dans un ouvrage excellent, a fait justice de cette prétention dans ce qu'elle a de naïvement et de bêtement absolu. Je n'y reviendrai donc pas. Au point de vue colonial, ce que je veux retenir de toutes ces polémiques où s'ébattent les compétences les plus douteuses et de ces débats parlementaires insuffisamment contradictoires, c'est la révélation de tendances nouvelles, en opposition absolue avec celles suivies dans ces vingt dernières années et qui, si elles s'affirmaient avec plus de précision et passaient du domaine de la théorie dans celui des faits, auraient comme résultat de renverser toutes les conceptions jusqu'à présent admises, sinon comme les meilleures, du moins comme les moins mauvaises, par les techniciens coloniaux. Qu'on se reporte, en effet, au rapport du Président de la République qui précède les décrets du 20 octobre 1911 portant réorganisation politique, administrative et financière de l'Indochine, on y lira ces lignes :

L'institution du gouvernement général procède d'une idée simple, que le bon sens même indiquait, que les fais ont confirmée et que personne aujourd'hui ne songe plus à contester : une colonie, un pays nouveau qui doit être formé, organisé, développé suivant ses aptitudes et ses moyens propres, ne peut être gouverné, dirigé et administré de la métropole ; si donc il est légitime que toutes les attributions de la souveraineté restent, en dernière analyse, réservées au pouvoir central, il n'est pas moins indispensable que l'autorité agissante, l'initiative et la responsabilité soient aussi rapprochées que possible du milieu où elles s'exercent, et fortement concentrées sur place. C'est à cette idée de décentralisation qu'a répondu la création des Gouverneurs généraux, et il faut entendre de la manière la plus large et la plus formelle les textes qui les qualifient « dépositaires des pouvoirs de la République ». Le mandat de confiance dévolu à ces représentants a pour effet de transporter au sein même des pays administrés les attributions les plus hautes du gouvernement métropolitain et de réduire au minimum pour celui-ci les occasions d'intervention directe.

Ces lignes sont récentes : elles datent de 1911. Donc, à cette époque, il était admis sans contestation d'aucune sorte que, dans les grandes colonies, il convenait de réduire au minimum l'intervention du Pouvoir Central et de donner aux gouverneurs généraux pleine autorité. A l'appui de cette conception, le rédacteur des décrets du 20 octobre 1911 n'hésitait pas à affirmer qu'en Indochine, comme à Madagascar, comme en Afrique occidentale et en Afrique équatoriale, cette formule avait donné de bons résultats.

M. le ministre des Colonies Lebrun et M. le ministre des Finances

Klotz, qui présentèrent les décrets à la signatre du chef d'Etat, n'hésitèrent même pas à affirmer que « l'essor de la colonie, longtemps « retardé par les méthodes d'assimilation, par les regrettables habi- « tudes de centralisation qui déféraient aux bureaux irresponsables « de Paris le soin de décider sur pièces de toutes les questions im- « portantes, s'est affirmé décisif et rapide dès que les destinées de « l'Indochine ont été remises à un plénipotentiaire ayant, selon « l'expression de Jules Ferry, « mandat d'agir et d'oser ».

Ainsi, le système consacré officiellement par les textes de 1911 proclamait bien la nécessité de la décentralisation et émancipait les colonies de la tutelle politique et administrative trop étroite de l'administration métropolitaine. Il ne restait plus qu'à trouver de bons gouverneurs généraux et de bons gouverneurs pour vérifier l'excellence du système...

Au moment où celui-ci commençait à faire ses preuves, voici que, sans formuler précisément une doctrine contraire, mais simplement par la morale, en quelque sorte, qui se dégage des débats parlementaires récents, on semble vouloir replacer les colonies sous la tutelle étroite des organes métropolitains, multiplier les pouvoirs de contrôle, en un mot, ruiner toute la politique jusqu'à présent suivie en faisant administrer *de Paris* nos possessions d'outre-mer.

Je dis « administrer », je me trompe, car rétablir l'ancienne centralisation c'est encore un système, mauvais en soi, mais du moins cohérent et logique, et qui peut donner certains résultats. Non, il ne s'agit pas même d'administrer, il s'agit de *vérifier dans les moindres détails* la gestion des administrations locales et, ainsi, sous couleur de contrôle, de paralyser toute leur action. « On ne saurait mieux comparer ce système, a écrit M. Ernest Outrey, député de la Cochinchine, qu'à celui qui consisterait à discuter dans les moindres détails les budgets départementaux ou communaux, à révéler quelques petits côtés de la vie départementale et les faits scandaleux, répréhensibles ou irréguliers signalés par les inspecteurs des finances au cours de leur vérification ou relatés dans les rapports mêmes des préfets ou des sous-préfets... »

C'est bien cela ! Nous sommes, en France, dans un grand pays qui, depuis des mois, soutient avec énergie et héroïsme une lutte formidable contre des adversaires puissamment organisés et qui, voulant la fin, veulent tous les moyens. A ce moment, alors que tout les ressorts de la vie nationale, tant publique que privée, devraient être tendus, on s'amuse au jeu dangereux des mesquines critiques ! Oh ! loin de mon esprit la pensée de vouloir innocenter des critiques qui lui sont adressées M. Lebureau, qu'il sévisse à Saïgon, à Paris ou à Carpentras. Mais à cette heure, le Parlement et la Presse retentissent de lamentations contre l'incurie, l'incompétence et la routine

des administrations publiques. Chaque jour, on fait le procès de ces administrations. Est-ce tout à fait juste ? N'est-ce pas un procès de tendance ? Voilà ce qu'il faudrait examiner, et la digression, si c'en est une, vaut pour les colonies comme pour la métropole.

I. — *Le Français est méfiant.* — Il n'a qu'une confiance limitée dans l'honnêteté de ses mandataires et de ses employés, en l'espèce, les fonctionnaires. Conséquence : afin de leur éviter toute possibilité de faillir, il a imaginé une organisation et des réglementations exclusives de toute initiative. Si, parfois, comme nous l'avons vu plus haut, il se laisse aller à permettre quelque décentralisation, il se repent aussitôt et rétablit avec plus de rigueur les contrôles qu'il avait supprimés.

II. — *Le Français a l'esprit critique.* — Quand il a bien ficelé les fonctionnaires dans les rets inextricables de réglementations compliquées (1), il constate, avec ironie ensemble et aigreur, que ces fonctionnaires ne sont bons à rien et n'aboutissent à aucun résultat pratique. Alors, la Chambre s'émeut et nomme des commissions de contrôle.

III. — *Le Français vient au monde avec l'idée du contrôle*, conséquence naturelle de l'axiome n° I, car il est méfiant. — Mais, par suite vraisemblablement d'une insurprenante évolution, il ne s'est pas encore haussé à la conception du *contrôle responsable*. Nous touchons là au nœud du drame qui se joue en tout temps dans ce pays et dont les circonstances actuelles ont accentué le caractère tour à tour tragique ou comique. En France, tout individu, compétent ou non, a le droit, dans un livre, dans un article de journal ou dans un discours, de discuter et de critiquer toutes choses, et de nier ou d'affirmer la valeur des gens en place. Si l'individu n'occupe aucune situation politique, ses critiques demeurent sans importance. S'il est journaliste ou pourvu d'un mandat électoral, il en va bien autrement. Ses critiques sont accueillies et commentées et peuvent même parfois faire tomber le gouvernement.

Seulement, effroyable lacune de notre organisation publique, aucun texte de loi ne condamne l'homme qui critique à fournir des remèdes. Qu'il se trompe ou qu'il ait raison, dans l'un ou l'autre cas, le critique jouit d'une *irresponsabilité absolue*.

Il existe en France des milliers de contrôleurs qui ont *le droit* fixé par la loi ou par des décrets de déclarer un acte administratif irrégulier. Pas un seul de ces milliers de contrôleurs n'a *le devoir* de fournir immédiatement un remède positif. A cet égard, lois et décrets sont muets.

(1) Qui voudrait se rendre compte de cette complication n'a qu'à consulter le décret du 31 mai 1862 sur la comptabilité politique, dont les principales dispositions sont toujours en vigueur.

Ainsi, contrairement à l'opinion généralement répandue dans le public, la gent innombrable des fonctionnaires produit d'autant moins qu'elle est plus contrôlée et toutes les lenteurs si fréquemment dénoncées sont engendrées par la multiplicité des garanties. Que ce soit le Parlement, la Cour de cassation, le Conseil d'Etat (1), la Cour des Comptes ou simplement un polémiste verveux dans un journal qui exerce son contrôle et son droit de critique, jamais le corps constitué ou l'individu qui critique ne sera tenu à réparation du dommage causé si son contrôle ou sa critique ont entraîné des catastrophes. Ici, en matière politique ou publique, l'article 1382 du Code civil ne joue jamais.

Donc troisième axiome : *irresponsabilité absolue* du contrôleur et du critique et vérification de ce proverbe admirable : « Les conseilleurs ne sont jamais les payeurs ! »

IV. — Il convient, d'ailleurs, de reconnaître que les gens fort nombreux que leur tempérament et leur caractère pessimistes inclinent au dénigrement systématique de tout ce qui est organisé, et qui ont fait de leur propre irresponsabilité un dogme, feignent de croire que *tout va mal* (ce sont eux qui parlent!) parce que, précisément, les fonctionnaires et agents publics ne sont pas responsables.

L'absence de responsabilité des fonctionnaires est devenue une scie à la mode. Les mauvais plaisants qui l'ont lancée perdent de vue ce que j'appellerai un quatrième axiome : *Il ne saurait y avoir de responsabilité là où il n'y a pas autorité.*

Ceci n'a pas besoin de démonstration. J'entends par autorité, tous les moyens donnés à un individu décrété responsable de faire exécuter ses ordres et sa volonté. Or, à l'heure actuelle, dans les nombreux degrés de notre hiérarchie administrative, il n'existe pas un seul homme pourvu théoriquement d'attributions de direction ou de commandement qui ait le pouvoir réel de diriger et de commander. Les interventions parlementaires, d'une part, et, d'autre part, les garanties de toutes sortes conquises par les revendications syndicales ou professionnelles ont totalement énervé l'autorité des chefs, qui n'est plus que nominale. Du jour où l'homme qui a un service public ou privé, — c'est la même chose, — à assurer n'a pas le moyen de révoquer immédiatement ceux de ses subordonnés qui lui refusent obéissance, il est désarmé et réduit à l'impuissance. Se trouverait-il, par hasard, dans le service public, un homme d'énergie qui fasse preuve de quelque poigne, il serait immédiatement dénoncé aux contrôleurs de l'axiome III, lesquels crieraient *à l'arbitraire* et exi-

(1) Il est d'ailleurs de règle, au Conseil d'Etat, de n'instruire les pourvois formés contre les ministres que lorsqu'ils ont quitté le pouvoir. La décision du Conseil est notifiée aux successeurs, qui déclarent aussitôt : « *Ce n'est pas moi !* »

geraient sa tête. L'arbitraire, en République, en démocratie, conduit sûrement à l'échafaud.

Ainsi donc s'achève le tableau : un peuple méfiant qui confie la direction de ses affaires à des fonctionnaires fatalement irresponsables, dont l'action hésitante est encore paralysée par la multiplicité de contrôles également irresponsables.

V. — Pour aggraver la situation, ici intervient un cinquième axiome non moins redoutable que les précédents et qui peut se formuler ainsi : *Notre démocratie est une gérontocratie.* Je m'explique. En France, et, d'ailleurs, dans toute l'Europe, les hommes ont l'horreur instinctive de la jeunesse : *Abhorrent a juventute !* Dans le service public comme dans les affaires privées, on n'admet aux postes de direction que des vieillards, des gens à cheveux blancs, des gens d'expérience, comme on dit. Tous les règlements de personnel tendent à écarter des postes de commandement les gens jeunes et, partant, énergiques et doués d'initiative. Impossible d'arriver directeur dans une administration ou général dans l'armée avant 55 ans au plus tôt. Qu'on fasse le relevé des chefs dans l'ordre militaire ou civil, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, vous trouverez comme moyenne générale : 60 ans ! A soixante ans, Napoléon Ier était mort depuis longtemps, Napoléon qui, dans sa lutte formidable avec l'Angleterre, s'était, à quarante ans, trouvé aux prises avec Pitt qui, premier ministre d'Albion, n'avait même pas l'âge qu'exige la France de ses citoyens pour pouvoir se marier sans être astreints aux sommations respectueuses !

Nous avons affaire ici à une conséquence directe de l'esprit démocratique mal entendu. Sous la pression syndicaliste, dans toutes les grandes administrations, le système de l'avancement à l'ancienneté a été renforcé et le principe du choix écarté comme contraire à la justice. *Summum jus, summa injuria !* C'est la prime aux vieillards ! Or, si, avec l'âge, on acquiert quelque expérience technique, il est non moins certain qu'on perd également la faculté de décision. *Plus on sait, moins on veut !* Il est de notoriété physiologique que la volition est la faculté qui périclite la première chez l'homme, concurremment avec la puissance sexuelle. Le mot un peu cru que prononçait Clemenceau à propos d'un de nos ministres devrait être médité : — « Il b.... quelquefois. Il n'éjacule jamais ! »

Quant à « la crise de la responsabilité », pour parler le jargon des *Diurnales*, elle procède directement de l'esprit de méfiance qui fut l'objet de mon premier axiome. Elle a, cependant, une source plus profonde dans notre hérédité chrétienne, aggravée par l'humanitarisme de Jean-Jacques, revu et augmenté par les adeptes modernes du tolstoïsme, du pacifisme, etc. Depuis un siècle, une guerre sans merci a été faite à la responsabilité individuelle. Dès qu'on se trou-

vait en face d'un criminel ou de l'auteur d'un délit, de bonnes âmes sentimentales recherchaient immédiatement des excuses à son acte : hérédité, mauvaise éducation, influence du milieu, etc. Certains sociologues ont crié casse-cou et démontré la nécessité, en dehors de toute préccupation métaphysique et confessionnelle, d'établir une responsabilité de fait, trouvant sa base dans le droit de défense de la société. Ces sociologues n'ont obtenu aucun succès, et nous vivons à l'époque des circonstances atténuantes. Plus jamais, vous n'entendez quelqu'un s'écrier : « C'est ma faute ! » et tous les citoyens ressemblent peu ou prou à ce joueur de billard qui, chaque fois qu'il perdait une partie, affirmait que le fait d'avoir le matin même rencontré un enterrement était la cause de son insuccès.

A mon tour, puisque je critique, et cela sans responsabilité naturellement, n'offrirai-je point des remèdes? Un autre jour, peut-être... Mais, pour en revenir à mon point de départ, et aux choses coloniales, il faudrait, si l'on veut vraiment que celles-ci soient bien gérées, choisir entre deux systèmes : ou bien maintenir celui qui, jusqu'à ce jour, a fait ses preuves, et qui laisse aux gouverneurs « le mandat d'agir et d'oser », ou bien revenir en arrière, et, par un renversement sans précédent dans l'ordre administratif, décréter que toute l'évolution suivie depuis vingt ans n'est qu'un vain mot et que les communes annamites, sénégalaises ou malgaches seront administrées de Paris. Dans le premier cas, des contrôleurs irresponsables accuseront le ministre des Colonies de ne rien savoir de ce qui se passe aux colonies; dans le second cas, ils l'accuseront d'évoquer toutes les affaires et de se perdre dans les détails. Effroyable dilemme!

C'est égal, pour critiquer ou contrôler quoi que ce soit, il fait bon être totalement ignorant et incompétent ! Le jour où de tout individu qui contrôle ou critique on exigera, sous peine de cent coups de trique, le remède efficient, Zoïle aura vécu et les choses n'iront pas plus mal...

CARL SIGER.

LES REVUES

La Vie, la Revue de Paris : Hommages à Olivier Hourcade et Charles Müller, morts au feu. — *La Revue de Paris :* M. Rudyard Kipling, sur la guerre, son achèvement et la ruine financière. — *La Revue :* le commandant Mada conseille l'action au de temporiser. *evue hebdomadaire :* M. H. Joly, sur Remy de Gourmont. — Memento.

M. Carlos Larronde rend hommage, dans **la Vie** (février), au poète Olivier Hourcade, tombé devant l'ennemi. C'est avec une profonde émotion qu'on lira les lignes ci-après :

Artiste, croyant, soldat, Olivier fit la guerre avec la grandeur que de telles forces donnaient à son âme. Il m'écrivit, en partant, ces mots plus

nobles qu'un hymne, en leur mépris de toute littérature : « Ça y est ! On va leur z'y casser la gueule ; vive la guerre, nom de Dieu ! » Trivialité de poète, juron de chrétien. Juron ? Non : invocation. Haut cri vengeur d'un croisé qui part. Il fit la guerre avec grandeur. Avec simplicité aussi. Les lettres qu'il adressa à ses parents, d'autres qu'on a retrouvées sur lui renferment des tableaux saisissants que l'on sent vus d'un œil grave et aussi d'un œil amusé. Double preuve de sa tranquillité dans la tourmente. Après la bataille de la Marne, il traça ces simples mots : « Le canon s'amuse, je suis vivant, je suis heureux puisqu'on avance. » Le 13 septembre, il fit une reconnaissance follement hardie, pour laquelle il s'était offert. D'une autre reconnaissance il rapporta, sur son dos, un blessé allemand. « Vous seriez bien heureux qu'on en fît autant pour vous », dit-il à ceux qui s'étonnaient. Comment n'aurait-il pas, sous les armes, gardé l'humanité la plus haute ? Dans une lettre qui m'est parvenue tachée du sang de sa blessure mortelle, il me dit, après des considérations très lucides et du plus vif intérêt sur la guerre moderne, que les cas de viols commis par des Allemands ne sont pas nombreux dans les villages où il est passé. Volonté de justice malgré tout : Hourcade est entier dans ce signe. La même causerie mentionne un mal au pied qui le fait souffrir, mais « pas assez pour être un héros ». Il ajoute : « On marche heureux, certain de marcher utilement. »

Il marchait si bien qu'on le nomma cinq fois caporal (?). Il serait mort sous-lieutenant, sans des arrivées continuelles de gradés venant de l'arrière. « Il eût fait un très bel officier », a déclaré son capitaine. De fait, ce capitaine consultait le simple soldat Hourcade, sûr d'un jugement qui unissait la clairvoyance à la générosité. Ses camarades se souviennent du rapport concluant à une punition, rédigé par son chef et qu'il lui fit déchirer.

Le 19 septembre 1914, notre ami, notre inoubliable ami, fut atteint par une balle derrière l'oreille. Il se contenta d'un pansement sommaire et d'un jour de repos. L'holocauste fut accepté : le surlendemain, Olivier, alors qu'il aurait pu se soigner à l'arrière, tomba pour ne plus se relever. Un éclat d'obus avait brisé son cœur, pouvant seul, dans sa brutalité, en arrêter pour ici-bas le rayonnement inépuisable. Il ne survécut pas longtemps à sa blessure, mais eut le temps d'accepter, de sourire et d'évoquer les absents. Il mourut en aimant. Nul plus que lui n'a donné sa vie, avec ce que donner a d'absolu.

J'aime la sobriété de sa citation à l'ordre du jour : « Etant en tournée avec son chef de section, est tombé frappé d'un éclat d'obus en disant à son officier : « Vous direz chez moi que je suis mort en brave. »

§

Dans **la Revue de Paris** (1er février), Mlle Alice Orient donne un article qui est une très fidèle évocation de l'homme que fut Charles Müller et une analyse très intelligente de son œuvre.

Sergent au début de la guerre, Müller a été fait sous-lieutenant sur le champ de bataille pour avoir pris le commandement du bataillon privé de tous ses officiers, arrêté un ennemi vingt fois plus nombreux et dirigé heureusement la retraite de ses hommes. C'était à Antoing et à Orchies, en Belgique, les 23 et 24 août 1914. Le 26 sep-

tembre suivant, il était mortellement frappé à Longueval (Somme) « au moment où, debout à un point balayé par la mitraille, il rassemblait sa section un instant dispersée », dit sa citation à l'ordre de l'armée.

Les circonstances de cet événement douloureux ont été rapportées fidèlement et avec émotion par un ancien condisciple de Charles Müller, appartenant au même régiment que lui, le sous-lieutenant Bennetot.

« ... Je le vois encore, grand, solide, dominant de sa haute taille tous les pauvres êtres harassés qui l'entouraient. Il n'y avait plus qu'un sac dans toute la compagnie, c'était Charles qui le portait... Nommé sous-lieutenant d'une compagnie quelque temps après, Charles a été adoré de tout le monde. Il n'était pas militaire pour deux sous, tu le sais. Mais il avait l'âme d'un chef. Insouciant devant le danger, il gardait tout son sang-froid et savait à merveille se faire obéir. Comme il avait en outre pour tous la bonté que tu lui as connue, on se serait jeté au feu pour lui.

« Le 26 septembre, nous étions à côté l'un de l'autre, non loin du village de Longueval. Depuis quelques jours, nous nous rendions compte qu'on cherchait le contact de l'ennemi, mais nous le croyions encore bien loin. Des coups de fusil, cependant, partent des premières maisons de Longueval et nous apprenons que le colonel du 22e, qui nous précédait, vient de tomber blessé. On prend ses dispositions... un peu tard, et quelque temps après, nous pénétrions dans Longueval. Notre régiment — réduit ce jour-là à deux bataillons — fut chargé d'enlever le village voisin de Ginchy. Le 2e bataillon se déploya immédiatement. Le 3e, auquel nous appartenions, resta massé à la sortie de Longueval dans les rues, ce qui constituait au moins une imprudence. Quelque temps après, un taube, en effet, venait planer au-dessus de notre tête et l'artillerie allemande ouvrait le feu sur nous. Notre compagnie eut la guigne. Le premier 105 fusant qui tomba vint exploser juste au-dessus de nos têtes. Charles était assis sur un sac à côté de moi ; Henri Le Picard, de Rouen, était de l'autre côté. Des hommes furent touchés, mais Charles était indemne. Il fallait aviser immédiatement à préserver les hommes. Sans se soucier du danger, Charles se leva et vint jusqu'à la rue pour rassembler les hommes qui se trouvaient là et les faire abriter dans l'un des bâtiments d'une ferme dont la barrière était ouverte non loin de l'endroit où nous nous trouvions. Au moment même où il faisait passer sa section devant lui pour se rendre à la ferme en question, un second obus vint balayer la route et un éclat l'atteignit à la hauteur de l'épaule. Il tomba sans que je me sois rendu compte de sa chute. Ce ne fut que quelque temps après que j'ai appris qu'il avait été blessé. Le lendemain ou le surlendemain, j'apprenais sa mort.

« ... Il y a, dans le secteur de la 10e, à Hébuterne, une tranchée que, d'un commun accord, nous avons appelée la tranchée Charles Müller. Tu peux être tranquille, celle-là sera bien défendue. »

§

La même revue donne des extraits de trois lettres de M. Rudyard Kipling adressées à M. André Chevrillon.

Le grand écrivain anglais constatait, à la date du 31 décembre dernier :

L'idée commence à poindre dans l'esprit boche que ce n'est pas ici une guerre de victoires, mais une guerre d'extermination pour son espèce. Nous autres, en Angleterre, sommes mieux renseignés là-dessus aujourd'hui que nous ne l'étions il y a un an, — *c'est-à-dire :* le grand public commence à concevoir cette notion. Quand une nation tout entière est descendue dans une tranchée, il ne peut pas y avoir de victoire. Il ne peut y avoir que du « killing », de la tuerie, et trois nations, au moins, désirent avidement que le Boche soit tué, — en détail, puisqu'on ne peut pas le tuer en gros. Comme je l'ai dit et répété, le Boche ne peut pas se retirer de ses lignes actuelles : il ne l'oserait pas, parce qu'il faudrait expliquer la chose à son propre peuple. Il lui faut s'user — en détail toujours — soit en avançant et en remportant des victoires, soit à l'endroit où il est. Et quand il sera usé, il restera très peu de problème allemand à considérer.

Et je vous écris tout ceci en partant de l'hypothèse que la guerre ne leur a imposé que des pertes en hommes, comme s'ils n'avaient pas à compter avec la maladie, avec la disette commençante, avec des besoins et des troubles internes, — comme si leur Maître, qui *entre peut-être en ce moment dans ses Cent-Jours*, était immortel. Accordez-leur tout : une défensive impossible à briser, un afflux de vivres qu'on ne puisse arrêter, un peuple indéfiniment zélé et ardent à la guerre ; même alors, — et je sais que vous le pensez tous — il faut tenir : votre France, qui a payé jusqu'à la chair de sa chair, nous, l'Angleterre, avec notre demi-million, et qui paierons de plus en plus, — et la Russie, avec ses morts impossibles à dénombrer. Tous les rats sont devant nous dans un seul fossé, et, en ce qui concerne l'Angleterre et l'empire, nous pouvons mettre assez d'hommes sur les lignes de France pour tenir le Boche comme vous le tenez. Pour le reste, c'est au Boche à le considérer parmi ses autres sujets de souci.

Quant à la situation financière, rappelez-vous que vous et moi (j'ai eu hier cinquante ans) nous sommes des hommes d'âge mûr, qui jugeons l'avenir d'après le passé que nous avons connu, un passé dont nous imaginons qu'il renaîtra, un jour, de ce présent stupéfiant, — mais ce n'est pas à nous de nous mettre de tels sujets en tête. Si j'étais plus jeune, je démontrerais qu'à chaque guerre succède une vague d'immense prospérité, dont les causes sont aussi bien psychologiques que matérielles. Mais je laisse ces considérations à ceux qui ont vingt ans de moins, et j'accepte la thèse à la mode, celle qui pose qu'une ruine universelle nous attend. C'est entendu. Mais quand le monde entier sera ruiné (matériellement) à la fois, chacun sera aussi riche que son voisin. J'imagine que chez nous, en Angleterre, où les petits souscripteurs ne sont pas nombreux, une certaine proportion de dette sera simplement effacée ou répudiée pour la raison très juste que les hommes qui furent assez riches pour prêter de grandes sommes à l'Etat sont assez riches pour les perdre. C'est immoral, mais nous ne ferions qu'en rire — même les gens riches que l'on forcerait à perdre. Peut-être nous donnerait-on des titres de noblesse en compensation ; ce serait une admirable — mais combien pratique ! — apothéose de notre « snobisme » national.

§

M. le commandant G. Mada étaie des meilleures raisons le conseil d'*agir* que « Pour le salut du pays ! » il donne au commandement militaire des alliés. Cet article de la **Revue** (1-15 février) vaut d'être lu avec une extrême attention. Il va tout droit à l'encontre de la doctrine officielle que « le temps » décidera de la victoire en notre faveur : *il faut agir*, déclare le commandant Mada. A ceux qui traitent de « bluff » les avantages acquis par nos adversaires, il répond :

L'occupation de la Belgique et du Nord de la France, de la Pologne russe, de la Volhynie et de la Courlande, de la Serbie, est-ce que tout cela n'est que du bluff ?

Du bluff, la trahison de la Bulgarie, la défection de la Grèce vis-à-vis des Serbes, l'attente énigmatique de la Roumanie ?

Est-ce que l'attitude dilatoire et procédurière du président des Etats-Unis, à la suite des crimes commis contre des Américains inoffensifs par les sous-marins allemands, n'est que la conséquence d'un bluff ?

Cette énumération est pénible pour notre orgueil, mais elle est nécessaire pour nous ramener à une juste conception des réalités.

Que l'Allemagne, par sa diplomatie et surtout par la voie de la presse, ait accentué ses actes et en ait amplifié les données, il faudrait ne rien connaître d'elle pour en douter. Mais nier que la savante « manœuvre morale » qu'elle a menée pour frapper l'imagination mondiale n'ait pas déterminé ses succès diplomatiques, c'est vouloir ne pas admettre que le soleil éclaire notre globe.

Est-ce qu'il n'est pas possible, à présent, de faire un rapprochement significatif entre l'entrée en scène de la Bulgarie et notre offensive en Champagne, au lendemain de celle-ci ?

Non, l'arrivée de l'Allemagne à Constantinople ne sera pas qu'un bluff, un prétexte à mise en scène, mais, vue avec la raison éclairée par les événements du passé, un fait grave, très grave, si nous laissons à nos adversaires *le temps qui leur est utile, indispensable,* pour tirer le parti qu'ils visent dans un pays où il existe d'importantes ressources humaines.

L'Allemagne « veut obtenir du temps ». De Harden au plus obscur folliculaire, tous ses journalistes sont embrigadés pour écrire *aux ordres*. Ils se plaignent de la famine, du manque de coton, etc., et leurs fallacieuses jérémiades trouvent un écho dans notre presse. Les dirigeants politiques et militaires croient, plus que jamais alors, que nous *vaincrons par le temps*. Et la vérité est que l'ennemi, lui, *gagne du temps* et organise les forces de la Turquie. Voici la conclusion du commandant Mada :

Méfions-nous de toutes les interventions, d'où qu'elles viennent, qui pourraient nous faire oublier qu'une seule paix peut être désormais honorable pour les Alliés : celle qu'ils dicteront. Méfions-nous de toutes les offres d'armistices, de trêves, de propositions, parce que seule l'Allemagne en bénéficierait.

Si remarquable qu'ait été la vigueur de ses armées, et personne ne le conteste, il est à tout le moins élémentaire qu'elles aient besoin de quelques mois pour se réorganiser, se recompléter, se fortifier. Surtout, l'Allemagne veut créer une nouvelle armée avec les éléments turcs, *mais il lui faut du temps.*

C'est là le facteur qui, pour elle, domine toute la situation. L'obliger à ne pas interrompre la lutte actuellement, c'est la frapper à son point faible, car ce ne sont ni les hommes, ni les munitions, ni les vivres qui lui manquent, c'est la puissance de poursuivre la lutte sans arrêt, sans répit. L'obliger à subir sans cesse de vigoureuses offensives, c'est l'empêcher d'accroître sa force de résistance et surtout de créer de nouvelles forces d'offensive pour un théâtre nouveau.

Pour le salut de notre pays, ne lui laissons pas le temps *qui lui est indispensable.* Elle est hors d'haleine. Profitons-en pour l'achever.

La décision appartient aux états-majors des Alliés. *Il faut agir.*

§

M. Henri Joly, qui appartient à l'Institut, se demande : « Aurons-nous un nouvel art et une nouvelle littérature ? » (**La Revue hebdomadaire**, 22 janvier) A bien lire M. Henri Joly, on reconnaît que les nouveautés qu'il souhaite sont, au fond, les vieilleries de M. Paul Bourget doctrinaire. Si M. Joly a l'amabilité de déclarer, en note, qu'on « aurait tort de ne pas lire assidûment » notre *Mercure de France*, il partage les préventions des chroniqueurs de 1891, environ, contre le symbolisme et il emploie volontiers leur vocabulaire : « L'écrivain qui, dans cette littérature encyclopédique, tenait le rôle d'oracle et de pontife, Remy de Gourmont.... » Cela est terriblement lourd et le paraît d'autant plus que M. Joly adme la parenté spirituelle de Gourmont avec Renan et M. Anatole France.

Essayons cependant d'y regarder encore, et de plus près. Essayons de démêler le dernier mot de cette sagesse se recueillant *Sous l'orage.* C'est une sagesse de bénédictin libre-penseur et épicurien, douloureusement nterrompue dans son joli fouillis de bibliomanie, de philologie, de sonnets en vers et de sonnets en prose, et de réflexions tour à tour badines et chagrines sur les aspects les plus variés de la scène du monde : tous ces aspects l'intéressent, lui et ses brillants prédécesseurs, mais pourvu qu'on ne 'oblige d'en prendre au cunau sérieux. Il regarde donc mélancoliquemen tout autour de lui. Sa grande crainte est que la nouvelle génération ne retrouve pas « la même liberté d'allures » en ce beau jardin dévasté ; autrement dit qu'elle soit tenue en respect par des dogmes et par des devoirs l'attachant à une cause plus haute qu'elle-même. « Pourtant, ajoute-t-il, j'espère que les cauchemars seront vaincus (les cauchemars, non du doute, mais de la foi.) J'espère qu'on saura trouver une méthode où les cœurs liront le devoir de défendre la vie et le devoir de la vivre. » L'auteur eût été plus franc s'il eût dit nettement de « vivre sa vie, à soi, selon sa fantaisie, » car telle a été la formule à la mode. C'est bien là ce qui fait qu'il est impossible d'attendre de ce côté rien de véritablement nouveau, rien qui

ouvre de ces vues « simples et sincères », éclairant la route vers une France mieux assise et moins éprouvée.

Que Gourmont eût joliment répondu à cela!

§

Memento. — *Le Correspondant* (25 janvier) : — « L'Ame sereine d'un soldat », fragments de lettres de Léo Latil, mort au feu. — M. Renaud de la F... « A tire d'ailes : carnet de vol d'un sapeur-aviateur. »

La Grande Revue (janvier) : — M. Marcel B... : « Le Miracle du Feu », roman. — M. P.-G. La Chesnais : « La Faillite de l'Internationale ? » — « L'Œuvre de Guerre d'H. de Groux », par M. F. de Miomandre.

La Revue hebdomadaire (29 janvier) : — Abbé Wetterlé : « L'Alsace-Lorraine d'aujourd'hui. » — « L'Interprète, » par M. M. Lanoire.

La Revue (1-15 février) : — M. E. Brousse : « Le Gaspillage de la fortune publique et l'Irresponsabilité générale. » — M. Jean Finot : « Dégrisons les anti-alcooliques. » — Capitaine Canudo : « Impressions de Guerre », poèmes. — M. G.-N. Tricoche : « Agissements allemands aux Etats-Unis. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le Cas Barrès. — Depuis que le compositeur d'opéras, M. Saint-Saëns, « de l'Institut », saisissant aux cheveux l'affreuse occasion, voulut mettre à profit sans vergogne l'aventure terrible où était entraînée sa patrie pour supprimer la concurrence d'un des plus superbes génies de l'art musical, la question Wagner a fait du chemin chez nous. Notre objectivité instinctive, notre amour du juste et du vrai, notre besoin de loyauté et de logique, cet idéalisme spontané, invincible, par quoi, et à soi seul, notre France entre les nations est immortelle, et qui nous garantit l'honneur quand serait perdu out le reste, ces qualités natives ou vertus propres n'ont pas failli même à l'heure angoissante : l'accusé de race ennemie a trouvé par, mi nous des avocats, le calomnié des défenseurs, et l'artiste génial a gardé ses admirateurs enthousiastes. MM. Paul Souday dans *le Temps*, Georges Pioch dans *les Hommes du jour*, Vincent d'Indy dans *la Renaissance*, Prod'homme dans *la Revue de Hollande*, Victor Snell dans *l'Humanité*, Henry Gauthier-Villars dans *la Suisse*, à Genève, d'autres encore, un peu partout, ont mené vaillamment le noble combat pour la beauté bêtement assaillie par les iconoclastes à bicorne. Si ces gens étaient capables de comprendre, on pourrait causer avec eux et, s'ils étaient de bonne foi, les convaincre. M. Saint-Saëns se targue d'avoir énoncé le premier cet aphorisme : « Si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une. » Evidemment, mais pas en tant qu'artistes, du moins au sens où l'entend aujourd'hui le tout récent dédicataire de la photographie de Guil-

laume II. En dehors de son art, un artiste est un homme comme les autres. Il peut même quelquefois n'être pas très intelligent, tel notre grand Hugo ; il peut être un apache à l'instar de Villon, un arriviste avide de réclame et de tantièmes à l'exemple de Gluck et de M. Saint-Saëns en personne. Comme élément et membre enfin d'une communauté nationale, il est naturellement exposé aux préjugés, aux passions souvent injustes et violentes à quoi les individus de peuples différents s'abandonnent aisément les uns contre les autres. Mais Shakespeare est-il moins Shakespeare pour avoir grossièrement outragé la Pucelle ? Wagner eût pu nous insulter et nous haïr sans cesser d'être le prodigieux génie dont le respect s'impose à nous comme à tout l'univers. Or il ne l'a point fait : ceux qui le prétendent ignorent ce dont ils parlent ou sont des imposteurs. Il eut toujours, bien au contraire, un faible, une attirance à notre égard ; il n'a jamais manqué de nous rendre justice, et même avec chaleur et émotion, chaque fois qu'il en rencontra des prétextes, et il faut bien avouer que, musicalement, ils étaient plutôt rares de son temps. Et Wagner n'en omit aucun. Si certes il nous critiqua, — (dame ! on n'est pas parfaits...) — la citation de M. Ch.-H. Hirsch dans le *Mercure* du 1er janvier démontre que ses jugements sur ses compatriotes n'étaient pas moins cruels que ceux qu'il a parfois portés à notre endroit, et son observation sur « l'absinthe et l'Académie » témoigne assurément d'une perspicacité assez piquante. Au surplus, tout cela n'a aucune importance. Quoi qu'il ait pu penser sur nous ou sur quiconque, un artiste ne vaut que par son génie spécifique, et, si sa « nationalité », le climat, le passé, la langue, la culture particuliers aux divers groupements ethniques marquent ses productions plus ou moins fortement de leur empreinte, sous ces nuances et jusque sous ces disparates ou contrastes, il y a dans les chefs-d'œuvre du génie un tréfonds essentiel qui appartient à tous, et qui est l'aliment sacré, le pain de vie de l'humanité solidaire. Même aux instants les plus troublants de cette guerre, c'est ce qu'ont éprouvé jusqu'au fond de leur âme ceux que la manne wagnérienne avait nourris et confortés de beauté rédemptrice. On s'aperçut bientôt d'ailleurs que, sauf M. Saint-Saëns, dont les mobiles sont d'ordre le plus vil, tous ces contempteurs de Wagner, bâtisseurs de muraille de Chine, étaient, non pas seulement des niais pour la plupart, mais des crânes aussi fermés à la musique que Socrate, Monsieur Thiers, Edouard VII ou Leconte de l'Isle. Et, des tranchées de première ligne aux dépôts, s'éleva et fonça sur ces baudets un Haro ! formidable, ratifiant cet avis de M. Vidal interviewé : « Tous les poilus musiciens sont wagnériens. » Parbleu ! Sans ça ils ne seraient pas musiciens. Aussi les lettres indignées ont-elles plu soudain du front comme une averse. J'en sais une, dont on m'envoya la copie, adressée

à M. Saint-Saëns, qu'il pourra conserver dans ses papiers de famille. En revanche, un médaillé militaire écrit à Gauthier-Villars : « Comment, ces vieux gardes nationaux tenteraient, leur colichemarde académique au poing, d'interdire à l'Art la route de France ? Allons donc ! » Et celle-ci qui me parvient à l'instant, après tant d'autres, d'un sergent nanti de la croix de guerre, lequel, au nom d'un groupe de co-décorés, affirme leur volonté de réclamer, au retour, « la reprise des représentations wagnériennes », et regrette, « lors de sa dernière permission, de n'avoir pu entendre *Siegfried* dont il se fredonnait les motifs sous les obus ». Et, tous, nous en avons reçu d'analogues, venant d'amis ou d'inconnus, de tous grades ou sans nul galon, criant leur joie, leur « soulagement » à nos protestations véhémentes, ou disant leur colère, leur honte, leur « souffrance » de ce qui s'imprime à Paris dans certaines feuilles. Ah ! les philistins d'Institut n'ont pas une bonne presse, là-bas, sous les marmites ! Bref, la question semblait réglée. Déjà les concerts affichaient, non seulement Bach, Haendel, Beethoven, Mozart, Gluck, mais même aussi Schumann excommunié par M. Saint-Saëns. Les non mobilisés patientaient confiants et calmes : ce seraient les combattants eux-mêmes qui viendraient exiger Wagner après la victoire. C'est ce moment que M. Barrès a choisi pour diffamer des milliers de Français, — dont beaucoup, depuis dix-huit mois, donnent leur vie pour la mère-patrie, — parce qu'ils ont magnifié la beauté éternelle dans les chefs-d'œuvre d'un des plus grands génies d'artiste qu'ait jamais engendrés la race humaine. Dans une « Enquête », d'ailleurs idiote, publiée par *le Correspondant* du 25 décembre dernier, il osa déclarer ce qu'il suit :

Il est clair que certains ouvriers français, en adoptant le marxisme, certains amateurs en se livrant aux rêves wagnériens, d'autres curieux en applaudissant les délires de Nietzsche *ont trahi la cause de la France*.

Il n'est pas défendu d'être un crétin, puisque c'est un état de naissance ; mais vraiment les Tartufes de « l'union sacrée » exagèrent. Le premier mouvement, le réflexe, serait le geste brutal. Mais il est bien plus drôle de mettre à M. Barrès le nez dans son K. K. Dans *l'Humanité* du 11 janvier, M. Victor Snell, un esprit des plus cultivés et des plus fins, a réussi l'opération de si jolie manière qu'on ne saurait assurément mieux agir que de lui laisser la parole.

Celui qui trahit est un traître. Ceux donc qui se sont « livrés aux rêves wagnériens » sont des traîtres.

On pourrait soutenir que pareille affirmation mériterait autre chose qu'une simple réponse dans un journal. Car il y a des termes sans portée en temps de paix qu'on n'aime pas à entendre en temps de guerre et dont il y a imprudence à user. Nous savons, en effet, des gens qui se sont livrés « aux rêves wagnériens » (avec plus de plaisir et de raison, je vous prie de le

croire, qu'aux onanistiques réflexions sur la « Culture du Moi ») devant lesquels M. Maurice Barrès (de l'Académie française) ne réitérerait pas son insolence.

Mais encore cette insolence pourrait-elle être une opinion, et cette opinion, à condition d'être sincère, mériter quelque indulgence. Lorsque M. Frédéric Masson, qui est un âne, part en guerre contre Wagner en qui il voit le père de Von Kluck et de Mackensen, et lorsqu'il déclare vouloir faire fusiller ceux qui lui trouvent du génie, il a du moins cette excuse d'ignorer ce dont il parle plus encore même que cette pauvre langue française à laquelle il inflige tant d'affronts. Mais il n'en est pas de même de M. Maurice Barrès : car M. Maurice Barrès n'est pas un sot. Et M. Barrès s'est affirmé lui aussi un « Amateur » des rêves wagnériens — et par conséquent un traître à la France *dans la mesure exacte où il applique ce mot à autrui.*

A priori, il en devait être ainsi ! Le wagnérisme fut et est encore un snobisme comme un autre. Des tas de gens qui payaient très cher pour assister à *Parsifal* s'y embêtaient ferme. Nous les avons vus. Ils n'avaient de plaisir qu'à l'entr'acte et spécialement au grand entr'acte parce qu'ils pouvaient manger et qu'on leur faisait payer vingt-cinq francs un poulet ! Snob toujours — c'est à la base de sa carrière, indépendamment de son incontestable talent — M. Barrès *devait*, tout en n'y entendant goutte, se poser en wagnérien au moment où la chose était de mode. C'était inévitable.

Mais comme un clown doit se souvenir du cirque où il fit ses premières culbutes, M. Maurice Barrès aurait dû ne point oublier ce que, sincèrement ou non, il écrivit jadis pour nous...

Pénétrez-vous bien de ceci (*le Correspondant* du 25 décembre) que « l'amateur des rêves wagnériens » a « trahi la cause de la France ». Bon. Cela fait, prenez le maître livre de M. Albert Lavignac, professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris, intitulé *le Voyage artistique à Bayreuth*, qui contient la « liste des Français venus aux représentations du Théâtre des Fêtes de Bayreuth », et qu'y voyez-vous ?

Page 557, dans la liste de 1891, où furent représentés *Parsifal*, *Tristan*, et *Tannhaeuser*, vous voyez cette mention :

Barrès (M. et Mme Maurice). — Paris.

M. Maurice Barrès trahissait donc dès 1891 ? On va nous dire qu'il était venu « pour voir », pour se renseigner, pour se documenter. Et il flairait déjà la trahison !... Ce n'est pas lui, ah ! ah ! qui coupait dans les « rêves wagnériens !... » Non !...

Non ?... Mais comment se fait-il qu'en 1892, où on joue encore *Parsifal*, *Tristan*, *les Maîtres chanteurs*, *Tannhaeuser*, on retrouve sur la liste :

Barrès (Maurice), député. — Paris.

Tiens, tiens... M. Barrès a trouvé ces « rêves wagnériens » si déplorables et traîtres à la France qu'il revient à Bayreuth et qu'il y revient pour entendre les mêmes opéras que l'année d'avant ?

Souci de documentation ! Il voulait être sûr de la « trahison » qu'il allait dénoncer ? Oui, bonnes gens ! Mais notez cette date : 1892.

Or, que trouvons-nous à la fin et comme conclusion d'un des plus célè-

bres ouvrages de M. Maurice Barrès, qui s'appelle (pour ne pas se vendre, car il n'aime pas les titres ronflants et équivoques). *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*? On y trouve un chapitre daté d'août 1892 (tiens ! comme ça se trouve !) et qui est dédié (c'est un comble !) à Emile Gallé, Nancéien.

Ce chapitre s'appelle : « Le regard sur la prairie » et voici ce qu'on y lit :

Dans cet héroïque Parsifal, *ce qui nous forçait à pleurer, ce n'est point la souffrance d'Amfortas, son cri et ses mains amaigries dont il presse la plaie de son pauvre cœur d'homme. Ce n'est pas non plus l'ardeur de Gundry...*

Nous en étions tout haletants.

Tellement haletants que voici comment M. Barrès résume cette scène de Gundry :

Traits sublimes qui nous faisaient pâlir de plaisir, *mais à l'orchestre, aux héros, au poète, nous disions : « Prodiguez,* enfoncez votre génie plus avant dans notre cœur. *Nous sommes capables de supporter encore. »*

Alors ce fut notre limite : Gundry, remontant au fond de la scène, s'accouda sur la barrière et, sans parler, contempla la prairie. Immortelle minute, *bénéfice qui ne saurait se perdre, point suprême où se dissipe tout notre émoi voluptueux pour que nous soyons* extenués de sublime !

Wagner rejette tous les vêtements, toutes les formules dont l'homme civilisé est recouvert, alourdi, déformé. Il réclame le bel être humain en qui la vie était une sève puissante. Ah ! la vie, elle emportait alors chacun vers sa perfection !

Le philosophe de Bayreuth glorifie l'impulsion naturelle, la force qui nous fait agir avant même que nous l'ayons critiquée. Il exalte la fière créature supérieure à toutes les formules, ne se pliant sur aucune, mais prenant sa loi en soi-même.

Par son sacrifice, Socrate promulgue les lois de la Cité, Jésus la loi de Dieu, l'amour. Que fondent Gundry, Tannhaeuser, Tristan, héros déchirants de Wagner ? Les lois de l'Individu...

Wagner ne permit jamais à son être intérieur de se détourner de sa destinée. Pour rester fidèle à celle-ci, il sacrifia tout désir des jouissances immédiates, car il ne pouvait les acquérir qu'en soumettant ses facultés essentielles, ses instincts d'art à des exigences déformantes : au goût du public, au sentiment du plus grand nombre... Et il eut cette noblesse (à l'encontre d'Amfortas), de ne point accepter une diminution de son idéal ; sa vie en eût été empoisonnée de souffrance.

Pages du Phédon, *récit du* Jardin des Oliviers, *qui ordonnez à l'homme de s'incliner devant les lois de la Cité, ou bien encore d'accepter la volonté divine, vous êtes les points de ralliement de l'élite humaine. Admettez* sur votre sommet *l'Enchantement du Vendredi-Saint.*

ALLONS A WAHNFRIED, SUR LA TOMBE DE WAGNER, honorer les pressentiments d'une ETHIQUE nouvelle.

Voilà !

L'Enchantement du Vendredi-Saint doit être placé *au sommet* de Platon et de l'agonie de Jésus ! Et M. Barrès conclut : « Allons à Wahnfried, sur la tombe de Wagner... »

Voilà ce que nous avons payé trois francs chez notre libraire, et dont, depuis 1892, M. Maurice Barrès s'est fait de l'argent et de la gloire littéraire !

Aujourd'hui, il déclare traîtres à la France ceux qui ont eu tort de penser faiblement comme lui.

En ce faisant, M. Maurice Barrès (de l'Académie Française) s'est conduit comme un paltoquet, et il a donné involontairement la mesure du mépris dans lequel il tient ceux qui sont assez bêtes pour être ses crédules lecteurs.

M. Barrès a donné en même temps la mesure du mépris où on

doit le tenir lui-même. Par ailleurs, au même propos, dans *Paris-Midi* du 12 janvier, M. Souday fit remarquer que M. Barrès « étudiait autrefois Karl Marx sans aucune animosité », et que, « dans la plaquette intitulée *De Hegel aux Cantines du Nord* » par une note de M. Eugène Nolent évidemment approuvée sinon inspirée par l'auteur, dont M. Nolent fut le secrétaire, « M. Maurice Barrès, qui dénonce en 1915 les admirateurs de Nietzsche comme des traîtres, acceptait en 1904 d'être présenté au public comme le Nietzsche français ». Mais ceci ne regarde pas ma rubrique. Ce qui s'y rapporte, par contre, et que remarque aussi M. Souday, c'est l'interprétation barrèsienne de ce que cet Auvergnat de Lorraine entendit à Bayreuth. La musique radieuse, et seule géniale en l'occurrence, a résonné autour de ses oreilles comme s'égrèneraient des perles sous des groins. C'est le fatras de schopenhauérisme et de mystagogie teutonissimes, où le dramaturge Wagner s'embourba toujours plus profond avec l'âge, que retient uniquement son onanoiseux égotisme, et qui l'enchante au point d'y découvrir, tout pantelant, le droit canon de sa morale et le statut de sa conscience. « Sur la tombe de Wagner », où nous nous inclinons reconnaissants devant le génie d'un grand artiste, il « honore le promoteur d'une *éthique* nouvelle ». Certes, M. Souday n'a pas tort en opinant ici pour « de la haute trahison ». Et qui M. Barrès élit-il pour incarner ce qu'en son jargon de fumiste il baptise « les lois de l'Individu »? Kundry, une hystérique ensorcelée, Tristan, dont l'amour névrosé est l'ivresse d'un philtre magique. On lui passerait Tannhaeuser, l'être éternellement humain, impulsif, tourmenté, « ondoyant et divers », oscillant de Vénus à Marie, et dont les seules « lois » sont ses passions incohérentes. Mais, avec Socrate, Platon et par-dessus le marché Jésus-Christ, la salade est significative. En lisant ce galimatias double, on se convainc que le cerveau qui put en accoucher ne fut jamais des nôtres. M. Barrès devait finir ainsi. C'est la gloire de notre pays d'avoir été de tout temps stérile en métaphysiciens et pauvre en « psychologues », et de les remplacer par des physiologistes et des logiciens. Le vague, l'arbitraire, l'équivoque ou le nébuleux n'ont jamais été dans nos cordes, et ce fut immuablement d'outre-Rhin que nous en atteignit parfois la contamination heureusement superficielle. Aucun ne sut chez nous en exploiter le germain lymphatisme aussi roublardement que M. Maurice Barrès. Son talent spécieux de pondre élégamment un verbiage ambigu, alambiqué et vide est cousin de l'amphigouri de la Maréchale de Fervaques, sur lequel l'excellent Altamira confessait tout penaud : « Il est des jours où je comprends chacun des mots dont elle se sert, mais je ne comprends pas la phrase entière. » Sous sa phraséologie invertébrée et flasque, la pensée poissonneuse se dérobe comme une anguille ou glisse entre les doigts comme un savon mouillé quand on

croit la saisir dans la cuvette où ne trempent que des mots creux et ne surnagent que des bulles gonflées de vent de l'Est. Tout cela n'a jamais été que du bluff de snob arriviste. Evidemment, le « wagnérien » spécial que fut M. Maurice Barrès « a trahi la France », mais depuis bien longtemps et toujours. Il l'a trahie dans sa pensée limpide, dans sa langue précise et vérace, avant de la trahir dans son intelligence ouverte, dans sa droiture chevaleresque et sa fierté. Il l'a trahie dans tout ce qui est son génie, son âme généreuse et loyale, et nulle trahison ne fut aussi préméditée ni plus complète. Son confrère Frédéric Masson l'a condamné d'avance, et s'en va le livrer sans doute au peloton d'exécution qu'il mérite. On pourrait même en confier le commandement au propre fils de M. Maurice Barrès... Ce serait là un dénouement romain, capable de racheter peut-être le coup de fourberie napolitaine où vient de s'enferrer ce Scapin du Guignol baudochard dont M. Saint-Saëns est le Polichinelle, M. Richepin le Paillasse, M. Donnay le Jocrisse, M. Junius le Calino et M. Masson la ganache. Que ces noms assemblés font admirablement! Wagner avait décidément raison : « chaque peuple a chez soi son germe de crétinisation » et, si la part de l'Allemagne, selon lui, est « l'insincérité, la perfidie jalouse », il n'est que trop réel que « l'absinthe chez nous achevait ce que l'Académie préparait ». On nous a délivrés de l'une. Qu'attendons-nous pour nous débarrasser de l'autre?

JEAN MARNOLD.

LETTRES AMERICAINES

Amy Lowell : *Six French Poets*, 2 dollars 50 cents ; New-York, Macmillan. — J.-E. Spingarn et G. P. Baker : *Essays and Studies*, 1 dollar ; Oxford, Clarendon Press. — Thomas S. Jones : *The Voice in the Silence*, 1 dollar 25 cents ; Portland, Maine, Mosher. — Blanche Shoemaker Wagstaff : *Eris, a Dramatic Allegory*, 1 dollar ; New-York, Moffat, Yard and Co. — Frederick E. Pierce : *The World that God destroyed*, 1 dollar 50 cents ; New Haven, Yale Press — Walt Whitman : *Poems*, 1 dollar, *Prose*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Mitchell Kennerley. — Brian Hooker : *Poems*, 1 dollar ; New Haven, Yale Press. — William Rose Benét : *The Falconer of God*, 1 dollar ; New Haven, Yale Press. — Alice Corbin : *Poems*, 50 cents ; Chicago, Ralph Fletcher Seymour. — Louis How : *Barricades*, 1 dollar ; Boston, Sherman, French and Co. — Edgar Lee Masters : *Spoon River Anthology*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Macmillan. — Rupert Brooke, *Collected Poems*, 2 dollars ; New-York, John Lane. — Poésies Guerrières.

La guerre n'a en aucune façon arrêté la production poétique en Amérique; bien plus, elle a fait naître un certain nombre de poèmes guerriers aux Etats-Unis comme en Europe ; et les critiques transatlantiques ont continué comme auparavant à publier leurs articles traitant de la poésie et des poètes.

Six French Poets, par Miss Amy Lowell, un des poètes contemporains les plus en vue aux Etats-Unis, est une étude intéressante

sur Verhaeren, Albert Samain, Remy de Gourmont, Henri de Régnier, Francis Jammes et Paul Fort, avec leurs portraits et un grand nombre d'extraits de leurs ouvrages dans le texte original et dans la traduction anglaise ; il y a aussi une bonne bibliographie à la fin du volume. L'ouvrage fait l'éloge de l'art poétique français d'aujourd'hui ; dans sa préface, Miss Lowell déclare que « la France vient de traverser un de ses grands cycles poétiques, un des grands cycles poétiques du monde », et elle déplore la mort de Remy de Gourmont, « l'un des artistes les plus sincères et les plus grands de sa génération ».

Le quatrième volume d'**Essays and Studies**, par les membres de l'English Association de l'Angleterre, rassemblés par le professeur Herford, de l'Université de Manchester, contient deux essais écrits par des Américains : *A Note on Dramatic Criticism*, par le Professeur Joel E. Spingarn, et *Dramatic Technic in Marlowe*, par le Professeur George P. Baker, de Harvard, qui a fait des conférences américaines à la Sorbonne en 1907-8.

La poésie de Thomas S. Jones est en train de prendre une place éminente aux Etats-Unis. La grande bibliothèque municipale de New-York a fait paraître l'an dernier une brochure intitulée *Poets of To-day*, où se trouvent des aperçus sur une soixantaine de poètes anglais et américains d'aujourd'hui ; M. Jones fait partie de cette liste. Ses cinq volumes de vers — le dernier, **The Voice in the Silence**, vient de paraître — ont reçu la chaude approbation de la critique ; ils ont certainement un charme et une délicatesse très personnels.

Eris, a Dramatic Allegory, par Blanche Shoemaker Wagstaff, poème philosophique, où sont définies les idées de pragmatisme, est dédié à Bergson et porte en épigraphe ces mots tirés de ses œuvres : « La vie est un combat entre le spectre du passé et l'élan vers l'avenir. »

The World that God destroyed, par Frederich E. Pierce, a comme sous-titre, *la Divine Comédie d'aujourd'hui*. Le poète y peint le monde avant le déluge, « un monde de merveille, de joie et de douleur », et il y trouve des leçons pour l'humanité actuelle au cas où elle périrait comme fit l'autre.

L'Œuvre de Walt Whitman, poésie et prose, comprise dans l'édition Mitchell Kennerley, est la seule autorisée par les exécuteurs testamentaires et la seule vraiment complète ; elle contient les textes et les corrections que le poète lui-même préférait. Toutes les éditions de Whitman parues jusqu'ici étaient défectueuses sous ce rapport. Le volume de poésie offre 106 pièces qui ne se trouvent dans aucune autre édition. Il en est de même du volume de prose. Cette édition a en outre une grande valeur pour ceux qui voudraient étu-

dier de près l'œuvre et la vie du poète, car ici M. Kennerley a réuni un grand nombre de notes et de faits biographiques introuvables ailleurs.

Une grande sûreté de travail et une réelle sincérité semblent ce qui caractérise les **Poems** de Brian Hooker, dont plusieurs ont déjà paru dans des revues américaines.

The Falconer of God, par William Rose Benét, a aussi déjà paru en partie dans les revues anglaises et américaines. Un puissant sentiment français influence ces pages ; nous trouvons ces titres : *le Baiser de Rodin*, *le Café Tortoni*, *la Vivandière*, etc., et ces poèmes parlent tous de la guerre de 1870. Les noms de Zola, Monet, Gladel, Baudelaire, etc. apparaissent souvent dans ces pages.

Poems, par Alice Corbin, et qu'illustre une lithographie faite par le mari de l'auteur, expriment une grande délicatesse de sentiment; *Rodin's Eve* et *America* attirent spécialement l'attention.

Barricades, par Louis How, contient des vers très délicatement rimés. *Ghazel* est un petit poème de dix vers, six à triple rime, forme peu commune dans la versification anglaise.

Les critiques américains ne sont pas d'accord sur **Spoon River Anthology**, par Edgar Lee Masters, lequel fait parler de leurs tombes deux cents personnes qui nous disent en quelques mots les motifs et les secrets qui ont animé leur vie. C'est une Comédie humaine américaine, des révélations d'un cimetière de village. Mais c'est surtout les vers libres du poème qui déconcertent ces critiques transatlantiques. Le *Forum* de janvier nous offre une demi-douzaine d'articles sur ce boutefeu littéraire de M. Masters. M. Willard Wright le déclare « d'une importance et d'un intérêt ne dépassant pas l'annonce nécrologique d'un journal : au point de vue de l'art véritable, cela n'existe pas ». M. Bliss Carman, le poète canadien, satirise le livre en vers libres, aussi déréglés que les vers libres de M. Masters ; « il a de commun avec Walt Whitman plus qu'une absence de rime. » M. William Braithwaite porte un jugement plus amical ; « c'est une rare contribution à la littérature américaine. » M. Shaemas O'Sheel va plus loin encore ; pour lui « ce poème épique est une grande œuvre d'art ». M. Carman déclare : « Je ne tiens pas à relire ce volume une deuxième fois », tandis que M. O'Sheel écrit : « Il demande à être relu ». Peut-être la meilleure critique de ce livre se trouve-t-elle dans la *Yale Review* de janvier : « C'est un ouvrage qui sort de l'ordinaire. » Cela est évident, au moins en ce qui concerne son tirage, qui a déjà atteint la huitième édition.

On s'accorde davantage sur le jeune et très sympathique poète anglais Rupert Brooke, tué aux Dardanelles le 23 avril dernier, qui occupe beaucoup l'attention aux États-Unis. « Il y a, écrit M. John Drinkwater, poète et critique anglais, dans *le Forum* de décembre,

une passion et une beauté dans son chant, en vertu desquelles les plus grands n'hésiteraient pas à écrire sous son nom », et le critique de *l'Outlook*, 22 décembre, trouve que « les vers de Brooke ont une grande ressemblance avec les vers de Keats ». Dans *le Dial*, 23 décembre, le Professeur Charles Wager nous donne une critique des **œuvres complètes de Brooke** et il conclut : « Voici de la poésie d'une grande distinction. » *L'Independent*, 6 décembre, contient aussi un intéressant article sur le poète, accompagné d'un portrait de lui par M. Lloyd Morris, qui nous présente un fort bean jeune homme.

Depuis l'ouverture des hostilités, on a publié beaucoup de **poésies guerrières** en Amérique. *The Audacious War*, livre dont il a été question dans le *Mercure* de septembre dernier, débute par un des plus beaux poèmes qui aient été écrits sur la guerre, *If*, qui, assez curieusement, a été composé avant que le canon se fût fait entendre, et qui fut publié à Boston le 1er août 1914. L'auteur est un Américain, M. Bartholomew Griffin. Un autre poème intéressant sur laguerre, *Gott mit Uns*, par Huntington Jacobs, a été donné en traduction par moi dans le *Mercure* du mois d'août dernier. A ce propos, on pourrait consulter *Hymns of Hate and Songs of Love*, par Professeur Archibald Henderson, *Nation*, 4 mars. Dans *le Dial* de même date, M. William M. Payne, poète et critique de talent, écrit un article sur *War Poetry*, où il nous dit que « nous devons admettre que la poésie écrite sur la guerre n'a, jusqu'à présent, rien produit de sérieux ; le seul poète qui serait à la hauteur de la tâche est M. Verhaeren » ; et *la Nation*, 13 janvier dernier, *Poetry and the War*, dit à peu près la même chose. Le curieux petit périodique, *The Wild Hawk*, donne plusieurs poésies sur la guerre ; *Song of the Dubs*, mars, est particulièrement heureux. Il n'est pas difficile de voir de quel côté se trouvent les sympathies du directeur, M. Hervey White, surtout quand on a lu son chant de guerre du numéro d'avril en réponse à la question : « Pourquoi aimons-nous tous la France ? » Le numéro de novembre 1914 de *Poetry*, entièrement consacré à des poèmes de guerre, est le résultat d'un prix offert par ce périodique pour le meilleur d'entre eux. Il s'en est présenté 738, et le sentiment qui les anime est exprimé par un des rédacteurs du journal : « Aucun futur historien des Etats-Unis ne pourra citer ces poèmes du vingtième siècle comme approuvant la politique impériale de conquête et de massacre. » Le gagnant de ce tournoi de poésie est Miss Louise Driscoll, de New-York, avec *Metal Checks :* la Mort, assise à une petite table, compte les plaques d'identité qu'un messager lui apporte du champ de bataille dans un grand sac. Le texte du poème consiste en une conversation entre ces deux personnages. L'effet est saisissant. Un autre compétiteur, Miss Marian Ramié, infir-

mière de la Croix Rouge anglaise, offre des stances curieuses, *The Shroudmaker*. Enfin, les jeunes indiens de la fameuse école de Carlisle, dirigée par le gouvernement de Washington, livrent à la publicité comme un des plus beaux poèmes de guerre ces lignes du grand chef indien, Joseph :

Ecoutez-moi, mes chefs ; mon cœur est triste et malade ;
Nos chefs sont tués,
Les vieillards sont tous morts,
Il fait froid et nous n'avons point de couvertures ;
Les petits enfants sont tués par le froid.
Ecoutez-moi, mes chefs ; mon cœur est triste et malade ;
Et à partir des rayons du soleil d'aujourd'hui, je ne me battrai plus dans toutes les éternités.

THEODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Otto Richard Tannenberg : *La Plus-Grande Allemagne. L'Œuvre du XX^e^ siècle ;* Paris, Payot et C^ie^, 4 fr. — Général Malleterre : *De la Marne à l'Yser, la Victoire des Forces Morales ;* Chapelot, 2 fr. — Duchesse de Sutherland : *Six semaines à la guerre,* Berger-Levrault, 1 fr. 50. — Fleury-Lamure : *Charleroi,* Berger-Levrault, 1 fr. 50. — Henri Massis : *Impressions de guerre,* Georges Crès, 2 fr. 50. — Agache, Auburtin, Redont : *Comment reconstruire nos cités détruites,* Armand Colin, 6 fr. — *Les Communes de l'Alsace-Lorraine,* Berger Levrault, 1 fr. 50. — Owen Wister : *The Pentecost of Calamity,* New York, Macmillan, 60 cents. — Georges Lachapelle : *Nos Finances pendant la guerre,* A. Colin, 3 fr. 50. — Christophe : *Monographie du Legrincheux,* Armand Colin, 1 fr. 25. — Ch. Cestre : *L'Angleterre et la guerre,* Henri Didier, 3 fr. 50.

Le public français apprend à connaître peu à peu cette littérature singulière, par quoi l'Allemagne préparait son entreprise de domination. Il n'y a pas chez nous d'ouvrage comparable à **La Plus-Grande Allemagne**, publié en 1911 par Otto Richard Tannenberg et dont l'éditeur Payot vient de donner une version dans notre langue. L'histoire déterminera un jour la responsabilité des écrivains pangermanistes dans le conflit actuel. Quand ils commencèrent à faire parler d'eux, il y a une vingtaine d'années, on feignit outre-Rhin de ne pas y prendre garde. Pour les grands journaux, pour les revues de poids, c'étaient d'inoffensifs maniaques dont les desseins chimériques n'avaient pas plus d'importance que s'ils se fussent occupés de la lune. On le savait aux *Alldeutsche Blaetter*, à la *Deutsche Zeitschrift*, où les jérémiades à cause de l'indifférence du public n'avaient pas de cesse. « Partout à l'étranger on est nationaliste ; en Allemagne, seul le nationalisme n'a pas droit de cité », s'écriaient les petits scribes aigris de l'acabit des Friedrich Lange, Ernst Wachter ou Kurd von Strantz. Et l'on eût pu croire qu'ils ne se trompaient pas, si leurs idées, qui s'agitaient alors dans les bas-fonds, n'étaient pas remontées peu à peu à la surface ; si tout ce

qu'ils discutaient dans leurs conventicules n'avait pas été, au cours des années, accepté par les pouvoirs publics, pour se muer finalement en raison d'Etat.

Les Allemands jurent aujourd'hui sur leur salut qu'ils n'ont pas voulu la guerre. Mais la preuve de la préméditation, elle est dans les écrits des Reimer, des Albrecht Wirth, des Paul Rohrbach et des Tannenberg. Qu'on découvre donc, dans le Catalogue général de la librairie française depuis 1871 une seule brochure où se trouvaient soutenues, pour la France, des revendication territoriales, analogues à celles que prétendaient justifier les Allemands par des arguments historiques et ethnographiques, chez eux. Le baron Zorn de Bulach, alors qu'il était secrétaire d'Etat au ministère impérial d'Alsace-Lorraine, prétendit un jour, dans un discours, qu'il entendait combattre à la fois les *pan-germains* et les *pan-français*. Les Alsaciens lui répondirent aussitôt qu'il n'y avait pas de « pan-français », que le mouvement chauvin en faveur de la Grande-Allemagne ne possédait pas son équivalent en France. Et, de fait, qui donc eût pu songer chez nous, avant la guerre actuelle, à des conquêtes territoriales en Europe? La République était foncièrement pacifiste. On sait ce que cela nous a coûté. Dans les masses populaires, on ne savait plus même ce que c'était que l'Alsace-Lorraine. Et pourtant, les deux provinces avaient protesté par deux fois, à Bordeaux en 1871 et à Berlin en 1874, contre leur annexion à l'empire. Revendiquer leur retour, à la France, cela ne pouvait, à aucun titre, se comparer avec les ambitions des pangermanistes. Et si quelqu'un se fût avisé de reparler de la politique traditionnelle des limites naturelles que la Révolution avait hérites de l'Ancien Régime, on lui eût ri au nez.

Tannenberg, tout au contraire, nous annonce que l'Allemagne du vingtième siècle devra tripler et quadrupler son territoire. Il nous le dit sans fard en appuyant uniquement sur la force les prétentions de son pays. Fi des vaines formules imaginées par des idéologues ! Les ambitions allemandes sont plus terre à terre :

> Il ne s'agit plus de la grandeur intellectuelle et morale, écrit M. Maurice Millioud dans sa préface, il n'est plus question de l'Allemagne rédemptrice et civilisatrice ; il n'est plus fait mention de la grandeur politique, de l'honneur et de la puissance. Tout cela, du moins, recule dans le fond, parmi les décors. Ce qui se présente à vous, qu'on vous offre à chaque page, dont on vous obsède jusqu'à la satiété, c'est la perspective du profit, c'est la vision de la proie pantelante qu'on vous livre à dépecer. On vous la fait saisir en imagination ; vous étendez des mains formidables, vous les refermez sur le meilleur morceau ; à peine si, frissonnante encore, elle se débat dans son agonie ; elle est si faible, vous êtes si forts, si nombreux, si bien préparés ! Quel honte que de ne pas tenter le coup ! Qu'attendez-vous ?

Le « coup » à faire, Otto Richard Tannenberg l'expose dans les

plus minutieux détails. Il enjoint à son gouvernement de déchaîner le conflit et de battre ses adversaires jusqu'à les réduire à merci. « La guerre ne doit laisser aux vaincus que les yeux pour pleurer. Modestie de notre part serait pure folie. » Dans l'hypothèse qu'il développe, l'Allemagne, alliée de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie, n'aura comme adversaires que la France et la Russie. L'Angleterre, par contre, ne bougerait pas, son « esprit mercantile » lui conseillant de se tenir à l'écart. L'auteur ne dit pas « quand et dans quel ordre se produiront les transformations et remaniements » dont il étale les splendeurs aux yeux de son public.

Il est très difficile, presque impossible, de donner une réponse, écrit-il. Ils (les transformations et remaniements) peuvent commencer demain, déterminés par la tournure que prendront les affaires allemandes. Il se peut aussi qu'il faille attendre quelques années. Pour moi, l'essentiel est que le peuple allemand tout entier se familiarise avec les diverses éventualités liées aux événements qui s'approchent. C'est le but que j'ai poursuivi en composant mon livre. Nous ne voulons pas, après besogne faite, nous retirer comme des enfants sages dans notre ancienne propriété, et nous conduire dans la suite comme si nous demandions pardon à nos ennemis d'avoir eu la hardiesse de remporter la victoire. La victoire de 1870 a décidément surpris notre peuple; autrement, nous ne nous serions pas contentés d'une si modeste indemnité : cinq milliards... Notez, de misérables francs, à 80 pfennig la pièce, et le lopin d'Alsace-Lorraine : c'était pour la France, le pays le plus riche du monde, infiniment trop peu. Nous ferons des progrès et, à l'étonnement des vaincus, nous parachèverons notre œuvre, jusqu'à les faire trembler d'effroi.

Tannenberg est un précurseur. Il développe le « but de la guerre » à peu près dans les mêmes termes que le font depuis un an les journaux conservateurs de son pays. Son livre a été très lu parmi les hobereaux prussiens, auxquels il a fourni le schéma de leurs revendications. Toujours à court d'idées, ces gens n'ont pas eu besoin de se casser la tête pour savoir quel butin devrait leur rapporter l'expédition de brigandage que leur avait conseillée l'auteur. S'ils ont dû en rabattre, on sait qu'ils réclament encore, sous prétexte de « sécurité », un assez joli morceau. Mais les dimensions limitées de ce compte rendu seraient dépassées s'il fallait énumérer ici toutes les annexions que promet le livre de Tannenberg. Il incorpore à l'Empire allemand : la Hollande, la Belgique et leurs colonies, la Suisse, les Provinces Baltiques, la partie allemande de l'Autriche jusqu'à Trieste, le Maroc, l'Asie Mineure, la moitié de la Perse et de l'Arabie, le Siam et la Chine, la partie méridionale de l'Amérique du Sud, etc., etc. La Grande-Bretagne reçoit en récompense de sa neutralité l'Indo-Chine, une partie de nos colonies africaines et la moitié nord de l'Amérique du Sud. L'Italie devra se contenter de la Tunisie.

La façon dont Tannenberg remanie l'Empire des Habsbourg est assez curieuse pour qu'il vaille la peine de la signaler brièvement. Elle rappelle étrangement le projet de Konopicht, que M. Wickham Steed nous a révélé récemment. C'est au point qu'il faut se demander si Guillaume II, en essayant de gagner à ses chimères l'archiduc François-Ferdinand, ne s'est pas souvenu de Tannenberg. « L'empire allemand donne son consentement, écrit celui-ci, à la fondation du nouvel empire des Habsbourg, formé des royaumes de Hongrie, de Pologne, de Roumanie, de Serbie et de Bulgarie. La capitale du nouvel empire de Habsbourg est Budapest, et le magnifique château royal en forme la résidence tout indiquée. » Il fournit ensuite des détails minutieux sur les échanges de territoires et les annexions qui permettront de créer cette nouvelle confédération.

Ce n'est cependant qu'à son corps défendant et pour des raisons dynastiques qu'il consent à cette concession aux races slave et magyare, qui équivaut à une diminution du germanisme. Son ouvrage est plein de jugements sévères qu'il porte sur les Hongrois. Les Hongrois affectaient alors d'être animés de sympathies françaises. Tannenberg leur reproche surtout d'être fortement mâtinés de juifs :

> Ce mélange hébraïque d'environ dix pour cent a imprimé aux Magyars un fort cachet juif et, avec la modestie qui leur est propre, ils méconnaissent absolument que, dans le monde des peuples de haute culture, qui compte 75 millions de nationaux, un peuple minuscule de 8 millions d'âmes ne peut, par sa mégalomanie charlatanesque, que prêter au ridicule et être pris en pitié.

L'empire allemand a cependant fait appel aux Hongrois pour collaborer à l'œuvre de la plus grande Allemagne. Tisza est le plus ferme soutien de la politique impériale et il est fort probable que, sans son concours, la guerre eût été impossible. Tannenberg s'est trompé dans l'utilisation de ses éléments de succès. Il n'en a pas moins tracé d'avance, avec une justesse remarquable, le plan d'action, la mise en œuvre et la perspective de butin du « coup » formidable dont nous sommes victimes depuis dix-huit mois.

HENRI ALBERT.

§

Sous un titre un peu général : **De la Marne à l'Yser**, *la Victoire des Forces Morales*, le général Malleterre a publié chez Chapelot un des livres les plus complets, les mieux pensés et déduits que nous ayons encore sur ce qu'on a appelé la *Bataille de la Marne*. On a pu dire, assez justement je crois, qu'il y avait eu une part de mystérieux dans le retour offensif qui nous a permis de culbuter l'ennemi après la retraite de Belgique. C'est ce que le général Malleterre appelle « la victoire des Forces Morales ». — Supériorité stratégique, supériorité numérique, supériorité matérielle, tout était,

en effet, à l'avantage de l'Allemagne en 1914 comme en 1870. Du 4 août au 4 septembre 1914, on put croire qu'allait se répéter la suite des catastrophes qui causèrent notre ruine en 1870, — et le plan allemand fut de même l'enveloppement d'une aile, la rupture des forces organisées sous le poids de la supériorité en hommes et en matériel, — et avec le même but : la prise de Paris. — Après l'échec de Charleroi, l'offensive française brisée, nos troupes durent battre en retraite. Les masses allemandes se mirent en marche, cherchant à envelopper l'adversaire, qui se dérobait, mais guettait l'occasion favorable pour une revanche. Cette occasion se présenta lorsque nos troupes se trouvèrent entre les camps retranchés de Paris et de Verdun, tandis que l'ennemi, qui défilait devant la capitale pour aller attaquer les Anglais au sud de Meaux, présentait le flanc à l'armée Maunoury, dissimulée derrière les forts extérieurs. Bousculé à l'Ouest par les Français, l'adversaire fut pris au sud par les troupes britanniques. Le 9 septembre au soir, le général Foch, se portant vers la Fère-Champenoise, tomba de flanc sur la garde prussienne et des corps saxons ; à sa gauche, le général de Langle de Cary poussait de l'avant, tandis que le général Sarrail, placé à l'Est, remontait vers le Nord et précipitait la retraite des Allemands, qu'accéléra de Nancy aux Vosges l'offensive des généraux Castelnau et Dubail. — On se battit encore en Alsace, en Lorraine, autour de Nancy et au Grand-Couronné (20 août-21 septembre). La bataille de l'Yser fut le dernier acte du drame, l'ennemi remontant vers la mer, sous prétexte d'enlever Calais, mais surtout afin de se frayer un passage que notre offensive lui avait interdit aux approches de la capitale. — Le *Miracle de la Marne*, ce fut le coup d'œil du général en chef, et ce fut aussi le sursaut d'énergie qui galvanisa l'armée en retraite avec la rage de céder le terrain, et la fit se jeter sur l'adversaire au moment le plus propice. Le plan des Germains si habilement préparé avait échoué contre une armée qu'ils croyaient déjà vaincue. L'état-major allemand avait pu tout prévoir, sauf la suprématie des forces morales. — Le livre du général de Malleterre mérite d'être lu. C'est une des premières contributions sérieuses à l'histoire de la guerre actuelle et il a la valeur d'un document.

La duchesse de Sutherland, qui avait organisé une ambulance en Belgique dès les débuts du conflit, se trouva à Namur et à Charleroi et eut des aventures diverses, a publié le journal de ses tribulations : **Six semaines à la guerre**. — Je passe sur les préliminaires de ce récit, le voyage, l'organisation, l'installation à Namur. C'est bientôt la bataille, et les blessés affluent ; les Allemands entrent dans la ville et du reste y mettent le feu sous des prétextes vagues. « Ils nous amenèrent trois des leurs, dit la duchesse; ils étaient plus gros et aussi plus sales que les Belges, et couverts de tatouages for-

mant des dessins extraordinaires. » L'ennemi placarda aussitôt, du reste, des proclamations surprenantes et féroces. Après Namur il fit son entrée à Bruxelles, où il défila pendant trente-six heures, afin de donner une haute idée de sa puissance. « Le coup avait été préparé depuis des mois et eut lieu presque théâtralement. » En somme il devait servir à « épater » les Belges, — et de fait les neutres aussi bien que les alliés. — La narratrice, qui s'inquiétait des blessés anglais, partit pour Mons, Charleroi, — qui n'était que décombres, et plein de tombes allemandes dans les champs des environs; elle ne revint à Namur que pour voir emporter ses blessés, que l'envahisseur réunissait au collège des Jésuites pour en disposer plus tard. A Charleroi, peut-elle faire remarquer ensuite,le nouveau chef de gare était un monstre de grosseur; il mangeait et buvait continuellement. « Il avala six œufs et but du café et de la bière pendant qu'il entretenait avec moi une conversation fort affable. » Le train qui ramena ensuite les infirmières à Maubeuge était rempli de réservistes allemands; il était très sale. Mais les officiers firent faire de la place et se tinrent dans les couloirs, — ce qui était très poli de leur part, fait remarquer la Duchesse. Ce train était fourni du reste par un matériel de rebut. Les voyageuses durent s'arrêter à Erquelines et gagner Maubeuge à pied. — Elles devaient avoir d'autres mésaventures, mais la Duchesse put enfin revenir par Liége et la Hollande. Toutefois c'était pendant les premiers mois de la guerre; un peu plus tard, même avec l'étiquette de la Croix-Rouge, elle n'aurait pas été traitée avec tant d'égards par les autorités de Berlin.

Dans la même collection, le récit de M. Fleury-Lamure, correspondant du *Times :* **Charleroi**, *notes et impressions*, nous conduit également des débuts de la guerre jusqu'à l'invasion du territoire. Il passe à Louvain, à Namur, considéré d'abord comme imprenable et qui était infesté d'espions ; il nous fait assister à l'attaque de Dinant, où l'infanterie allemande fut balayée par nos 75; à la défense de la Meuse du côté de Givet; se retrouve à Charleroi, à Mons, — toujours en route, toujours à prendre des trains, qui partent tant bien que mal et sont souvent visés par l'artillerie adverse, — si bien que les rares voyageurs qui les occupent n'ont plus qu'à se nicher sous les banquettes. — C'est du reste à Charleroi que la lutte fut surtout terrible. On se battit dans la ville même, qui fut prise et reprise cinq fois par les troupes françaises. Dans certaines rues, les cadavres des assaillants s'amoncelèrent à hauteur d'homme et firent office de barricades derrière lesquelles les survivants tiraillaient. Les obus pleuvant là-dessus réduisirent les corps en bouillie. — Mais l'ennemi était trop nombreux; il nous fallut battre en retraite, et le correspondant du *Times* ne put que faire de même. —

Outre l'ensemble de la bataille de Charleroi, il rapporte du reste nombre d'anecdotes, de faits de détail dans sa narration; il trace aussi un net crayon du Roi Albert de Belgique, venant à Louvain passer parmi ses troupes, etc... Cependant, je crois que son volume, assez décousu, aurait gagné s'il lui avait donné franchement la physionomie d'un journal de route, — en le datant à mesure. Il aurait eu ainsi une netteté qui lui fait faute et nous aurait permis de suivre les événements avec un plus grand intérêt.

Comme **Impressions de guerre**, M. Henri Massis a publié quelques pages heureuses dont la principale est le récit, très prenant par sa simplicité même, qui donne la vie des tranchées sur le front et l'épisode d'une attaque de nuit (Notre-Dame-de-Lorette, janvier 1915), où les nôtres enlevèrent deux lignes de tranchées allemandes. La relation de cet épisode est précédée de quelques pages écrites pour les soldats de vingt ans, — génération sacrifiée d'avance, dit M. Henri Massis, — et qui *savait* la nécessité de son sacrifice. — Ce petit volume est dédié à Marcel Drouot, des *Marches de l'Est*, — tué à l'ennemi le 9 juin 1915,— dont il parle avec tendresse, et qui a d'ailleurs laissé le souvenir d'un homme affable et charmant, et d'un écrivain disert. A la suite des pièces que nous avons indiquées, on trouve reproduite même une lettre très remarquable que Drouot écrivait à Maurice Barrès pour lui faire part de la mort du commandant Madelin, atteint le soir du 9 mai après une attaque victorieuse de ses troupes. Marcel Drouot ramena dans les lignes françaises son chef blessé à mort. Il ne devait lui survivre que d'un mois.

Le volume de MM. Agache, Auburtin et Redont : **Comment reconstruire nos Cités détruites** (*Notions d'urbanisme s'appliquant aux villes, bourgs et villages*), apporte surtout dans la question les idées et les projets de la « Société des Architectes Urbanistes » sur l'hygiène, la transformation et l'embellissement des villes, — questions autour desquelles on a mené déjà un assez fort tapage. — Certes, en théorie, nous devons convenir que les auteurs de ce travail ont préconisé d'excellentes mesures d'assainissement et de mise en valeur, et qu'ils ont parfaitement raison lorsqu'ils mettent en parallèle de vieilles cités d'Italie, des Pays-Bas, de France ou d'Espagne avec les villes modernes, banales et plutôt laides; mais suffira-t-il de réglementer, de décréter, de mettre partout des barrières et des entraves pour arriver à un résultat meilleur? Les conditions urbaines, — pour me servir d'un vocable qu'affectionnent ces Messieurs,— sont certes très changées depuis les vieilles époques; il y a plus de circulation dans les villes, qui se trouvent plus peuplées qu'autrefois; les terrains ont pris plus de valeur, tant qu'il a fallu réglementer la hauteur des maisons, les conditions d'éclairage et d'habitabilité des pièces, etc... Mais la question n'est point là encore.

Autrefois, lorsque le goût était un patrimoine en somme général, on bâtissait selon les nécessités, l'idée du moment, — et il se trouve que les vieilles villes qui nous restent à peu près en état sont des poèmes de pierre, alors que les nôtres, où l'on voudrait systématiser, prescrire des règles, n'arrivent qu'à des miracles de laideur. C'est que les gens d'autrefois, — je dois m'excuser de le répéter une fois de plus, — avaient un sens qui manque à ceux d'aujourd'hui, — le sens de la beauté pittoresque, des arrangements et des aménagements heureux. On veut remplacer le goût par des règlements, l'esprit par la lettre, — comme en politique, où l'on n'a jamais fait tant de lois que depuis qu'il n'y a plus de gouvernement. — Les architectes toutefois ont une belle occasion de prouver que nous avons tort. Il y a déjà plusieurs grandes villes ruinées par la guerre ; beaucoup de petites et des villages à foison. Qu'ils s'y mettent dès qu'il sera possible et nous créent des merveilles. Nous serons les premiers à applaudir, non plus des théories, mais des réalisations. — Néanmoins, il est une chose qui me chiffonne. Les architectes dernièrement ont eu à élever des quartiers neufs sur les terrains désaffectés de l'ancien Champ-de-Mars. Or MM. Agache, Auburtin et Redont sont les premiers à constater que c'est un monde de laideur, la caricature et la négation de tout ce qui a jamais été bâti. — Nous ne pouvons croire cependant qu'il n'y a là qu'une querelle de boutique et que ces Messieurs ont dénigré la marchandise du voisin pour ensuite, plus aisément, placer la leur.

Pour en hâter la germanisation, les Allemands avaient apporté, dans les provinces annexées, des modifications dans la répartition administrative et changé les noms de quantité de communes. La librairie Berger-Levrault publie un répertoire alphabétique des **Communes d'Alsace-Lorraine**, avec l'indication de la dépendance administrative, et donnant, à côté de la nomenclature française avant 1871, la nomenclature allemande depuis 1871 jusqu'en 1915. « Les communes d'Alsace-Lorraine vont reprendre leur dénomination française antérieure, dit *l'Avertissement* de ce fascicule ; mais il sera impossible de négliger les dénominations allemandes chaque fois qu'il s'agira de faire état des actes administratifs, judiciaires ou commerciaux enregistrés au cours des années 1871 à 1915. Le répertoire présent sera donc fort utile et, indiquant les noms français et les noms allemands, permettra de trouver instantanément la commune qu'on aura besoin d'identifier. » — Malgré tout et sans insinuer que c'est un peu « la peau de l'Ours » qu'il s'agit de vendre, il semblera que la publication de ce catalogue est plutôt prématurée.

CHARLES MERKI.

§

M. Owen Wister, un écrivain américain bien connu et qui connaît

bien l'Allemagne, vient de publier un petit mais très intéressant volume, *The Pentecost of Calamity* (New-York, Macmillan, 60 cents), qui est une des meilleures présentations que j'aie vues des dangers du prussianisme. Ce passage surtout mérite d'être noté :

Je cite des extraits d'une lettre de parents américains qui habitaient récemment Berlin et qui y avaient envoyé leurs enfants à l'école. « Les livres de classe étaient uniques. Je crois qu'il n'y avait pas dans un seul livre de physique ou de chimie qu'ils étudiaient un seul passage admettant qu'un citoyen d'une autre nation ait fait un pas en avant. Chaque pas, d'après des arguments divers, revenait à un Allemand. Ainsi que vous pouvez vous l'imaginer, l'histoire moderne était l'œuvre de héros allemands. Toutefois le plus étrange, par exemple, de cet état d'esprit se trouvait dans le livre de géographie que travaillait Catherine (sa fille âgée de treize ans). Cet ouvrage contenait des cartes fortement coloriées des régions sous l'influence allemande à l'étranger. Dans l'Amérique du Sud et du Nord, y compris les Etats-Unis et le Canada, on note trois catégories d'habitants : nègres, indiens, et allemands. Pour les Etats-Unis, il y a une barre noire pour les nègres et une section du centre ouest pour les indiens ; le reste est pour l'influence allemande ! Le Canada est presque entièrement indien. Ceci attira mon attention, car une des camarades de Catherine lui demanda si elle était de sang nègre ou indien, et comme elle répondait qu'elle n'était ni de l'un ni de l'autre, son amie lui fit remarquer que cela n'était pas possible, car elle n'était certainement pas allemande. »

Cet extrait du même livre mérite aussi d'être traduit, car c'est le Prince Lichnowsky qui parle :

Lorsque l'Ambassadeur d'allemagne quitta l'Angleterre, sa suite le pria de ne pas être si découragé, la guerre n'étant pas de sa faute ; mais il répondit avec une sincère tristesse : « Vous ne vous rendez pas compte ! Mon avenir est brisé. J'étais envoyé pour surveiller l'Angleterre et pour prévenir l'empereur de l'instant auquel il fallait frapper. Les querelles intérieures semblaient rendre pour l'Angleterre une lutte impossible, et je dis à l'empereur que l'instant était venu ! »

Si cette étonnante confession est authentique, elle mérite d'être connue.

THÉODORE STANTON.

§

Si la marque d'un bon livre est de provoquer des réflexions salutaires, le livre de M. Georges Lachapelle, **Nos finances pendant la guerre**, doit être qualifié d'excellent. Sans tomber dans les récriminations rétrospectives, on peut bien trouver que nos cabinets successifs et leurs majorités du Parlement ont été bien coupables de ne jamais vouloir, même après Tanger, même après Casablanca, même après Agadir, envisager l'hypothèse d'une guerre qui nous serait imposée, et indiquer à grands traits ce qui devrait être préparé dans ce cas, pour les pouvoirs publics, pour la mobilisation

civile, pour le ravitaillement par mer et par terre du pays, pour la continuation de la vie économique, pour la crise financière, etc.,etc. Au point de vue financier, notamment, quelle différence entre l'Allemagne, qui, il est vrai, savait depuis longtemps ce qu'elle voulait, sortant de leur boîte ses dix-sept projets de loi tout préparés et les faisant voter en un tour de main par le Reichstag, dans la séance du 4 août, et nous autres improvisant au dernier moment des mesures de fortune et acculés à un moratorium général qu'un peu de prévoyance nous eût permis d'éviter! Les particuliers furent d'ailleurs aussi fautifs que les gouvernants, et ce n'est pas de la faute du parlementarisme si nos trois grandes sociétés de crédit, qui avaient près de six milliards de dépôts, se sont trouvées, au moment de la déclaration de guerre,en face d'un découvert de deux milliards,qui les a forcées à implorer le bénéfice du moratorium,elles aussi.Il faut souhaiter que la leçon soit efficace et qu'à l'avenir ces grands établissements financiers, d'ailleurs très solides, car découvert ne veut pas dire déficit, s'arrangent pour pouvoir rembourser instantanément leurs clients en n'importe quelle crise, leur goût pour les émissions de valeurs étrangères dût-il, de ce coup, se modérer. D'ailleurs, après les critiques, il faut en venir aux éloges. Notre mécanisme financier, fort habilement manié par M. Ribot, s'est montré, à l'épreuve, d'une souplesse et d'une solidité incontestables. L'émission des bons et obligations de la Défense s'est faite dans les meilleures conditions, le crédit de la Banque de France est resté absolu, le grand emprunt de 14 milliards, dont 6 d'argent frais, a été un très réel succès sans d'ailleurs épuiser toutes les ressources du pays, car il faut s'attendre à un second emprunt dans quelques mois, et enfin la liquidation du marché à terme, opération délicate s'il en fût, et que M. de Monzie a critiquée si âprement à la tribune, a été faite de la façon la plus sage, et avec l'adhésion de tous les intéressés, agents de change, syndics de province, coulissiers, etc., sauf, bien entendu, les joueurs à la baisse, mais il y a des intérêts qui doivent passer avant les leurs. De sorte qu'en résumé il faut s'applaudir que la France ait si heureusement franchi, grâce à la sagesse des uns et en dépit des imprudences ou des fautes des autres, un passage aussi semé d'écueils et de gouffres.

HENRI MAZEL.

§

L'humoriste M. Christophe, à qui l'on doit de si ingénieuses histoires pour la jeunesse, entreprend à propos, dans sa **Monographie du Legrincheux**, le procès des pessimistes. Il ne se contente pas de railler par la plume le détestable état d'esprit qui consiste à trouver toujours que tout va mal, il le stigmatise encore par le crayon avec une verve très alerte et très observatrice. Bro-

chure utile en somme et amusante, ornée par l'auteur de dessins d'un humour très gai. Elle sert à se rendre compte que les événements où Legrincheux n'a pas eu tout à fait tort — comme les Dardanelles — sont, heureusement, infiniment rares.

Le livre de M. Ch. Cestre, professeur à l'Université de Bordeaux, **l'Angleterre et la guerre**, est plein, trop plein peut être, de faits. Il laisse l'impression d'être un peu touffu. Mais tel qu'il est, il est précieux; si l'on veut comprendre la politique anglaise actuelle et le rôle de la Grande-Bretagne dans le grand conflit, si l'on veut s'éclairer sur certaines attitudes si spéciales du peuple anglais, qui nous surprennent, on peut y avoir recours et confiance. M. Cestre est en histoire nettement déterministe et il attribue à la psychologie des peuples et des individus un rôle de premier plan. C'est, à mon avis, une excellente manière de comprendre l'histoire. En tout cas, pour le livre qui nous occupe, on ne pouvait ni mieux ni plus clairement montrer les voies qui ont conduit l'Angleterre à l'Entente Cordiale d'abord, à la participation complète à la grande guerre européenne ensuite.

L'ouvrage de M. Cestre est si habilement composé, les oscillations constantes de la politique britannique entre les conceptions les plus pratiques et les impulsions les plus idéalistes sont si ingénieusement groupées et présentées qu'à la rigueur les titres des chapitres seuls exposent les principes directeurs qui ont conduit le grand peuple aux côtés de la France.

Sans chicaner inutilement, je voudrais dire seulement que quelques détails surprennent. Ainsi cette phrase, page 79 : « Elle (l'Allemagne) ne visait ouvertement qu'à la suprématie sur le continent, ce qui ne déplaisait pas à l'Angleterre. » Je ne pense pas qu'à aucun moment de son histoire l'Angleterre ait vu avec plaisir se dessiner une tentative d'hégémonie continentale. Toutes les guerres, toute la diplomatie de l'Angleterre — et d'ailleurs le chapitre II du livre — démentent cette phrase.

MARCEL ROUFF.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'UTILISATION DES NEUTRES. — Un neutre, bon teint celui-là, qui signe Hendrik Hudson, constatait récemment dans *le Temps* que la presse d'outre-Rhin est impuissante à nous renseigner sur ce qui se passe en Allemagne, et il ajoutait que « rien ne serait plus faux que de considérer les journaux de l'empire comme un miroir, même partiellement exact, de l'état d'esprit du pays ». Il n'en est pas moins

vrai qu'une lecture quotidienne des principales feuilles allemandes permet de voir comment on cuisine l'opinion publique et de quels arguments se sert le gouvernement pour faire croire que l'Allemagne est invincible. Jusqu'à présent, grâce à une discipline rigoureuse, la manœuvre a assez bien réussi. Le journaliste allemand se censure lui-même et n'écrit que ce qui est de nature à plaire au commandant du district dont il dépend. Il s'ingénie donc à être aussi optimiste que possible, quand il parle des deux Empires, et à peindre la situation des alliés de la Quadruple Entente comme désespérée.

Les Allemands s'efforcent en conséquence de tourner à leur avantage tout ce qui se passe chez nous. Leur manque de compréhension, dès qu'il s'agit de saisir les fines nuances de la pensée, leur défaut de perspicacité, les induisent naturellement à exagérer l'importance des incidents les plus futiles et à prêter à certains faits une signification qu'on ne saurait y trouver. Nous avons déjà vu comment, par des citations habilement choisies dans la presse française, ils démontrent tous les jours, depuis dix-huit mois, que nous sommes en pleine décomposition. Ils utilisent tout ce qui peut entretenir dans le peuple allemand l'illusion que les fautes des Alliés finiront par procurer la victoire aux Empires du Centre. C'est ainsi que MM. Clemenceau et Hervé sont devenus les collaborateurs involontaires des feuilles germaniques. Mais l'appel à la contribution des neutres ne joue pas un rôle moins important dans l'organisation de la presse de guerre.

En s'appuyant sur le témoignage des neutres, les Allemands essayent de démontrer leur bonne foi. L'opinion d'un Danois, d'un Suisse ou d'un Peruvien qui rend hommage à la kultur allemande, quand elle s'étale tout au long des colonnes d'un grand quotidien de Berlin, de Munich ou de Cologne, voilà qui vous a un petit air d'objectivité dont se réjouiront tous les bons philistins. Quand un Hollandais affirme que l'Allemagne sera sûrement victorieuse, qui donc aurait l'audace de douter qu'il soit bon prophète ? Personne n'ira s'informer pour savoir si ces neutres ne sont pas simplement des agents au service de la Wilhelmstrasse. On se rappelle l'aventure de Sven Hedin et de Bjœrn Bjœrnson. Quand ces témoins à décharge furent brûlés, on en inventa d'autres.

Il y a aussi la reproduction partielle d'articles publiés dans la presse des petits Etats. On donne ainsi à des jugements d'une impartialité indiscutable une allure germanophile. Il suffit de supprimer tous les passages sympathiques à l'Entente, et le tour est joué. Un exemple suffira pour illustrer le procédé. Il y a quelques semaines, seize personnalités suédoises, sous la conduite du baron d'Adelswaerd, firent un voyage d'études en France. Ils furent reçu à Paris, visitèrent le grand quartier général et les armées du front. Parmi ces seize voyageurs, il y en avait deux dont les sympathies étaient

notoirement germanophiles. L'un de ceux-là, M. Frederk Bœœk, a publié, dans la *Swenska Dagbladet*, une série d'articles évidemment assez sceptiques, mais qui ne nous étaient pas franchement hostiles. La *Gazette de Francfort* (20 janvier) reproduit un passage de l'un de ces articles qui s'intitule « Mirage français », où, au milieu de nombreuses balivernes, on peut lire l'affirmation que la France est certaine de la victoire, mais que cette certitude n'est cependant pas aussi grande que celle dont font preuve les Allemands. Le public teuton, quand il lit ces élucubrations, dresse l'oreille et se frotte les mains, sentant renaître sa confiance. Ses journaux négligent les opinions des autres personnalités suédoises, pour n'en recueillir qu'une seule, laquelle tend à faire croire que le voyage n'a pas eu le résultat qu'en attendait la France, et le tour est joué.

Mais ce jeu n'est pas tout à fait sans danger. A vouloir faire rendre aux neutres plus qu'ils ne peuvent donner, on risque parfois de brouiller les cartes. Pour pouvoir convenablement interpréter la « vérité allemande », la seule qui compte dans le monde, il faut être au courant des formules dont les agents de la Wilhelmstrasse détiennent le secret. Quand on jouit de l'avantage d'être « neutre », on peut se passer de réciter sa leçon. C'est ce qu'a probablement pensé le pasteur Adolphe Bollinger, de Zurich-Neumünster, qui, dans les *Neue Zürcher Nachrichten*, prétend répondre au manifeste des protestants français.

Les protestants français s'étaient adressés à leurs coreligionnaires des pays neutres pour les renseigner sur les origines de la guerre et sur la façon dont les Allemands observent le droit des gens. Leur argumentation, présentée dans des termes sobres et modérés, aux yeux de toute personne impartiale, pouvait paraître irréfutable. M. Bollinger n'a cependant pas voulu accepter l'invitation de prendre parti contre les agresseurs et il tend à laver l'Allemagne de l'accusation d'avoir voulu la guerre. Qu'il le fasse sur un ton larmoyant, en plaignant ses « frères durement éprouvés » par la guerre, cela importe peu ici. Son homélie contient cependant un passage qui mérite d'être traduit littéralement. Nous le faisons d'autant plus volontiers que la presse française n'a fait jusqu'à présent qu'une discrète allusion à la lettre du pasteur Bollinger qui s'intitule « Des Faits » (*Thatsachen*).

L'auteur admet tout d'abord que les peuples de l'Entente n'ont pas voulu la guerre, mais il prétend que leurs dirigeants y ont poussé. La conclusion même de l'Entente cordiale lui apparaît comme une preuve suffisante de ces intentions belliqueuses. M. Bollinger écrit ensuite :

Vous confondez deux choses : la volonté et le choix du moment. Le fait que le moment pour l'exécution d'une chose a été imposé par quelqu'un

d'autre ne démontre nullement que nous n'avons pas voulu cette chose. Mais vous, vous concluez dans ce sens et c'est là une fausse argumentation. *Certes, la France et la Russie n'ont pas voulu la guerre pour la date du 1er août 1914.*

C'est M. Bollinger qui souligne, sans se douter qu'il lâche, au point de vue allemand, la plus formidable des hérésies. Mais écoutez la suite :

Elles voulaient la guerre et elles y travaillaient de toute leur âme. La preuve nous est fournie par la Triple Entente et par tout ce qui y touche. Il va cependant de soi qu'elles n'eussent souhaité de guerre qu'au moment qui leur eût convenu le mieux, peut être en 1916 ou en 1917, alors qu'elles eussent été complètement prêtes. Et ce fut très désagréable pour elles que l'adversaire ne leur laissât pas le choix du moment. Tout cela est simple et clair comme l'A. B. C. L'Angleterre, elle aussi, ne voulait pas la guerre, prétendez-vous. Qu'en savez-vous ? En tous les cas, vous n'en avez pas apporté l'ombre d'une preuve. Les hésitations et les scrupules de l'Angleterre, y compris la proposition Grey de réunir un congrès pour régler le différend, ne démontrent nullement l'amour de la paix, ils sont plutôt la preuve du contraire (*sic*). Un pareil congrès eut certainement fait l'affaire de la Triple Entente. Car, tandis que les délibérations se fussent poursuivies, la Russie (et la France) auraient eu le temps d'achever leur mobilisation. Au lieu d'un congrès de la paix, on aurait eu un congrès d'ajournement, au plus grand dommage de l'Allemagne...

Que peuvent bien penser de ce couplet les inventeurs de la vérité allemande ? Que devient la légende de la mobilisation russe, qui aurait précédé la mobilisation autrichienne, la légende des bombes jetées sur Nuremberg par des aviateurs français et de l'incursion russe en Prusse orientale? Pour tous les bons Allemands, l'empereur a déclaré la guerre, *parce qu'il avait été attaqué*, et non pas parce qu'il s'attendait à l'être deux ou trois ans plus tard. Guillaume II l'a répété cinquante fois dans cinquante discours et ses ministres ont fait de même chaque fois qu'ils ont pris officiellement la parole. Jamais l'opinion allemande n'aurait marché, comme elle l'a fait, si on lui avait parlé seulement d'une hypothèse qui se serait réalisée dans l'avenir. Elle s'imagine aujourd'hui encore, malgré les dénégations de quelques Allemands clairvoyants, que la guerre est une guerre défensive.

La lettre du pasteur Bollinger a été publiée dans un journal de Zurich. Ses explications maladroites pouvaient rester ignorées de l'Allemagne. Mais l'occasion était trop belle d'offrir aux lecteurs de l'empire l'opinion d'un « neutre » qui prend la défense des Germains et qui de plus répond, avec une commisération solennelle, à un manifeste français. Aussi toute la presse de l'Allemagne du sud reproduisit-elle *in extenso*, comme si elle obéissait à un mot d'or-

dre, le prêche du pasteur helvétique. La pangermaniste *Strassburger Post* (20 janvier) lui fit même l'honneur de sa première page avec un « chapeau » spécial. La « vérité allemande » subit de dures atteintes, quand, pour refaire sa réputation, elle est contrainte à s'annexer les neutres.

LE « DISCOURS DE GUERRE » DE RICHARD DEHMEL. — On a vu, au début de la guerre, des esprits réputés jusqu'à présent comme réfractaires à toute discipline sociale emboîter le pas à la coterie militaire et accepter d'un cœur léger les terribles responsabilités de la guerre. Le poète Richard Dehmel passait certainement pour un homme indépendant, dont les conceptions esthétiques étaient assez voisines de celles que nos anarchistes intellectuels professaient il y a un quart de siècle. Il semblait détester jusqu'à la frénésie le pouvoir établi. On se rappelle sa réponse à notre enquête franco-allemande, publiée il y a une vingtaine d'années. Il préconisait une révolution démocratique en Allemagne, une révolution aristocratique en France et la neutralisation de l'Alsace-Lorraine. Il y a d'autres témoignages qui démontrent son parfait indifférentisme vis-à-vis des choses nationales de son pays. Dans ces derniers temps, à vrai dire, il avait quelque peu modifié ses idées. L'âge venant, avec une réputation qui n'est pas loin de ressembler à la gloire, il avait pris au sérieux son rôle de pontife. Dès la déclaration de guerre, malgré ses cinquante ans bien sonnés et quoiqu'il n'eût jamais fait de service militaire, il s'était engagé. Il n'y a là rien que de très honorable. Peut-être pensait-il, par le spectacle des batailles, renouveler ses sources d'inspiration. Pour un poète qui depuis dix ans n'avait rien produit de notoire, le mobile peut n'être pas indifférent.

Par deux fois déjà, dans les premiers mois de la guerre, nous avions entendu parler de M. Richard Dehmel. Il se signala tout d'abord à notre attention en signant le fameux manifeste des 93 intellectuels, indiquant ainsi clairement qu'il renonçait à la part d'estime que nous avions cru pouvoir lui accorder jusqu'à ce jour. Cependant, quelques semaines plus tard, fin octobre 1914, ne se rappelant plus qu'en faisant sienne la formule « Il n'est pas vrai. » il avait traité les Français de menteurs, il tenta de renouer avec les « camarades français ». Les journaux de l'époque ont reproduit la lettre qu'il fit jeter dans nos tranchées au sud de Noyon et qui, sous prétexte de fraternité, n'était pas autre chose qu'un appel à la désertion. Des tentatives de ce genre se sont renouvelées souvent depuis lors, mais « le lieutenant Dehmel » n'y fut plus pour rien. Rendons-lui du moins cette justice.

Cependant, il ne pouvait faire mieux que de contribuer, lui aussi, à la « littérature de guerre » qui a déjà produit chez nos ennemis de si effarants morceaux. Se trouvant à Berlin en permission, il a pris

part à une réunion du *Vaterlandsdank* qui se tenait au Musée des Arts décoratifs et il y a prononcé un « discours de guerre ». Le *Vaterlandsdank* (littéralement « reconnaissance de guerre ») est une association qui recueille des objets de prix, bijoux d'or et d'argent, à l'effet d'assister les veuves et les orphelins de la guerre. La *Gazette de Francfort* reproduit tout au long, dans son rez-de-chaussée du 2 février, le « discours de guerre » de Richard Dehmel. L'extravagance s'y mêle à l'absurdité, au point que nous devons nous demander si l'hypnose belliqueuse n'a pas troublé la raison du poète. Celui-ci, alors qu'il suivait librement son inspiration, excellait surtout dans la manière orgiaque. Aujourd'hui, pour glorifier l'Allemagne invincible, il semble avoir retrouvé le lyrisme enivré de sa jeunesse. Essayons de traduire :

C'est autour du bien suprême de notre âme que tourne la guerre : notre esprit on veut le fouler aux pieds, ainsi que notre force originale qui fit grandir en peu de temps nos biens matériels, au point que les autres peuples craignent pour leur avenir, pour la puissance de leur propre esprit. C'est cette force de création que l'on veut bâillonner. Nos adversaires ne cessent de le répéter et nous pouvons les croire, car dans le langage de leur honnêteté on devine la résistance naturelle. Ils veulent briser notre esprit d'entreprise, cet esprit d'une force de volonté commune, qui a créé tous les biens que nous appelons notre culture et qui nous fait aimer et apprécier le sol insensible, où notre mère nature nous a placés.

C'est, paraît-il, à l'esprit allemand que nous en avons.

Et cet esprit nous ne voulons pas le laisser subjuguer par l'esprit étranger ; au contraire, nous voulons le répandre — nous ne pouvons faire autrement, nous le devons — le répandre si possible sur toute la terre, parce que nous le considérons comme le plus apte à atteindre tout ce qu'il y a d'humainement bon, de beau et de sacré dans les desseins que nous pouvons nous proposer d'atteindre ; parce que c'est lui qui nous conduit à l'humanité et à la divinité ; parce que sans lui nous serions des singes indisciplinés ; parce que nous lui devons nos sentiments les plus nobles, notre manière de comprendre l'honneur, notre fidélité, notre confiance en nous-mêmes, notre sentiment du devoir et de la liberté, notre foi et notre esprit de sacrifice.

Il y en a cinq colonnes sur ce ton-là. Et n'imaginons pas que le poète nous débite des phrases lyriques, simplement pour faire de la littérature. Il est profondément sincère et convaincu qu'il est l'apôtre d'une cause juste, l'apôtre de la rénovation du monde par la divine Germanie. Voici sa conclusion :

Notre victoire ne nous conduira pas à la mort, mais bien à la vie éternelle, pour autant qu'elle est possible sur cette terre. Nous savons ce que signifie cette guerre mondiale, nous le savons plus clairement, plus intimement qu'aucune autre nation : l'Allemagne donne maintenant au monde un exemple durable d'une formidable force de volonté. C'est pourquoi nous

devons tenir bon ; et cela non pour tant et tant de milliards de marks, de kilomètres carrés de territoire, ou de millions d'habitants. Même si nous avons à souffrir durant quelques dizaines d'années de nos victoires, qu'importe ? Notre exemple demeurera jusqu'aux générations futures, il réveillera sans cesse une nouvelle force de volonté, il exaltera toute force créatrice, il accroîtra toute force d'action ayant un but élevé, non seulement dans notre propre patrie, mais dans l'humanité entière — jusqu'à ce qu'enfin elle soit mûre pour le troisième royaume du salut, dont rêvent les apôtres de la paix, et qui en réalité s'appellera : la Ligue des Etats européens sous la protection de l'esprit allemand.

Mesurons à ce langage le chemin qu'il reste à parcourir pour l'Allemagne jusqu'au moment où elle se soumettra enfin à la raison, quand sonnera pour elle l'heure du châtiment.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Il n'y a pas longtemps, une dépêche de l'agence Havas, datée de Stockholm, provoquait un vif émoi dans les milieux de l'Entente. Le fameux télégramme résumait plutôt mal que bien les débats du parlement suédois où des paroles énigmatiques venaient d'être prononcées. La presse s'agita, des journaux manifestèrent leur mauvaise humeur. Pour calmer les esprits, M. Marius Moutet, député du Rhône, membre de la commission des affaires extérieures, publia alors dans *le Matin* un article de tous points remarquable sur l'attitude de la France à l'égard des neutres. « Reprenons, disait-il à ce sujet, le dilemme qu'un de nos ministres posait un jour à ses adversaires ; deux politiques sont possibles : celle du poing fermé ou celle de la main tendue. La première implique la lutte ; la deuxième l'amitié. Il faut choisir. Nous ne voulons pas de la première ; faisons donc ce que comporte la seconde. Mais il y en a une troisième, qui est inadmissible : celle de la mauvaise humeur et des récriminations sans portée. C'est celle qui fait les mauvais ménages entre gens qui cependant s'estiment parfaitement. » Et plus bas :

« A ceux qui craindraient de nous voir jouer un rôle de dupes par notre politique de confiance, nous conseillons la lecture des gazettes allemandes et des articles dépités du comte Reventlow. Celui-là ne se méprend pas. Les articles de la presse suédoise nous prouvent aussi que nous sommes mieux compris. Ne compromettons pas notre action, ne décourageons pas les bonnes volontés par des jugements téméraires, créateurs de malentendus et qui sont le plus souvent le résultat d'une connaissance insuffisante et de l'incompréhension des milieux et des faits. »

L'article de M. Marius Moutet produisit son effet en ce qui concerne

la Suède. Les attaques cessèrent immédiatement et les journaux cherchèrent à comprendre. Puissent les principes si nettement posés par le député du Rhône être appliqués non seulement à l'égard des neutres du Nord, mais aussi à l'égard de ceux d'Orient. Pour ma part, je crois que, si ces principes avaient prévalu à temps, un grand nombre de malentendus surgis entre l'Entente et la Grèce n'auraient point eu l'occasion de se produire ou en tout cas de se développer dangereusement. L'œuvre du baron von Schenk, réduite à ses propres ressources, se trouverait ainsi singulièrement atrophiée.

Cette vérité, M. Marius Moutet ne fut pas seul à la comprendre. D'autres hommes politiques, diplomates ou journalistes des pays de l'Entente, en furent également pénétrés. Parmi ceux-là il faut citer tout particulièrement M. Crawfurd Price, l'éminent publiciste anglais qui vient de faire un voyage d'études en Grèce comme envoyé spécial du *Daily Mail*. Il accomplit sa mission avec une telle loyauté d'esprit que ses correspondances sérieusement documentées et pensées avec objectivité eurent la chance unique de provoquer des commentaires enthousiastes dans des journaux de tendances complètement opposées et qui ont perdu depuis longtemps l'habitude de tomber d'accord, même quand il s'agit des questions de température. La germanophile *Nea Himera* traduisit *in extenso* les articles de M. Price et les coiffa de chapeaux flatteurs. Et la *Patris*, francophile et vénizéliste, n'en fit pas autrement. Comment ne pas convenir que le publiciste anglais a réalisé là un tour de force qui touche au prodige? Est-ce à dire que M. Price mâcha ses phrases et qu'il ménagea tout le monde? Nullement. Mais tout en envisageant les questions du point de vue des Alliés, il ne négligea pas de les examiner parallèlement au point de vue grec. Il étudia ainsi les deux côtés de la médaille, ce qui ne manque pas d'originalité à l'époque où nous vivons. M. Price constate que la Chambre actuelle ne représente que la volonté du tiers du peuple grec. Il relève avec satisfaction que les Grecs qui toléreraient l'entrée des Bulgares en territoire hellénique sont en nombre infime. Il ne nie point l'existence d'un parti germanophile en Grèce, mais il s'empresse d'ajouter que ce parti n'est pas important et qu'il n'exerce pas l'influence qu'on lui attribue en général en Angleterre et dans les autres pays de l'Entente. « La distinction actuellement en usage du peuple grec en deux catégories, celle des ententophiles et celle des germanophiles, est fausse en partie, car il est plus logique de distinguer les Grecs en interventionnistes et en neutralistes. Mais si tous ceux qui se prononcent en faveur de l'intervention sont, par la nature des choses, des amis de l'Entente, il ne faut pas conclure que tout neutraliste est nécessairement germanophile. Il y a un an, un Grec germanophile était un phénomène rare, et rien n'est plus sûr que la majorité

de ceux qui votèrent récemment en faveur de la neutralité étaient au fond anglophiles et francophiles. Leur décision fut provoquée par des raisons diverses. Quelques-uns d'entre eux furent influencés par les triomphes passagers de l'Allemagne, d'autres avaient été indisposés par la manière dont la diplomatie de l'Entente en usa envers leur pays, un troisième groupe ne veut la guerre en aucun cas, un quatrième groupe représente l'antivénizélisme, un cinquième pense que les intérêts de la nation peuvent être servis par l'abstention de toute guerre. Tous ont été sérieusement influencés par la tentative de l'Entente d'agrandir la Bulgarie aux dépens de la Grèce et aussi par le programme d'insouciance politique et militaire que nous avons suivi en Orient. » Et là-dessus M. Price d'énumérer les erreurs commises par l'Entente sans passer non plus sous silence les faiblesses de la politique grecque. En tant qu'Anglais, il a vu par où les Grecs ont péché envers son pays et ses alliés. Mais, se mettant aussi dans la peau des Grecs, il n'a pas hésité à formuler par quelles séries d'aberrations l'Entente avait manqué à entraîner la Grèce dans son orbite. « Le fait est que la Grèce présente un exemple encore plus vif de l'insuccès de notre diplomatie dans les Balkans que la Bulgarie même. Il y avait des indices très clairs que le gouvernement bulgare était lié à l'Autriche avant le déclanchement de la guerre; pourtant c'est là où nous avons engagé tous nos atouts et fait toutes les avances que nous avons perdu le jeu. Notre refus à plusieurs propositions grecques nous offrant l'entrée en lice de la Grèce à nos côtés, notre proposition de donner Cavalla à d'autres, notre politique de pression ont éloigné de nous les sympathies grecques et ont fait douter de notre amitié à un grand nombre d'Hellènes ; certains allèrent même jusqu'à croire que nous étions leurs ennemis. Plusieurs de ceux qu'on qualifie aujourd'hui de germanophiles changeraient de croyance sur-le-champ, s'ils arrivaient à être persuadés que nous sommes décidés à défendre les intérêts nationaux de nos amis et à profiter de notre supériorité en hommes, munitions et argent sur l'ennemi ». Le procédé de M. Crawfurd Price est des plus rationnels. Au lieu de ne prendre en considération que le résultat, il recherche les causes qui ont amené ce résultat. Sans faire le procès des diplomates alliés ou des gouvernants grecs, procès dont on peut manifestement se passer actuellement, il essaie, en découvrant ces causes, d'en diminuer ou si possible d'en enrayer la portée. « Notre politique de pression a éloigné de nous des sympathies grecques... » Y eut-il vraiment une politique de pression de la part de l'Entente à l'égard de la Grèce? Positivement non. Mais, aux yeux des Grecs, il y eut parfois des manifestations qui semblèrent dériver d'une telle politique. Entre temps les organes germanophiles tentaient de faire croire au peuple grec que les puissances de l'Entente étaient décidées

à ne plus faire grand cas de la souveraineté hellénique et qu'elles se proposaient d'entraîner de gré ou de force la Grèce dans le conflit. Même le maintien de la mobilisation était attribué à des « instigations » de l'Entente. Le démenti opposé par les ministres de France, d'Angleterre et de Russie à cette dernière rumeur, les assurances de la presse franco-anglaise que l'Entente ne songeait nullement à contraindre la Grèce à telle ou telle politique, le fait enfin que la neutralité grecque n'était pas considérée comme un « acte d'hostilité » par les Alliés produisirent un effet d'apaisement à Athènes. Et après cela de quoi demain sera-t-il fait? Evitons toute prophétie, mais ayons en vue qu'un des principaux traits caractéristiques du peuple grec est de donner beaucoup à la condition qu'on ne lui impose rien.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Danemark.

J'ai montré dans un précédent article la curieuse prétention du parti socialiste danois d'imposer silence à tous les sentiments favorables aux Alliés, sous prétexte de ne pas attenter à la neutralité du Danemark, même par la simple expression d'une opinion, tandis que le journal officiel du parti, *Social-Demokraten*, ne se gêne pas pour pratiquer lui-même, dans les articles où il formule sa pensée, une neutralité des plus indulgentes envers l'Allemagne, et des plus sceptiques à l'égard des thèses des Alliés.

Cette attitude est déterminée, pour une grande part, par le prestige de la sozial-démocratie allemande, que le parti danois, apparemment, ne saurait se résoudre à blâmer, et avec laquelle il entretient les plus cordiales relations. Si l'on voulait rechercher des explications en remontant dans l'histoire, on verrait que la culture allemande a naturellement été prédominante dans le pays, mais comme son action s'exerçait surtout dans les hautes classes, il est singulier de voir qu'aujourd'hui c'est, au contraire, le parti ouvrier qui, à peu près seul, subit cette influence. Il est plus intéressant de rappeler que le gouvernement du Danemark a été l'un des plus autocratiques, qu'il l'était même encore assez récemment, et que si les institutions y sont devenues des plus libérales, l'esprit démocratique n'a peut-être pas vraiment pénétré les masses.

Quoi qu'il en soit, les chefs du parti socialiste danois acceptent facilement la manière allemande de présenter les faits. Même les plans des pangermanistes sont présentés par eux avec une admiration qui n'exclut pas une certaine sympathie, par exemple le projet d'union douanière allant de Hambourg jusqu'au Golfe persique (4 décembre). Ils ont soin de faire observer que les marxistes du *Ham-*

burger Echo l'envisagent avec quelque complaisance, et ils décrivent les bienfaits qui en résulteraient pour l'avenir du socialisme et pour le droit des peuples — résultat plutôt inattendu. Car on aurait :

> une Allemagne industrielle, libre-échangiste, sans intérêts coloniaux proprement dits, avec les junkers d'au-delà de l'Elbe comme facteur d'Etat en baisse, et les ouvriers d'industrie comme facteur d'Etat en forte hausse ; quant à l'Autriche, un Etat composé de nationalités, une fédération allemande, magyare, sud-slave et ouest-slave, une nouvelle Suisse de format géant !

Et ce beau programme est mis en parallèle avec certains projets anglais pour organiser la défense commune des Alliés contre certaines méthodes allemandes de pénétration économique : l'un fait pendant à l'autre, et tous deux prouvent qu'il s'agit d'une guerre capitaliste.

Remarquez bien que l'Allemagne, par l'union douanière, ne poursuit pas une politique de conquêtes. La fameuse organisation est son seul souci (3 novembre) :

> On peut considérer comme acquis que le gouvernement allemand, appuyé par la sozial-démocratie, continue à être opposé à toute politique d'annexion. La France pourrait certainement avoir la paix sur la base du *statu quo*, quand elle voudrait.

Il y a, dans cette citation, deux mots étonnants. *Opposé :* ne dirait-on pas que le gouvernement allemand, — « appuyé par la sozial-démocratie », — fait de louables efforts pour résister aux courants annexionnistes ? Du coup, voilà le parti socialiste qui fait figure d'élément essentiel de la majorité du Reichstag contre les partis chauvins ! Et *continue :* cette politique de modération a été constante et fermement résolue, — depuis toujours, sans doute. Admirons.

Cette alliance du parti socialiste et de l'empire est encore présentée sous le même aspect dans un article du 3 décembre, où l'on expose que le gouvernement est libre-échangiste, et que les socialistes allemands ne veulent pas contribuer à sa chute pour tomber dans la réaction, sous le régime des junkers.

Ainsi, la conduite de la sozial-démocratie allemande n'a pas besoin d'être péniblement justifiée, d'être excusée en raison de circonstances difficiles. Pour les chefs du socialisme danois, le parti-frère n'a sans doute rien à se reprocher, et, en tout cas, il s'est montré fort habile. A propos d'une polémique avec un journal socialiste allemand, le *Social-Demokraten* de Copenhague se félicite (29 novembre) de ce que la discussion a été très cordiale « de la part de ce parti qui, à notre avis, justement à cause de son attitude pendant la guerre, exercera une influence rapidement croissante sur le développement intérieur de l'Allemagne ». On voit que les socialistes allemands de la majorité reçoivent de leurs camarades danois une approbation sans réserve, telle qu'eux-mêmes n'oseraient pas se la donner.

Et c'est bien la majorité du parti allemand qui est ainsi approuvée, tandis que Liebknecht est formellement blâmé : « On peut dire que peu de personnes, en ces dernières années, ont fait autant de tort à la sozial-démocratie que Karl Liebknecht » (16 janvier).

Cette aberration est d'autant plus étrange que le parti socialiste danois a depuis longtemps manifesté les tendances les plus opposées à celles de la sozial-démocratie allemande, au moins sur un point : il poussait le pacifisme jusqu'à préconiser le désarmement, dans chaque pays, même sans attendre qu'une telle mesure devînt générale. Il prenait ainsi, à l'égard des armements et de la résistance à la guerre, une position extrême, tandis que l'autre extrême était représenté dans les congrès internationaux par les chefs du parti allemand, qui cherchaient à éluder le problème et à ne s'engager par aucune promesse d'action positive. Cela n'empêchait pas Ledebour, au congrès de Copenhague, de féliciter les camarades danois de s'être placés à l'avant-garde de l'Internationale.

En réalité, si le contraste de leur attitude avec celle de la sozial-démocratie allemande était particulièrement flagrant, ils étaient, malgré l'éloge de Ledebour, en opposition avec l'Internationale tout entière, et notamment avec la section française, qui, loin d'admettre le désarmement sans réciprocité, voulait porter au plus haut l'effort militaire de la France contre une agression éventuelle. Mais on ne percevait pas alors aussi nettement qu'aujourd'hui combien profonde était la différence entre les conceptions danoises (et norvégiennes) et les idées de l'Internationale. Les unes et les autres étaient quelque peu confondues, parce qu'elles provenaient également du désir commun de lutter contre le militarisme.

Ce pacifisme absolu, ce « nihilisme de la défense », explique en grande partie la politique actuelle du parti socialiste danois. Elle a été clairement formulée en réponse à la théorie de la neutralité armée, telle que l'exposait M. J. C. Christensen, ancien président du conseil. Celui-ci avait dit (27 novembre) :

« Un pays neutre a le devoir de défendre son territoire sur terre et sur mer contre l'emploi qu'une puissance belligérante en pourrait faire contre une autre, et c'est le devoir du pays neutre de défendre sa neutralité par les moyens dont il dispose. Un désarmement serait une action en faveur du pays le plus voisin. Chacun peut se représenter quel pays aurait été le plus porté à occuper le Danemark, si le pays avait été désarmé. Nous aurions été immédiatement englobés dans la guerre, si nous avions été désarmés. »

Dans ces phrases de simple bon sens, mais très fermes, *Social-Demokraten* n'a vu qu'une « inconvenance » à l'égard de l'Allemagne, une « insinuation nuisible au pays au suprême degré ». Car si le Danemark n'a pas été attaqué, il le doit à l'Allemagne et à son « loyal pacifisme ». Et comme M. J.-C. Christensen s'est déclaré par-

tisan très résolu de la neutralité, le journal en prend acte, et ajoute (6 décembre) :

La meilleure, d'après beaucoup de gens, l'unique protection de notre neutralité est une attitude du gouvernement, du Riksdag, de la presse et de tout ce qui est public, telle que toutes les puissances belligérantes se sentent également convaincues que le Danemark est et restera neutre dans tous les cas, de quelque façon que la guerre se poursuive. En ce cas, aucun Etat belligérant ne sera tenté d'enchérir sur l'autre.

Le rédacteur reproche donc à M. J.-C. Christensen d'exprimer une opinion offensante, mais justifiée, sur le respect de la neutralité des petits Etats sans défense par l'Allemagne, mais lui-même met son pays en danger, en prévenant l'Allemagne qu'elle n'a pas à se gêner avec le Danemark, qui se gardera de résister, quoi qu'elle fasse, ou du moins qui s'en garderait, si les socialistes étaient au pouvoir : c'est une véritable invite à la violation de la neutralité danoise, puisque l'Allemagne serait assurée de ne rencontrer aucun obstacle. Car les mots « dans tous les cas, de quelque façon que la guerre se poursuive », doivent être pris dans leur sens le plus absolu, sans la moindre réserve. On s'en aperçoit aux réflexions que suggèrent à *Social-Demokraten* les affaires de Grèce. Il est vraiment fort heureux pour le Danemark que les socialistes, sur ce point, soient sans influence sur le gouvernement, et en opposition si évidente avec le sentiment général de la nation.

Il semble que la manière dont l'Allemagne a traité la Belgique aurait dû servir d'avertissement aux chefs socialistes danois, et les empêcher de se fier au « loyal pacifisme » de l'empire. Ils sont bien obligés de reconnaître que l'Allemagne a commis un crime contre le droit des gens, et, de plus, une sottise (30 octobre). Mais ils ajoutent, et c'est sur quoi ils insistent, que ce crime a été l'occasion, avidement saisie, qui a permis à Sir Edward Grey et à Mr Asquith d'obtenir pour la guerre la majorité nécessaire, car l'intervention anglaise pour la Belgique est « un mythe ». Les grandes puissances ne songent jamais à secourir les petits Etats. Le sort de la Serbie, qui avait compté sur elles, en est une preuve nouvelle. Voilà comment on écrit l'histoire. La double agression des empires du centre contre la Belgique et la Serbie, origine de la guerre, aboutit à démontrer que les Alliés sont incapables d'exercer une action en faveur des petits Etats. Et c'est dans un petit Etat neutre, intéressé à voir de quel côté le droit est le plus souvent respecté, le principe des nationalités le mieux compris, que de semblables idées ont cours. Pour des Français ardents à poursuivre la guerre jusqu'à la victoire, précisément parce qu'ils y voient un intérêt de justice internationale dont la grandeur serait en rapport avec les dommages subis, il est assez décourageant d'être méconnus à ce point par ceux qui devraient

le plus soutenir les Alliés de leur approbation et de leurs vœux. Le journal reconnaît, cependant, que la Serbie a été un peu aidée par la France, « dont personne ne peut se refuser à admirer l'esprit de sacrifice ». Vains compliments, qui ne parviennent pas à rendre moins choquant le retournement des faits les plus certains.

Donc, l'invasion de la Belgique n'a pas averti qu'il faut se méfier de l'Allemagne, elle a seulement montré qu'il ne faut jamais compter sur les grandes puissances. On l'a bien vu lorsque les Anglais et les Français ont violé la neutralité grecque, puis lorsque s'est produite la troisième grande violation de neutralité, celle de la Perse par la Russie (nº du 10 nov.). Ainsi, les actes de ce genre sont aujourd'hui plus nombreux au passif des Alliés que de l'Allemagne. Mais la Belgique a, tout de même, donné aux neutres un avertissement utile : elle est, en effet, l'exemple qu'il ne faut pas suivre. Elle a été ravagée, et c'est bien sa faute. Que n'a-t-elle subi le passage des troupes allemandes, comme la Grèce subit le passage des troupes anglo-françaises? L'article du 24 novembre, « la Belgique et la Grèce », estime peu raisonnable l'admiration si générale pour le sentiment d'honneur manifesté par le gouvernement et le peuple belges :

> Mais maintenant la neutralité de la Grèce a été violée, et personne ne prétend que ce pays aurait dû pour cela se lancer dans une lutte pour son existence avec la France et l'Angleterre, qui ont violé sa neutralité, et fait la même chose que l'Allemagne vis-à-vis de la Belgique, c'est-à-dire demandé la liberté de passage... Personne n'affirme que l'Etat est déshonoré pour n'avoir pas voulu braver des forces supérieures.

Et le rédacteur rappelle que M. Woeste était partisan de la simple protestation verbale. On voit assez que les chefs socialistes danois voudraient ne rien opposer de plus à l'Allemagne, au cas où elle voudrait, par exemple, s'emparer de bases navales dans leur pays. Heureusement, ce ne serait pas eux qui décideraient.

On remarquera combien tendancieuse et matériellement inexacte est cette manière de présenter les faits, puisque, le gouvernement grec ayant appelé les Alliés, la neutralité n'a pas été violée par eux, et puisque leur intervention, même si elle n'avait pas été demandée, avait pour objet de substituer leurs armées aux forces grecques pour l'aide que la Grèce avait promise à la Serbie par traité. Etablir une analogie entre ce cas et celui de la Belgique est d'autant plus singulier, de la part de *Social-Demokraten*, que les socialistes grecs se sont prononcés en faveur des Alliés. Mais l'opinion des socialistes grecs, ou belges, ou français, ne compte pas évidemment. Les chefs du parti danois sont trop inféodés à la majorité impérialiste du parti voisin. C'est une annexion pacifique réalisée par la sozial-démocratie pangermaniste.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Autour de Tolstoï. — De nouveau on parle beaucoup, en Russie, de Tolstoï. Trois événements y contribuent : 1° la publication du premier volume du *Journal* de Tolstoï ; 2° l'inauguration, dans le grand musée Roumiantzeff, à Moscou, d'une salle « Tolstoï » ; 3° une conférence assez mouvementée, qui a eu lieu à Moscou, sur ce sujet : *Tolstoï et la guerre.*

Le premier volume du *Journal* porte comme dates extrêmes les 28 octobre 1895 et 20 décembre 1899. A cause du différend qui s'est élevé entre les exécuteurs testamentaires de Tolstoï et la veuve de l'illustre écrivain, plusieurs manuscrits sont encore sous scellés et V. Tchertkoff, qui fait paraître ce premier volume, n'a pas pu les avoir à sa disposition. Cela explique les lacunes, assez nombreuses, qu'on remarque dans ce volume. Par exemple, l'année 1897 est abondamment fournie, tandis qu'il n'y a presque rien se rapportant à l'année 1898, sauf quelques notes, datées de novembre et décembre. En outre, quelques passages de caractère trop intime ont été omis. Le texte de la publication commence même au milieu d'une phrase, par ces mots : « Je continue. »

Dans la Préface à ce premier volume, Tchertkoff a raconté en détail, avec documents à l'appui, l'histoire du litige qu'a provoqué le testament de Tolstoï. Il y a même ajouté des notes explicatives sur ce testament, écrites sous la dictée de Tolstoï, et qui se terminent par cette phrase :

Cette note, rédigée sur ma demande, exprime très exactement ma volonté et mes désirs.

Cependant, bien que, des documents présentés au public il soit hors de doute que Tchertkoff seul était chargé de réviser, d'éditer et de publier le *Journal* de Tolstoï, le Sénat dirigeant en a décidé autrement et a remis la propriété des manuscrits à la comtesse Tolstoï.

En dépit des lacunes dont nous avons indiqué les causes, le *Journal* de Tolstoï est une œuvre des plus passionnantes, et de ces pages se détache avec un relief saisissant la noble et puissante figure du grand écrivain russe. Écrit sans aucun souci de la forme, ce *Journal* est un ensemble de conversations sincères avec soi-même sur les sujets les plus variés, mais dont les principaux se ramènent à Dieu, au sens de la vie, à la mort, à la faiblesse et à l'imperfection humaines. On peut dire que c'est l'histoire d'une âme, mais d'une âme d'une beauté et d'une grandeur exclusives.

Le 7 décembre 1895, Tolstoï écrit dans son *Journal :*

Souvent j'ai le désir de souffrir, d'être persécuté. Cela signifie que je suis paresseux, que je ne veux pas travailler et désire que les autres tra-

vaillent pour moi et me tourmentent, tandis que je n'aurai, moi, qu'à souffrir.

Le 26 janvier de l'année suivante, nous lisons :

Je me suis couché et n'ai pu m'endormir. Soudain, nettement, clairement, cette conception de la vie s'est présentée à moi : Nous sommes tous des voyageurs. Devant nous une gare que nous connaissons très bien. Comment pouvons-nous y arriver autrement que gaiment, joyeusement, amicalement unis, sans tristesse de l'atteindre soi-même ou que d'autres la dépassent avant nous, puisqu'au delà, de nouveau, nous serons tous ensemble ?

Ces lignes sont précédées de cette petite note : « Je suis vivant, mais je ne vis pas », écrite la veille sous l'impression de la mort du philosophe Strakoff et des obsèques de l'écrivain Nagorny.

A propos de la mort de Nagorny, Tolstoï a écrit ailleurs :

La mort est toujours une chose nouvelle et importante. Quand on représente la mort au théâtre, elle ne produit pas même un millième de l'impression que donne la proximité de la vraie mort.

Le 24 novembre de la même année, Tolstoï inscrit :

Quel sort bizarre ! dès l'adolescence paraissent les troubles, les passions, et on pense : on se mariera et tout cela passera. Pour moi, c'est ce qui arriva et j'eus une longue période de calme, pendant dix-huit années. Ensuite le désir de changer de vie, et le recommencement de la lutte, des souffrances. Enfin il me parut que je touchais au port, au repos. Mais c'était faux. Le plus pénible ne venait que de commencer, et ce commencement durera jusqu'à la mort.

Et le 2 décembre :

Cette nuit, à la lumière de la foi en Dieu, j'ai réfléchi à différents phénomènes de la vie et c'était si bon, si joyeux. J'attendrai l'examen et m'y préparerai.

L'année suivante, le 19 février 1898, cette note :

Il faut seulement se dresser de toute sa hauteur et tout ce qu'il y a de désagréable, tout ce qui irrite, non seulement disparaît, mais encore on ressent la joie du triomphe sur sa faiblesse humaine.

Dans le *Journal* de Tolstoï, le philosophe et le moraliste prennent le pas sur l'artiste ; cependant on y trouve aussi des passages où se reflètent les préoccupations de l'écrivain. A cette époque, Tolstoï écrivait *Résurrection* et *Hadji-Mourad* et il note :

J'ai travaillé un peu *Résurrection*. Je ne suis pas désenchanté, mais c'est parce que je suis faible. J'ai relu mon travail et, arrivé à sa décision de se marier, de dégoût j'ai abandonné ma lecture. Tout cela est faux, inventé, faible ; mais comme c'est difficile de corriger ce qui est gâché ! Pour corriger il faut : 1) décrire tour à tour leurs sentiments, à elle et à lui, et leur vie ; 2) sa façon à elle, positive et sérieuse, la sienne, négative, ironique. Je ne sais pas si je pourrais terminer, tout ça est trop gâché.

Mais plus loin un revirement :

Je travaille beaucoup *Résurrection*. Il y a beaucoup de choses pas mauvaises. Il y a ce au nom de quoi j'écris.

Dans le *Journal* de Tolstoï, on trouve l'indication qu'il avait eu l'intention d'écrire les Mémoires d'un fou. Le 21 mars 1898, il note :

Comme ce serait bien d'écrire une œuvre artistique dans laquelle serait clairement démontrée la diversité de l'homme : tantôt malfaiteur, tantôt ange, tantôt sage, tantôt fou, tantôt fort, tantôt débile.

Il écrit la même année :

La poésie populaire reflète toujours, que dis-je reflète, prédit, prépare le mouvement populaire — les Croisades, la Réforme. Que peut prédire, préparer, la poésie de notre société parasite? L'amour, la débauche — la débauche, l'amour.

En janvier 1898, Tolstoï écrit encore :

Rien n'adoucit tant le cœur que la conscience de sa culpabilité et rien ne le pétrifie autant que la conscience d'avoir raison.

Quelques jours plus tard :

Un Bavarois m'a entretenu de la vie en Bavière. Il se vantait du haut degré de leur culture, de leur liberté et, en même temps, chez eux l'instruction religieuse, grossièrement catholique, est obligatoire. C'est le pire despotisme, pire que le nôtre.

En 1899, prenons cette citation :

Les femmes qui réclament pour elles le travail des hommes et la même liberté qu'eux réclament pour elles, la plupart inconsciemment, la liberté de la débauche et, à cause de cela, tombent beaucoup plus bas en pensant s'élever plus haut.

Encore cette courte note, également de 1899 : « Il n'y a pas d'avenir, c'est nous qui le faisons. »

Comme nous l'avons dit, le musée Roumiantzeff, à Moscou, s'est enrichi d'une vaste salle, du nom de Tolstoï. Dans cette salle, qui mesure 17 mètres sur 12, sont réunis tous les manuscrits des œuvres de Tolstoï, que la veuve de l'écrivain a obtenus par décision de justice et qu'elle a donnés au Musée ainsi que toute la correspondance de son mari. Tolstoï, pendant sa longue vie, avait entretenu des relations épistolaires avec les hommes les plus remarquables de son temps, surtout avec les grands écrivains russes Nékrassoff, Fet, Gontcharoff, Grigorovitch et autres. Il y a plus de 10.000 lettres. Des photographies et portraits de Tolstoï, à différentes époques de sa vie, se voient aussi dans cette salle ; il y en a deux cents. Enfin toute la chambre de Tolstoï y a été aménagée, telle qu'elle était dans les dernières années de sa vie, à Iasnaia Poliana.

Il nous reste à dire quelques mots du bruit provoqué par la conférence sur la guerre organisée par les admirateurs de Tolstoï. Ses

amis les plus intimes, Tchertkoff et Gorbounoff, avaient refusé de prendre part à cette manifestation, parce que les organisateurs avaient placé sous le portrait de Tolstoï, qui ornait la salle où devait avoir lieu la conference, une épigraphe prise dans l'œuvre de Tolstoï et très violente contre la guerre.

Il est très difficile de dire quelle position aurait prise Tolstoï dans le conflit actuel, tant cette guerre a provoqué de changements imprévisibles dans l'esprit d'hommes jusqu'alors adversaires de la guerre et qui manifestaient leur antimilitarisme d'une façon bien plus active que l'ermite de Iasnaia-Poliana. Il n'y a qu'à citer le grand écrivain prince Kropotkine, aujourd'hui ardent champion de la guerre jusqu'au bout, et encore l'un des plus fervents disciples de Tolstoï, le prince Khilkoff, qui, âgé de trente ans, donna sa démission de capitaine de la garde, jugeant le service militaire incompatible avec le christianisme, endura par ce fait maintes persécutions et qui, au début des hostilités, à soixante ans, reprit du service, et mourut tué en Galicie, à la tête de son bataillon. Une chose sûre c'est que Tolstoï traita toujours avec une ironie un tantinet méprisante les pacifistes. Dans un article écrit à propos de la Conférence de la Paix qui eut lieu à Londres, en 1891, il dit entre autres que ces tentatives internationales pour supprimer les guerres lui rappellent le moyen indiqué pour attraper un oiseau : lui mettre un grain de sel sur la queue. Ces « conversations » pour amener les puissances au désarmement étaient traitées par lui d'insultes au bon sens.

Les gouvernements approuvent tous ces bavardages, écrivait-il, car ils savent bien que ce n'est pas cela qui les empêchera de faire ce qu'ils voudront.

J.-W. BIENSTOCK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages.

René Le Cholleux : *Notre-Dame de Brebières.* Avec des illustrations ; Bloud. 2 »

Max Sainsaulieu : *Reims avant la guerre.* Avec 41 illust. ; Laurens. » »

Histoire

Albert Mathiez : *La Victoire en l'an II ;* Alcan. 3 50

Charles de Saint-Cyr : *Pourquoi l'Italie est notre alliée ;* Renaissance du livre. 3 50

Littérature

Anthologie de la poésie catholique de Villon jusqu'à nos jours. Publiée et annotée par Vallery-Radot. Eau-forte de Jouas ; Crès. 3 50

Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.* Tome I : *L'Humanisme dévot ;* Bloud. 8 »

Ouvrages sur la guerre

Charles Chenu : *De l'arrière à l'avant ;* Plon. 3 50

F.-J. Combat : *Les Assurances et la guerre ;* Berger-Levrault. 1 »

Albert Dauzat : *Impressions et choses vues ;* Attinger 3 50

Paul Delay : *Les Catholiques au service de la France ;* Bloud. 3 50

Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux Etats-Unis ; Berger-Levrault. 0 60

H. Fougerol et A. Saillard : *Les Allocations aux familles des mobilisés ;* Berger-Levrault. 1 25

Remy de Gourmont : *Pendant l'orage ;* Mercure de France. 2 »

Impressions de guerre de prêtres soldats recueillies par L. de Grandmaison ; Plon. 3 50

Francis Marre : *La Chimie meurtrière des Allemands ;* Bloud. » »

Francisco Melgar : *A mende honorable ;* Bloud. » »

M. des Ombiaux : *La Résistance de la Belgique envahie ;* Bloud. 3 50

Fernand Passelacq : *Pour terroriser la Belgique ;* Bloud. » »

Robert Perret : *L'Allemagne, les neutres et le droit des gens ;* Bloud. » »

Rapports sur la violation du droit des gens en Belgique, 2e vol. Avec des fac-similés de documents inédits ; Berger-Levrault. 1 50

A. Saillard : *Les Baux à ferme, les métayages et le moratorium ;* Berger-Levrault. 0 40

W.-G. Sharp et G. Hanotaux : *Le Secours américain en France ;* Alcan. 1 »

Renée d'Ulmès : *Auprès des blessés ;* Lemerre. 1 25

Philosophie

William James : *La Volonté de croire*. Trad. par Loys Moulin ; Flammarion. 3 50

Poésie

Dom P. Cabrol : *La Prière pour la France*, morceaux choisis ; Bloud. » »

Claude Ferney : *Les Heures fleuries ;* Jouve. 3 »

Edmond Renal : *Chants de haine et de gloire ;* Figuière. 2 50

Xavier Simon : *La France héroïque ;* Figuière. 3 50

Questions militaires

Lieutenant Gatin : *Manuel de travaux de campagne de l'officier d'infanterie*. Avec 166 fig. ; Berger-Levrault. 2 »

André Gaucher : *Les Principes du combat à la baïonnette à l'usage des combattants ;* Berger-Levrault. 1 25

Questions religieuses

Abbe L. Rouzic : *Théologie de la guerre en 18 leçons ;* Bloud. 3 50

Roman

Brasac : *A la belle étoile ;* Jouve. 2 50

Frédéric Boutet : *Victor et ses amis ;* Flammarion. 3 50

Charles-Henry Hirsch : *Mariée en 1914 ;* Flammarion. 3 50

Isabelle Kaiser : *Le Vent des cimes ;* Perrin. 3 50

S. Petitnicolas : *Notes de M. le Conseiller Fritz Klick sur la guerre en Turquie*. Avec des illust. ; Monnoyer. 3 50

Sociologie

Joanny Bricaud ; *L'Arménie qui agonise ;* Chacornac. 0 60

Georges Fouad : *L'Allemagne historique, intellectuelle et morale ;* Jouve. 2 »

Mosco Mareu : *Ce que les Juifs roumains doivent à la Prusse ;* Alcan. 0 30

Théâtre

Jules Imbert : *La Magdaleeine ;* Lethielleux. » »

Jules Imbert : *Le Prodigue*, drame en vers ; en deux actes ; Lethielleux. » »

Varia

Dr Manheimer Gommès : *L'Alimentation rationnelle à bon marché*. Préface de M. E. Fuster ; Maloine. 0 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Ruben Dario. — Mort de Charles de Pomairols. — Une lettre de M. Jean Marnold. — Une lettre de M. Guillaume Apollinaire. — Pour l'étude de la vie juive. — Héros et marchands. — La Francisation des noms de famille. — L'intérieur de l' « Achilleïon ». — Bulgares et Allemands. — Une « Ligue anti-allemande pour la défense de la musique française ». — Concours littéraire. - Varia.

Mort de Ruben Dario. — Ruben Darío, qui vient de mourir au Nicaragua, sa patrie, avait transformé la poésie espagnole et hispano-américaine, l'avait francisée en quelque sorte. Il reste le maître incontesté de la nouvelle jeunesse d'Espagne et d'Amérique. Moins de sonorité, de « la musique avant toute chose », une versification moins figée et plus riche, une exquise modernité et souvent la langueur et la mélancolie verlainiennes, tels sont quelques-uns des traits de cet artiste raffiné et très savant, mystique et païen. Ses « Proses Profanes » et plusieurs de ses « Chants de Vie et d'Espérance » seront demain dans toutes les anthologies de langue espagnole.

Venu dès sa jeunesse à Paris, Ruben Dario s'attacha à Verlaine et à Mallarmé et s'éprit de cet art symboliste qui correspondait à la subtilité de son génie. C'est par l'influence de Ruben Dario que la littérature hispano-américaine est devenue la sœur de notre littérature symboliste. Il a développé, là-bas, chez ses disciples, le principe de l'individualisme en art et provoqué ainsi toute une pleiade de poètes et d'artistes. Il faut le dire très haut, et avec un sentiment de profonde gratitude, Ruben Dario, par son œuvre de génie, d'inspiration latine, et par sa grande et belle influence personnelle, a vraiment uni littérairement les deux sœurs latines la France et l'Amérique du Sud.

§

Mort de Charles de Pomairols. — Il était fameux, dans le monde des lettres, pour ses ambitions académiques, son salon et ses dîners également académiques. C'était un bien honnête homme, et qui n'aimait pas que les jeunes poètes restassent trop longtemps célibataires : la vie de Paris est si pleine d'embûches ! Il avait publié quatre recueils de poèmes : *la Vie meilleure*, *Regards intimes*, *la Nature et l'Ame*, *Pour l'Enfant*. On cite de lui quelques vers :

C'est un très grand honneur de posséder un champ.

Ou bien :

Mon fécond travail en vain pour moi-même,
Pour d'autres que moi fondant un espoir,
J'asseois fortement l'avenir que j'aime,
Assuré pourtant de ne pas le voir.

Sous le pseudonyme de Junius, M. Paul Bourget a écrit dans *l'Echo de Paris*, à l'occasion de la mort de Charles de Pomairols :

Au lendemain de cette terrible guerre, il se fera, soyez-en assurés, une revision très dure, celle des valeurs littéraires de ces vingt-cinq dernières années. Que dis-je ? Elle est déjà commencée. La règle en sera bien simple : les écrivains dont les livres se raccordent aux tragiques efforts que la France doit continuer, même dans la paix, pour ne pas mourir, passeront au premier rang. Cet accord attestera qu'ils y ont vu juste. Ceux, au contraire, dont les œuvres n'exhalent qu'un conseil de décadence et d'anarchie, risquent beaucoup d'être condamnés, si retentissants qu'aient été leurs succès. Les générations actuelles auront trop éprouvé que l'on ne badine pas plus impunément avec la pensée qu'avec l'amour. Elles voudront que la littérature serve, au sens profond de cet admirable mot qui n'est pas une formule d'utilitarisme, mais de sacrifice.

Un des bénéficiaires de cette justice, que j'appellerais volontiers nationale, sera certainement le noble poète dont les journaux annoncèrent la mort cette semaine, M. Charles de Pomairols. Il n'a jusqu'ici connu que la notoriété. Je serais très étonné que sa renommée ne grandît pas durant les années qui vont suivre jusqu'à devenir une gloire.

§

Une lettre de M. Jean Marnold.

Cher monsieur Vallette,

Un ami m'a signalé la petite flèche du Parthe que M. Georges Bohn m'a décochée dans le dernier *Mercure*. Peut-être sans cela m'eût-elle échappé, car, si M. Bohn a la patience de lire mes articles jusqu'au bout, j'avoue qu'il m'arrive quelquefois de ne pouvoir aller jusqu'à la fin des siens. Simple infirmité de l'esprit de ma part, assurément ; analogue d'ailleurs à l'incompréhension que M. Bohn étale à mon endroit, la bonne foi devant être ici à priori mise hors de cause. Décidément, il est bien difficile de se comprendre. Je ne m'explique guère, en effet, ce que M. Bohn a voulu dire en citant, dans l'espèce, une expression devenue célèbre par les interprétations plus ou moins tendancieuses auxquelles elle a fourni prétexte. Je ne pense vraiment pas, malgré l'apparence, qu'il ait entendu l'appliquer à mon propos personnel, puisque, quand « mêlée » il y a, loin de m'en tenir à l'écart, on pourrait bien plutôt me reprocher, je le confesse, d'y entrer trop souvent sans précaution la moindre. La classe 1879, à laquelle j'appartiens, n'étant pas encore appelée, je ne pouvais participer qu'à la seule « mêlée » des idées ressortissant à mon humble compétence. Je n'y ai point manqué, comme c'était mon devoir professionnel ici, et, tout de même, M. Bohn reconnaîtra peut-être que je ne « plane » pas « au-dessus ». Semblablement j'ai parlé, d'une façon générale, de gens que leur âge ou toute autre raison rendent impropres à la défense nationale, estimant qu'en un cas pareil « l'artiste qui crée son œuvre sert son pays à sa manière, et qui est la plus noble de toutes ». Et je donnai quelques exemples assez illustres d'artistes qui ont immortalisé leur patrie, pendant que les kaisers, junkers et agrariens de l'époque y installaient la barbarie et la conduisaient à sa ruine. Est-ce là ce qui déplut à M. Bohn ? Préférerait-il que Sophocle, Euripide et Aristophane se fussent tourné les pouces en contemplant une « mêlée » où ils ne se seraient point mêlés ? M. Bohn est critique scientifique. J'ignore quels sont ses moyens de savant, mais, si supérieurs ou si modestes qu'il puissent être, il n'est pas défendu de lui proposer de grands modèles. Que M. Bohn veuille donc bien songer à ce qu'un Pasteur ou un Marcellin Berthelot eussent fait à l'heure où nous sommes. Suppose-t-il qu'en 70 leurs cerveaux soient restés inertes ou passifs? Mais sans doute M. Bohn les « admirera » -t-il de la façon, — qui est

une forme atténuée du mépris, — dont il « admire » les « biologistes » absorbés au moment actuel par des problèmes de science pure. Et cet homme « sensible » méprise évidemment Archimède et son « *Eurêka !* » à l'égal de Gaston Paris et de sa *Civitas Dei*. La morale de tout ceci est que les Français aujourd'hui se répartissent en trois catégories : les « mobilisés », qui se battent au front ou sont employés à la défense; les « non mobilisés », ouvriers, artisans, industriels, marchands, laboureurs, savants ou artistes qui, chacun dans sa sphère, contribuent à maintenir la vitalité de notre pays jusqu'en ce jour d'épreuve, et à attester son sang-froid comme sa dignité et son orgueil ; enfin les « *immobilisés* » du genre et du goût de M. Bohn, qui ne sont certes ni « au-dessus » ni « dans », mais gisent affalés « *au-dessous* de la mêlée », en n'y sachant que boire, manger, dormir et geindre ou pérorer. *Trahit sua quemque voluptas*, c'est l'occasion de le dire ou jamais.

Bien cordialement.

JEAN MARNOLD.

§

Une lettre de M. Guillaume Apollinaire.

Aux armées, 8 février 1916.

Mon cher Directeur,

En lisant l'article de mon ami Severini, je m'avise qu'il n'a pas entièrement compris le sens de ma classification qui, au demeurant, n'avait point la prétention d'être définitive quant aux artistes eux-mêmes.

Le terme de *Scientifique* appliqué à l'art de Picasso et de Braque signifiait avant tout que ces peintres en savaient plus long que les autres...

Mais depuis ce temps-là il a coulé pas mal d'eau sous les ponts et pas mal de peintres en savent aujourd'hui beaucoup plus long qu'ils n'en savaient auparavant. Tel est (n'est-ce pas là un bel éloge ?) le cas de mon ami Severini, dont j'ai bien regretté de n'avoir pu visiter l'Exposition.

Je lui souhaite tout le succès que mérite son très grand talent.

Et nul doute qu'il ne sache avec quelle sympathie je suis l'évolution de son art et des idées qui le dirigent.

Je vous prie de recevoir, mon cher Directeur, mes compliments empressés.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

§

Pour l'étude de la vie juive.— Sur l'initiative du comte J.-J. Tolstoï, maire de Pétrograd, de M. Ovsiasniko-Koulikovsky, membre de l'Académie, et du professeur M. A. Kartachev, une société s'est fondée à Pétrograd en vue d'étudier la vie juive.

A l'assemblée constitutive tenue le 25 décembre 1915, Maxime Gorki a exposé le programme de ce groupement, qui comprend toute l'élite intellectuelle russe :

La nouvelle société étudiera l'histoire, la littérature, ancienne et moderne, l'art, les mœurs, ainsi que la situation économique et juridique du peuple juif. Des réunions et des conférences seront organisées par la société en vue de faire connaître la vie juive au grand peuple russe. Le programme comporte, en outre, la publication de livres, de recueils et de périodiques consacrés à la question juive, ainsi que l'organisation d'un bureau de presse à l'usage de la presse russe.

La société ne limitera pas son action à la capitale, mais étendra sa propagande également à la province et, en premier lieu, aux gouvernements du centre, où un grand nombre de Juifs viennent de se fixer par suite des circonstances de la guerre.

Gorki fit ensuite connaître les résultats de l'enquête ouverte par lui, L. Andreev et Th. Sollogoub, sur la question juive. Sur les 267 réponses reçues, 86 sont antisémistes, mais anonymes pour la plupart.

§

Héros et marchands. — On lit dans l'*Arbeiterzeitung* de Vienne, en date du 21 janvier :

Un journal berlinois rapporte : La scène suivante s'est jouée dans un compartiment de troisième classe, bondé de voyageurs, du train direct Berlin-Munich. On parle de la guerre. Une dame, vêtue de noir, commence de sangloter. Son mari et son fils aîné sont morts sur le champ de bataille. Son plus jeune et maintenant unique enfant est devant Ypres. Pénètre dans le compartiment, en grommelant, un homme de bonne mise, dans l'âge des obligations militaires, un brillant étincelant au doigt et un semblable monté en épingle de cravate. Impossible de se caser dans une voiture de première ou de deuxième classe et toutes les places du wagon-restaurant sont, elles aussi, retenues. On se serre pour lui faire place. Il déploie un journal et étudie attentivement la partie des annonces. Passe, rempli de chants, un train de soldats. La dame en deuil repart à sangloter. Une jeune femme dit :

— Ah ! oui, la guerre ! j'ai, moi aussi, mon mari là-bas, en Russie. Si seulement la paix pouvait se faire !

Ricanant, l'homme lève les yeux de son journal et dit :

— Il faut que nous tenions tous, Madame. Et puis, quoi, chacun de nous fait une bonne affaire ! Ainsi, vous, vous recevez votre allocation, et votre mari vous enverra sa solde puisque, là-bas, il n'a besoin de rien.

Et continuant, avec un sourire qui en dit long :

— Quant à moi, la guerre peut bien durer dix ans encore.

Un réserviste barbu, le ruban de la Croix de fer à la boutonnière, qui, tout le temps, était demeuré muet à regarder par la portière, se lève sans mot dire et, se jetant sur le belliqueux marchand, lui décoche, toujours sans une parole, à droite et à gauche, une paire de gifles, par quoi son chapeau s'envole hors du wagon. Bravo général ! Mais le marchand d'évacuer rapidement la place. Cela se passait entre Iéna et Probstzella, à 2 h. 30 de l'après-midi, le 10 janvier de l'an de guerre 1916...

Et l'*Arbeiterzeitung* ajoute :

A quoi bon une « gifle », lorsque tant de gens en méritent ?

§

La francisation des noms de famille. — Comme suite à notre écho sur la francisation des noms de famille réclamée par un journaliste de la Brie, citons cette lettre de M. Pierre Mille au *Moniteur Médical* du 10 février :

Cher Monsieur,

Dans un vieil article de *la Dépêche de Toulouse*, j'avais, bien avant la guerre, cherché à attirer l'attention sur l'importance de cette francisation des noms de famille.

Elle serait de nature à diminuer considérablement la méfiance entretenue à l'égard de certains émigrés, à provoquer la fusion plus rapide de ces émigrés.

Mais, hélas ! par ce temps de guerre et d'antisémitisme, on se heurte à l'oppositions des gens qui veulent continuer à voir un Boche dans un Alsacien et un Juif dans un Français.

Et il est bien vrai, d'ailleurs, que ce sont malheureusement les Juifs les plus douteux et les Boches les moins contestables, qui s'empressent de franciser leurs noms.

Alors....

Mais plus tard il y aura certainement tout de même quelque chose à faire.
Mes sentiments les meilleurs.

PIERRE MILLE.

§

L'intérieur de l' « Achilleion ». — Les plafonds et les murs, peints à fresque par des artistes italiens, jurent avec le mobilier lourd, prétentieux, doré, importé d'Allemagne. Il est d'ailleurs à noter que les appartements de l'empereur et de l'impératrice sont seuls meublés luxueusement. Les autres chambres ne contiennent qu'un mobilier d'hôtel garni : petit lit de fer, vaste armoire et simple lavabo. Aux murs des chambres impériales sont pendus des lithographies, des gravures à bon marché, quelques aquarelles, un grand crayon du Kaiser en tenue d'été fait par un artiste de passage. Deux paravents ornés de miniatures imitées des peintures de Pompéi présentent cependant quelque intérêt.

Dans le cabinet de travail, le siège de Guillaume II consiste en une selle de cheval montée sur un pivot. Un escalier dérobé relie cette pièce à la chambre de l'impératrice.

§

Bulgares et Allemands. — La comédie qui s'est déroulée à Nisch, le 11 janvier, entre Ferdinand de Bulgarie et le *Miles gloriosus* a été suffisamment qualifiée dans la presse des Alliés. Mais a-t-on songé à voir ce que Guillaume, qui déclara qu'être nommé colonel d'un régiment bulgare était pour lui l'honneur suprême, laissait écrire sur la Bulgarie aussi fraîchement qu'en 1913?

C'est cependant cette année-là que le Dr Ernst Jæckh, dans son *Deutschland im Orient nach dem Balkankriege*, publié à Munich, confirmait ce que le professeur Schiemann, dans *Deutschland und die grosse Politik anno 1913*, avait appelé *un malheur pour l'humanité*, qualifiant ainsi — sur des témoignages exclusivement allemands — les méthodes de guerre bulgares :

Les excès des Bulgares sont dix fois pires que toutes les atrocités turques et l'on croirait que les jours des Huns fussent revenus, ou que l'on vécût aux pires époques de la Guerre de Trente ans. C'est toujours la même histoire : les hommes restés dans les villages et les villes sont impitoyablement massacrés ; les femmes et les jeunes filles sont violées ; les localités sont pillées et brûlées, et toute chose vivante qu'ont épargnée le sabre et les balles est la proie du froid et de la faim...

Il ne reste ni une maison ni une hutte. Tout a été la proie des flammes. Peinture effroyable du plus abominable vandalisme : sans habitants et dévastée, cette merveilleuse contrée, condamnée à rester déserte pendant une génération !...

Etc., etc.

Voyez aussi p. 205 et p. 221, où l'on exprime le vœu que les Bulgares soient exclus *en principe* de tous les territoires non exclusivement bulgares !

Mais ceci — qui émane, je le répète, de témoignages exclusivement allemands — était bon pour 1913. Depuis, le Dr Flöricke a écrit un petit livre à la louange des Bulgares et toute l'Allemagne pense comme lui. Mais l'Histoire a jugé déjà comme il convenait les palinodies de la *Kultur*...

§

Une « Ligue anti-allemande pour la défense de la musique

française » vient de se former, dont voici, à titre purement documentaire, le programme :

Toute notre activité doit tendre à une haine efficace contre nos ennemis.
Des ligues se sont formées pour le boycottage des produits de l'Industrie austro-allemande.
Il doit en être de même pour les productions de l'Art, dont le rôle économique et social est manifeste.
Nous avons formé la Ligue pour la défense de la Musique française.
Tous ceux qui s'intéressent à la Musique doivent s'unir pour assurer dans l'avenir le boycottage des productions musicales austro-allemandes contemporaines.
Il n'est pas prématuré d'agir.
Plus d'éditions allemandes d'auteurs contemporains — plus d'opérettes viennoises — plus de Kapelmeister, de virtuoses, de décorateurs, etc.
Plus d'élèves allemands au Conservatoire.
Place à la Musique nationale et au goût français.

Peut-être les musiciens français gagneraient-ils quelque chose à ce boycottage. Mais la musique française ?

§

Concours littéraire. — La Société des Poètes Français décernera en décembre 1916 le prix Fouraignan (500 fr.) attribué à un volume de vers dans le goût français du XVIIIe siècle, y compris, si l'auteur le veut, les pièces spirituelles inspirées des événements actuels. Les volumes devront être adressés, avant le 1er décembre, au secrétariat, 26, quai de Béthune, Paris.

§

Varia. — On donne, dans certains milieux financiers, cette explication savoureuse du mystère monténégrin :

Le fameux banquier Rosenberg, sujet autrichien, qui faisait la pluie et le beau temps à la Bourse de Paris avant la guerre, aurait négocié la reddition avec les membres d'un vague gouvernement monténégrin. Ceux-ci étaient persuadés qu'on allait payer leurs bons offices en francs. Mais grande fut leur surprise et grande leur indignation quand ils apprirent qu'ils seraient payés en couronnes autrichiennes, lesquelles perdent quarante pour cent au change.

Dès lors, tout fut rompu.

Nous avons dit que l'Espagne était divisée sur la question de savoir s'il est désirable d'adapter *Don Quichotte* au cinéma. L'Amérique a voulu mettre les Espagnols d'accord. Le roman de Cervantès vient d'être « filmé » aux Etats-Unis. C'est un artiste du nom de Wolf Hopper qui a rempli le rôle du chevalier de la Manche, Mlle Fay Tinchex celui de Dulcinée, et M. Max Darisson celui de Sancho.

La direction des imprimeries allemandes réunies (*Deutsche Bücherei*), à Leipzig va entreprendre une exposition des journaux de langue allemande paraissant à l'étranger. Les grandes feuilles quotidiennes seront représentées, ainsi que des revues spéciales d'un intérêt actuel (probablement des journaux édités en pays occupés). La date de cette manifestation n'est pas encore fixée.

L'anecdote suivante n'est pas particulièrement dédiée à l'irrespectueux Forain.

Sarah Bernhardt, ayant résolu de se faire applaudir en Angleterre, s'em-

barqua avec suite et bagages à destination de Londres. Tout alla bien jusqu'à la douane anglaise. Mais là :

— Vos papiers ?

La reine de l'attitude tendit en silence sa dernière photographie.

— Madame, insista l'employé, vous êtes priée de montrer votre passe-port.

La princesse des gestes en eut un d'insouciance.

— Je suis Française. J'entre librement dans les pays alliés.

— Vous êtes Grecque, Madame. Veuve Damala, vous êtes Grecque et, comme telle, soumise à l'obligation du passe-port. Vous n'êtes pas alliée, vous êtes neutre.

Mme Sarah Bernhardt faillit s'effondrer. Puis elle rassembla ses esprits. Le profil de l'acteur Damala, qui était si beau, se présenta à son esprit. Elle se rappela aussi lui avoir consacré une ou deux pages dans ses fameux *Mémoires*.

D'ailleurs, après quelques pourparlers, tout finit par s'arranger, et les Londoniens purent applaudir une fois de plus la géniale Sarah.

Une des victimes de la guerre est la ville d'Arles qui, depuis dix-huit mois, est aussi déserte qu'une ville bombardée. Sans commerce et sans autre industrie qu'une petite papeterie sise au bord du Rhône, elle vivait presque uniquement du tourisme. On venait de fort loin visiter le cloître de Saint-Trophime, l'allée des Aliscamps, les Arènes, le musée lapidaire et surtout le *Muséon Arlaten*. Le *Muséon Arlaten*, fondé par Mistral et inauguré en 1899, attirait particulièrement les Anglais, qui admiraient fort deux bustes de Mistral par Anny et F. Gros, le bureau du poète et une de ses robes d'enfant. Mistral, qui n'était pas ennemi d'une discrète réclame, souffrirait de voir aujourd'hui déserts sa bonne ville d'Arles et son cher *Muséon*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Les dernières semaines de février se sont terminées par d'assez bonnes séances, tant au Parquet qu'au marché en Banque, les échanges ont été plus nombreux que précédemment.

Nos Rentes 5 o/o et 3 o/o restent invariables.

Les fonds russes se présentent en nouvelle réaction :

Russe 4 o/o 1901, 67 fr. 50 ; 4 1/2 o/o 1909, 72 fr. 25 ; 3 o/o 1891, 56 fr. 25 ; 5 o/o 1906, 83 fr. 50.

Par contre, les titres industriels russes maintiennent leurs bonnes dispositions.

Les titres cuprifères accentuent leur fermeté : Rio 1800 ; Tharsis 168 fr.

Pour les motifs que nous avons déjà donnés Penarroya accentue son mouvement de hausse et passe de 1575 à 1625 fr.

Calme plat au groupe des chemins français; il y a pourtant eu quelques transactions sur le P.-L.-M. et l'Orléans.

Nord 1140 fr. ; Midi 910 fr. ; Nord 1140 fr. ; P.-L.-M. 720 ; Est 725 fr. ; Ouest 685 fr.

Après une réaction insignifiante, nous retrouvons la Banque de France au cours rond de 4500 fr.

Peu de changement au groupe de nos grandes banques :

Banque de l'Union parisienne 535 ; Crédit Lyonnais en reprise à 983 ; Société générale 490 ; Comptoir National d'Escompte sans changement à 645 ; Banque de Paris plus faible à 820.

L'action du Crédit foncier se tient à 610 fr.

On note une progression générale des cours des Obligations foncières et Communales.

Bonne tenue des Banques russes : Banque russe du commerce et de l'industrie 490.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. — Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. — Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire du départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train soit en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.